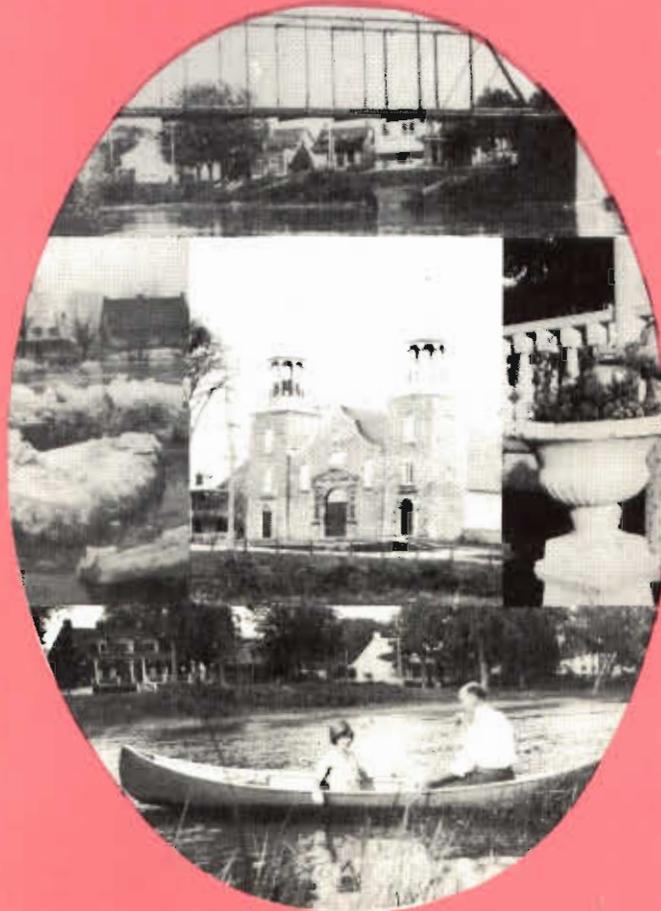


Mon Châteauguay d'autrefois



par Ls-P. McComber

Mon Châteauguay d'autrefois

par Ls-P. McComber

JOURNAL INTIME de Ls-P. McComber des années 1917 à 1930.
BIOGRAPHIE de l'ancêtre Gervase Macomber, par André Laberge,
rechercheur
CHRONOLOGIE tirée d'un diaporama sur la petite histoire de
Châteauguay, par Suzanne Durand
NOTES GÉNÉALOGIQUES sur les familles DE GASPÉ,
McCOMBER, DESPAROIS, REID et autres

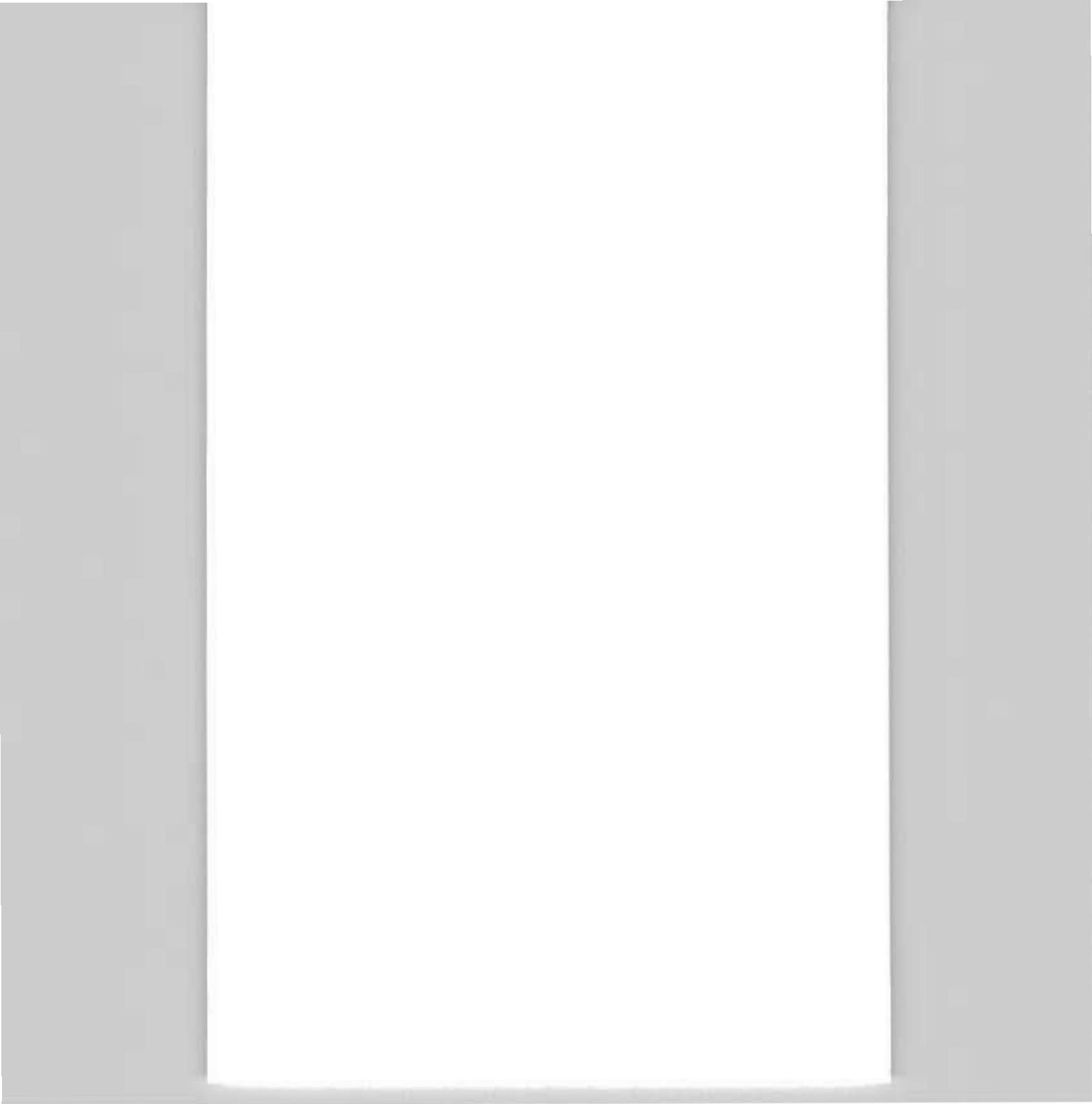


TABLE DES MATIERES

Avant-propos	V
Présentation de Jean McComber	VII
Un mot du Père Albert McComber o m i	IX
1917 LA MAISON - LA FAMILLE. Je commence mon journal. Funérailles de mon grand-père Philippe. Visite au magasin. Feu chez l'oncle Roch Desparois	1
Photos: la maison, famille, voisinage	6
De maison en maison	11
Reminiscences de 1917	16
Carte de Châteauguay	19
1918 LA TERRE. A Châteauguay et sur le Coteau. Décès de tante Angélique McComber Primeau. Visite sur le Coteau. Mariage Reid-Desparois. Funérailles de Jos. (Tancrede) Laberge. Armistice!	20
Photos de la ferme McComber du Coteau	25
CHATEAUGUAY - KAHNAWAKE	32
Résumé de 1918	34
1919 L'ECOLE. Premiers voyages. L'école du village avec monsieur Paré	35
Photos: élèves de 1919, les anciens en 1967	38
Résumé de 1919	42
Etats des comptes de la Municipalité de Châteauguay, 31 dec. 1919.	46
1920 LA RIVIERE. "Châteauguay Boating Club". La rivière fait des victimes	48
Résumé de 1920	56
1921 L'EGLISE. Les Quarante Heures à Châteauguay. Journal de collège. Mgr Allard. Aurons-nous un PONT? Gros feu à Ste-Martine. Party chez John Bumbray à Bellevue. Mon entrée au collège de Valleyfield. Le collège c'est ennuyant!	58
Photos: l'église St-Joachim. Mariage. Première communion	74
Résumé de 1921. Propos sur la vieille église	79
1922 LOISIRS ET TRAVAIL. Mort de ma sœur Cécile. Questions de loisirs	
Baseball au collège. Les vacances approchent	80
Photos: loisirs et travail à Châteauguay	82
Résumé de 1922. Travail et loisirs en 1922 à Châteauguay et à Outremont en 1988	94
1923 PONTS. Le 20 juillet on commence le pont. Décès de l'oncle Hilaire Primeau de Marquette. Vente de la terre à Athanase Primeau.	96
Photos: Ponts du village, de la rivière Saint-Jean	112
Résumé de 1923. Pourquoi j'aime les ponts	114

1924	DEPARTS. Départs pour le college, pour la ville...Vie de college vs vie famille. Problèmes de santé. La discipline. Feu le chanoine Chaput. Congé de fanfare.	115
	Photos: la vieille gare de Châteauguay Bassin. Taxi Desparois . . .	125
	Résumé de 1924. PARTIR C'EST VIVRE	128
1925	AUTOS. Au college de Valleyfield, (sans auto!) A l'infirmierie. Malade à la maison. En repos à Châteauguay. Premier accident d'auto	131
	Photos: Le McLaughlin sur la route du nord. Ford, Maxwell, etc. En route vers Valleyfield	137
	Résumé de 1925. L'INDISPENSABLE AUTO.	141
1926	REVERS. Belles-lettres au Ste-Marie. Accident mortel. Retraite à la Broquerie de Boucherville.	142
	Photos: élèves de méthode. Le club de baseball. La fanfare.	146
	Résumé de 1926. A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.	147
1927	COLLEGE. Où il est question d'ORDRE, dans mon journal.. dans mes pensées...dans ma chambre...Tergiversations: affaires ou cours classique. Au Ste-Marie. Le Père Fontaine. Conventum de classe. Kermesse à la Palestre Nationale. Réflexions	148
	Photos: Belles-lettres, Rhétorique	154
	LE COLLEGE ET LE COURS CLASSIQUE	157
1928	LES AFFAIRES. My diary in english. Airplanes. Sometimes I am happy On cigarettes. C.O.T.C. Le fils McComber non coupable. Marieville	158
	Réflexions sur 1928. LES AFFAIRES UNE PLANCHE DE SALUT!	165
1929	VOYAGES. Enfin mon B A. Farewell party. Adieu au club. Départ	168
	Résumé de 1929/30	172
	POURQUOI VOYAGER	174
	EPILOGUE	177
	APPENDICE (A) CHRONOLOGIE ET RESUME DU DIAPORAMA "CHATEAUGUAY D'HIER ET D'AUJOURD'HUI" par Suzanne Durand.	178
	APPENDICE (B) GERVAISE MACOMBER, notable de Kahnawake et ancêtre des MCCOMBER du Québec, par André Laberge, recherchiste	185
	APPENDICE (C) NOTES GENEALOGIQUES sur les De Gaspé, Desparois, Reid etc.	
	1. Jacques Aubert - Marie Goupy	
	2. Pierre-Ignace Aubert de Gaspé - Catherine Tardieu de La Naudière	
	3. Charles Le Moyne - Catherine Primot	
	4. Catherine-Louise de Gaspé - Constant McComber	
	5. Olive de Gaspé - Gédéon Desparois	
	6. Délias Desparois - Elie Gérard	
	7. Bertha McComber - Roch Desparois	200
	INDEX DES NOMS PROPRES	213

AVANT-PROPOS

Est-il nécessaire de préciser que ce livre n'a aucune prétention scientifique, historique ou littéraire. Au contraire, il s'agit d'une simple tranche de mon journal de jeunesse des années 1917 à 1930 passées presque toutes à Châteauguay.

En principe le récit des événements banals de tous les jours d'un "teen-ager" n'a pas beaucoup d'intérêt pour le grand public. Quant à moi, je dois dire que j'ai ressenti un certain plaisir à relire ce que je faisais et ce que j'étais dans ces années-là. Peut-être s'en trouvera-t-il à qui le ton naïf de mon journal plaira en leur rappelant des épisodes heureux de leur enfance.

Aujourd'hui on aime critiquer l'excessif esprit religieux qui animait notre génération dont toute la conduite était dirigée par le curé dans un "priest-ridden" Quebec a-t-on écrit péjorativement. Or moi je veux dire en passant que je n'ai jamais souffert de cette formation trop catholique. Au contraire, de santé délicate, avec des talents moyens et toutes les faiblesses humaines connues, l'Eglise, par ses prêtres et religieux m'a beaucoup réconforté. Elle m'a aidé à tenir le coup dans les moments difficiles et aujourd'hui plus que jamais elle apporte de la lumière et de la chaleur dans les jours parfois sombres et froids de mon âge avancé.

Pour les moins de cinquante ans et les plus jeunes, je souhaiterais que mes souvenirs épars sur mon ancien village éveille en eux le désir d'en connaître davantage sur nos ancêtres et sur l'esprit qui les animait.

Je fais l'expérience que plus je fouille la personnalité de tous ces personnages, plus j'apprends à les estimer et à apprécier la "tâche bien faite" qu'ils ont accomplie.

Je m'en voudrais de ne pas remercier ceux qui m'ont aidé à sortir ce "livre-journal-généalogie-petite-histoire" d'un genre assez spécial. Tout d'abord ma chère épouse Jeanne qui m'appuie si charitablement dans toutes mes entreprises, ma famille, mon frère Albert qui a même corrigé mon texte et écrit une courte préface, ma fille Thérèse en particulier sans qui il n'y aurait jamais eu de publication; ma chère nièce Suzanne qui m'a communiqué son zèle pour le patrimoine et sa fidélité aux valeurs du passé. Bien tristement, la mort a interrompu ce qu'elle avait commencé et qu'elle faisait avec tant d'amour.

Merci beaucoup à mes chères cousines Simone et Pauline à qui je dois mille renseignements et beaucoup d'aide précieuse. Merci aussi à mon ami Guy Marchand pour ses photos et à Maurice Laberge qui m'a remémoré bien des épisodes du temps de l'école et qui, on peut le dire, a été toute sa vie au service de Châteauguay; à André Laberge pour ses conseils judicieux et ses recherches archivistiques; merci de tout coeur au Club Social animé par sa dynamique présidente Suzette Léger qui nous inspire tous par sa grande fidélité aux valeurs profondes du passé.

Enfin, merci à tous ces êtres morts ou encore vivants que je mentionne dans mon journal ou qui apparaissent dans mes photos et que j'ai coudoyés et qui ont enrichi ma vie de quelque manière dans les belles années passées à Châteauguay autrefois.

Outremont 15 avril 1987

Ls-P. McComber

PRÉSENTATION

Lorsque mon père m'offrit de présenter son livre, je fus dans un premier temps assez réticent. Qu'est-ce que l'enseignement de la psychosynthèse pouvait bien avoir à faire avec le journal de mon père?

Cette demande m'a confronté à moi-même et à la vision que j'ai du rôle du père, du rôle de mon père. J'ai réalisé comment j'étais resté avec une vision "archétypale" du père, dans la recherche d'un père parfait et idéal, mais sachant très bien que j'étais moi-même un père imparfait et limité. Ce blocage faisait que j'arrivais difficilement à me relier à mon père réel, qui lui a bien ses imperfections et ses bons côtés.

Cette difficulté m'est personnelle; mais je crois qu'elle est aussi sociale. Souvent je rencontre des personnes qui ont souffert de l'absence de leur père. Cette expérience a deux facettes: absence d'un père qui se sent trop "faible" ou imparfait de quelque façon pour faire face à cette relation de père et absence (ou rejet) du fils, face à un père dont la relativité ne parvient pas à rejoindre les idéaux de perfection.

Nous sommes une société à la recherche de modèles, d'images paternelles valables, d'images d'hommes admirables. Depuis que les curés, les médecins ou les avocats (politiciens) ne peuvent plus remplir ce rôle, nous ne les avons pas remplacés. Ceci a causé une coupure importante dans notre cycle des générations.

Deux facteurs parmi tant d'autres m'apparaissent avoir joué pour causer cette incertitude de notre propre image: l'invasion de la télévision et l'arrivée du féminisme.

Je suis de la génération qui a découvert la télévision durant l'adolescence; et avec la télévision, nous arrivait l'invasion des modèles américains qui étaient fascinants par leur simplisme. Je sois avouer que pour moi ils ont été source de conflit, attiré que j'étais par cette solution simple.

Mon père était en excellent termes avec plusieurs commerçants juifs, ici au Québec, et entretenait des rapports chaleureux avec un certain nombre d'Allemands (qu'il avait visité avant la guerre). Pour moi, adolescent des années 1950, il était facile de préférer mes rêves d'un père aux opinions tranchées et clairement du "bon" côté à la réalité d'un père aussi nuancé.

L'autre facteur qui me semble avoir joué est l'événement du féminisme. Celui-ci a remis en cause

nos valeurs et certitudes d'hommes. Nous ne sommes plus aussi sûrs aujourd'hui de ce qui nous apparaissait évident hier. La femme au foyer et l'homme pourvoyeur sont des rôles relégués aux oubliettes par cette remise en question salutaire.

Ces facteurs (et tant d'autres comme la "Révolution Tranquille") ont plongé ma propre génération dans un conflit assez important; nous avons mis les images-modèles à la révision, mais ne savons pas comment les remplacer.

C'est dans ce contexte que je trouve un sens à présenter ce livre. Mon père et mon grand-père ne sont pas héros du style américain, mais ce sont des gens qui ont vécu leur vie d'homme d'une façon très valable. Tous les deux ont voulu avant de partir laisser aux autres un certain témoignage. Ils se présentent à nous non pas comme des idéaux mais comme des possibles.

J'ai besoin de présenter ce livre pour accepter mon père dans ce qu'il est. La difficulté à intégrer une image paternelle aussi nuancée est probablement inimaginable pour quelqu'un qui n'a pas connu le Québec des années 1950. Mon père m'a légué un nom Anglais (ou Ecossois ou Irlandais), a fait un séjour en Allemagne avant la guerre, et admire ce pays sous plusieurs de ses facettes. Il était parfaitement bilingue (Français-Anglais) et parlait couramment Allemand. Il entretenait d'excellentes relations avec les juifs qui commençaient à envahir Outremont. En plus il était commerçant, non pas professionnel (comme les pères de tous mes confrères des cours classiques) et libéral sous le régime Duplessiste!

Pourtant, aujourd'hui, je dois bien admettre en moi ce sentiment de fierté qui est présent en écrivant ces lignes.

Et peut-être cette publication en aidera-t-elle quelques uns à découvrir les qualités particulières de ces générations d'hommes qui nous ont précédés. Car c'est en partie dans ces racines que repose la réponse à ce que nous sommes nous-mêmes aujourd'hui. Et c'est en apprenant à être fiers de nos pères, que nous apprendrons à être fiers de nous-mêmes.

Je vous présente donc mon père à travers son journal; c'est un homme qui fait preuve d'une grande persistance. Comme le dit souvent ma mère: "Lui, quand il a une idée dans la tête..."

Jean McComber
22 novembre 1987

X

Un mot du Père Albert McComber o.m.i.

Je recevais ces jours-ci une lettre d'un confrère du Canada, qui ajoutait en P.S.: "J'oubliais, samedi dernier j'ai visité la belle ville de Châteauguay à l'occasion des fiançailles d'un neveu à une Mlle Laberge. Ville coquette." Je dois tout d'abord admettre que je suis parfaitement de l'avis de ce confrère. De plus, ses paroles ont éveillé en moi bien des souvenirs. La "ville coquette" n'est que le développement de notre village d'autrefois, dont la vie calme et paisible ne laissait pas prévoir l'activité de la ville d'aujourd'hui.

Les pages qui suivent vont rappeler aux anciens citoyens de Châteauguay bien des souvenirs de ce village d'autrefois, avec son pont juché sur piliers élevés, dont les côtes à pic constituaient une épreuve sérieuse pour les rares voitures automobiles de l'époque et, cela va de soi, pour voitures lourdes tirées par de vaillants chevaux.

Ce n'est pas à moi de décrire ce village d'autrefois, mais il me semble que la ville de Châteauguay a raison d'être fière des monuments que nous pouvons appeler historiques de ce village: sa vieille église, le couvent de la Congrégation N.D. devenu son Hôtel-de-Ville et l'on pourrait citer d'autres endroits qui sont chers aux anciens de la place.

A ce point, "je parle tout seul" et je me dis, mon frère, Philippe, est courageux et audacieux de publier ce journal des années de son adolescence. Un journal, ce n'est pas une composition comme une autre, ce n'est pas un roman où l'auteur peut laisser libre cours à son imagination, c'est au contraire la narration courte et au point des événements d'une période limitée, surtout c'est la réaction produite dans ton âme par tel ou tel événement, ignoré ou vite oublié par d'autres, mais pour toi devenu partie de toi-même. Publier son journal, c'est se livrer soi-même, et dans le cas présent, livrer ses années d'adolescence au public. Publier son journal intime, c'est dévoiler son coeur, ses affections, ses ambitions, ses peines et inquiétudes, ses déboires et ses échecs mêmes. C'est dire: voilà ce que j'étais à 10, 15 ou 20 ans.

Je sais que ces lignes seront intéressantes pour la famille et les parents des McComber et pour bien des anciens de Châteauguay. Je souhaiterais que des jeunes puissent y trouver le courage de confier à des cahiers

confidentiels leurs réactions intimes devant les évènements et les personnes qui les entourent. Ils seront heureux, un jour de se relire et ils feront peut-être aussi des heureux en permettant à d'autres de partager ou de discuter leurs réactions devant les évènements de la petite histoire de leur vie.

J'espère que ces pages, non seulement intéresseront les lecteurs, mais feront aussi du bien aux personnes auxquelles elles sont destinées.

Albert McComber, Missionnaire O.M.I.,
Provincial House,
P.O. Box 7795,
Maseru 100, LESOTHO

22/09/1986

MON JOURNAL

1917 LA MAISON LA FAMILLE

Je commence mon journal - Gelée blanche - Funérailles de mon grand-père Philippe Visite au magasin "McComber's Ltd" - Visite à l'Académie Marie-Rose - Feu chez l'oncle Roch Desparois.

Photos maison, famille, voisinage
Reminiscences de 1917
Carte de Châteauguay

5 Octobre, Châteauguay

Je commence mon journal

Aujourd'hui vendredi, je commence mon journal⁽¹⁾. Albert a cinq ans, il est debout autour de la table après arranger le moulin à viande. Maman est là qui lui dit: "Touche pas, c'est chaud", et moi, je lui dis: "Albert, fais pas grouiller la table".

Albert et moi, nous nous sommes fait un magasin dans le garage. Aujourd'hui samedi, j'attends la "gazette"⁽²⁾ pour le conte de l'Oie d'or.

7 Octobre, Châteauguay

Gelée blanche

Nous avons eu une gelée blanche cette semaine. Nos reines-marguerites (asters), nos géraniums ainsi que les crocus sont gelés. Les suivantes sont encore en fleurs: les pensées, les glaieuls (gladiolus), les gueules de lion (snap dragon), les oeillets de fleuriste (carnation), verveine (verbena), les giroflés (stock)⁽³⁾.

- (1) C'est mon père qui me dicte ce premier texte; il m'a fourni pour mon journal un gros registre (binder) à feuilles mobiles et couvert rigide pour bien marquer que c'est un livre important et officiel, comme un livre de bord. En fait, je m'en sers encore aujourd'hui.
- (2) La Presse que mon père achetait à tous les jours, ainsi que le Star qui coûtaient 2 cents chacun à ce temps-là.
- (3) A noter le souci qu'avait mon père de me faire connaître le nom anglais des fleurs, pour que j'apprenne l'anglais au plus vite, il achetait ses fleurs d'un fleuriste anglais, monsieur Jack.

La semaine prochaine, nous mettrons en terre nos bulbes de tulipes, de jacinthes, de narcisses qui, les premières au printemps, fleuriront. Nous avons des oeillets de poète (sweet Williams), des pivoines (peonies), des iris, des lilas, des phlox, des roses, des pavots.

12 Octobre, vendredi Funérailles de mon grand-père Philippe

Aujourd'hui, je suis allé à l'enterrement de mon grand-père. Grand-papa est mort mardi le 9 au soir, à cinq heures et trois minutes, à l'âge de 73 ans.

Il a été malade à peine trois jours, ainsi sa mort a surpris beaucoup de monde. On nous a avertis par téléphone mardi avant-midi qu'il était malade. Papa était à la ville et a manqué son train d'une heure. Il a téléphoné à maman pour lui dire qu'il avait manqué son train et de se rendre au plus vite avec mon oncle Arthur qui avait pris le train d'une heure. Nous avons fait atteler par Monsieur L'Ecuyer⁽¹⁾ et maman est partie avec ma tante Bertha et sa petite Berthe, âgée de sept mois, et mon oncle Arthur qui venait d'arriver. Les chemins étaient très mauvais et ils s'en allaient aussi vite que possible lorsqu'ils rencontrèrent, rendus chez monsieur Bourget, monsieur Bourcier⁽²⁾ qui s'en venait au devant d'eux à cheval et qui leur dit: "Pressez-vous car il achève". Maman dit qu'elle a trouvé le reste du chemin très long. Ils sont arrivés un quart d'heure avant sa mort. Il a reconnu mon oncle Arthur (son frère) qui lui a parlé. Les voisins étaient tous rendus: M. Hilaire Côté, Arthur Bourcier, M. Joséphat Guérin, Wilfrid Bourcier.

Papa est arrivé par le train de cinq heures vingt; en arrivant avec monsieur Joseph Primeau de Détroit, il s'est empressé de nous demander comment était notre grand-papa. Yvonne Desparois lui dit: "Ils nous ont téléphoné de Ste-Philomène qu'il venait de mourir". Et papa est parti de suite après souper en automobile pour se rendre.

Claire et Cécile qui étaient à l'Académie Marie-Rose et Raymond au Collège de Valleyfield sont venus pour l'enterrement. M. l'Abbé Gagné a chanté le service. J'ai remarqué parmi ceux qui étaient présents ma tante Phoebé, ma tante Délias, ma tante Marie, ma tante Amanda, mon

(1) Médéric L'Ecuyer, menuisier chargé des travaux de la ferme.

(2) Authur Bourcier, père de Alfred Bourcier, curé de St-Jean-Baptiste.

oncle Léonidas, le parrain d'Albert, ma tante Bertha, la fille de mon oncle Arthur McComber, Marie Farineau qui a élevé mon papa et ma tante Bertha Desparois, M. et Mme Joseph Laberge, M. Eddy Cummings marchand de fourrure de Montréal, et Mme Gustave Prud'homme, Alma Ménard ou Mme Cormier, M. Vital Crépin, M. et Mme William Desparois, Mme Cécyre, M. Dewitt, M. Albert Barrette, M. Adélaré Brault, M. J.B. D'Amours, mon oncle Roch Desparois et sa famille; Rodrigue 16 ans qui vient du collège de Montréal, Gabrielle 18 ans, Arthur 15 ans, Henri 14 ans, Yvonne 13 ans, Normand 12 ans, Léo 9 ans, Lucien 7 ans, Simone 6 ans, (il en est resté quatre à la maison) Marie Primeau, Narcisse Laberge et beaucoup d'autres que je ne connaissais pas.

Notre grand-père est mort bien vite et a travaillé jusqu'à la dernière minute. Vendredi avant sa mort, il a travaillé avec mon oncle Avila à placer les instruments aratoires dans ses remises pour l'hiver. Il était bien fatigué rendu au soir. Il s'est couché tout de suite après son souper. Samedi matin, il s'est levé et a demandé à mon oncle Avila d'aller casser du blé d'Inde afin de lui donner quelque chose à faire. Il a déjeuné comme d'habitude et il est retourné se coucher pour ne plus se relever. Grand-papa se hâtait de finir son ouvrage pour venir passer une partie de l'hiver avec nous. Quand il venait ici, il cherchait toujours à travailler. la dernière fois qu'il est venu passer la journée du dimanche avec nous Raymond était allé le chercher le matin et il l'a ramené le soir.

Il venait souvent passer plusieurs jours avec nous. La fois qu'il est resté plus longtemps, c'était pendant le temps des fraises, il est resté 10 jours. Il était très enthousiaste.

Il passait une grande partie de son temps dans le champ avec papa à cueillir et à emballer les fraises. Maman lui disait souvent de rester à la maison. Il répondait que cela ne le fatiguait pas et qu'il ne resterait pas longtemps. Quand nous lui disions d'aller se reposer, il répondait toujours: "Encore quelques casseaux".

Et il aimait tant l'ouvrage qu'il passait presque tout son temps dans le champ.



Claire McComber, secrétaire

11 Novembre, Châteauguay

Visite au magasin McComber

Ce soir, Albert près de moi, maman et Yvonne Desparois après laver la vaisselle, papa les pieds sur le poêle après lire son journal, moi je n'ai rien de mieux à faire que de continuer le mien.

Hier, je suis allé passer la journée avec papa au magasin.⁽¹⁾ J'ai monté au bureau de papa. M. Gélinas m'a amené en haut visité le reste du magasin dans l'avant-midi. J'étais bien gêné, je restais avec papa. J'ai passé tout l'après-midi près du clavigraph, à regarder fonctionner la machine. J'ai aussi écrit une lettre à papa.

SPECIALTY
PERSIAN LAMB
AND MINK

SPÉCIALITÉS
MOUTON DE PERSE
ET VISON

TELEPHONE MAIN 1173



WHOLESALE FURRIERS
AND
HIGH CLASS HATTERS
ESTABLISHED 1895

NÉGOCIANTS DE FOUR-
RURES EN GROS
ET
CHAPELIERS DE LUXE
ETABLIE EN 1895

MONTREAL *Genier 192*

Mon cher papa,

J'ai fait une bonne journée. J'espère que je vais y retourner samedi. Je vais tâcher d'y retourner si je peux.

Votre fils

Philippe

L'en-tête de lettre ci-dessus donne une idée de ce magasin qui existe encore aujourd'hui angle St-Pierre et St-Paul, sur le côté sud-ouest. Le magasin était imposant.

Edifice de trois étages, sans compter le sous-sol comprenant salons de vente, chambres des peaux, "stock room", atelier etc. Un troisième étage a été ajouté pour faire le repassage (tannage) et la teinture des peaux. Il y avait un ascenseur à marchandise qui fonctionnait au moyens de deux câbles et que l'on ne laissait pas manoeuvrer par les enfants. J'ai été attiré par la machine à écrire que je voyais pour la première fois et je me suis même essayé à écrire une lettre à mon père, ce qui me prit une partie de l'après midi. J'étais si fier de moi que j'ai conservé ce petit chef d'oeuvre dans mon journal

(1) Le magasin "J.E. McComber Ltée" situé au 420 St-Paul Ouest, angle St-Pierre.

Visite à l'Académie Marie-Rose

A midi, nous sommes allés à l'Académie Marie-Rose en auto voir Claire et Cécile. Nous avons apporté du blé d'Inde. Après, nous avons été diné à la station. Nous avons tellement mangé, que nous avons manqué notre train. Moi j'étais bien content car je restais plus longtemps.

Juin, Châteauguay

Feu chez oncle Roch

Ce matin, Albert et moi avons été réveillés par des voix tonitruantes et le tocsin; nous avons regardé par la fenêtre de notre chambre, du côté sud, et nous avons vu une grosse lueur rouge; c'était une maison en feu. Maman est venue nous dire que c'était la maison de mon oncle Roch.⁽¹⁾ Les voix qu'on entendait c'était des hommes qui connectaient des tuyaux pour amener l'eau de notre pompe au feu. C'est papa qui dirigeait les travaux et donnait les commandements... Toute la boucherie et la grange y ont passé et on réussit à sauver la maison grâce à notre pompe. Tous les meubles et le linge étaient sortis sur le bord du chemin.

(1) Roch Desparois, marié à Bertha McComber, soeur de mon père, ma marraine. à la tête d'une belle famille de 17 enfants dont cinq filles sont encore vivantes: Simonne et Pauline qui continuent à habiter la maison paternelle à 19 boulevard Youville, Antoinette, (Mme Léonide Laberge, veuve) Berthe, (Mme Gérard Bourdon) et Thérèse (Mme Aristide Dubuc, veuve). Monsieur Roch était notoire: chantre à l'église, marguillier, conseiller, maire de Châteauguay de 1929 à 1936; il opérait une boucherie renommée. Il possédait son métier à fond, achetant lui-même les animaux vivants qui étaient abattus dans son abattoir. De notre maison, nous entendions les hurlements des cochons; tout le village savait alors qu'on "faisait boucherie". Nous, les jeunes, accourrions pour assister à l'holocauste et voir griller le beau cochon rose sous un feu de paille.



"L'express" de livraison R. Desparois, glace et viande.

La Maison de Châteauguay

Je commence mon journal dans la nouvelle maison que nous habitons depuis cinq ans déjà. Elle est sise sur l'emplacement de la vieille maison achetée le 13 octobre 1910 avec la terre de dame Herménégilde Cécylre, veuve de feu Evariste Laberge. (Cf contrat de vente No 447 devant Fortunat Laberge, N.P.) Cette maison ancestrale a été achetée avec la terre par Athanase Primeau, le père de René, le 23 août 1921. (Cf acte notarié No 12519, vente à Athanase Primeau, devant notaire J.C. Trudeau). Je me souviens quand on l'a déménagée, c'est-à-dire roulée à son emplacement actuel. Nous étions encore dans la maison quand on nous a invités à sortir puisqu'on commençait à "véhiculer" notre demeure; avec mon père ça marchait rondement et on m'a dit que c'est en maugréant que maman nous a amenés à Montréal Albert et moi. La vieille maison transportée là où elle se trouve aujourd'hui (11 Boul. Youville) et habitée par Mme René Primeau, (Marguerite Harney).



Marguerite Harney Primeau.

En arrivant de notre petit séjour en Gaspésie chez Thérèse, nous apprenons la mort de notre voisine et amie Marguerite Primeau, survenue le 23 juillet 1987. La liste des êtres aimés qui meurent à Châteauguay s'allonge; joyeuse et bon enfant, elle a vécu jusqu'à 89 ans; elle a toujours été plus jeune que son âge et cela a certainement aidé à ce qu'elle atteigne une vieillesse avancée. Je me souviens qu'alors que j'étais dans la vingtaine, dans les petites réunions que nous avons entre voisins, bien qu'elle fut de quelques années plus âgée, c'est elle qui était la plus vive et la plus exhubérante. Fille de ville, irlandaise anglophone, elle était tout l'opposé de René et pourtant elle a su s'adapter et vivre heureuse et fidèle avec son cher mari. A la mort de ce dernier, elle prit charge de tout, même de ramasser les feuilles à l'automne et de déblayer la neige l'hiver. Marguerite ta disparition laisse un grand vide; c'est tout le vieux Châteauguay qui meurt avec toi. (Extrait de mon journal du 21 juillet 1987)



En hiver, le trajet de la maison à la gare se faisait en traîneau tiré par Tit-Coq et conduit par Raymond. À côté de lui, Albert, puis papa et moi, au début du siècle alors que nous vivions plus lentement et plus près de la nature. Photo prise Jour de l'An 1919.



Notre maison a été construite d'après les plans d'un architecte anglais, dans un style plus américain que canadien. Solage en pierre de deux pieds de large, grande cave en ciment qui contenait une citerne pour nous approvisionner d'eau de pluie. Comme cette citerne ne suffisait pas, mon père avait installé un système de pompe tirant l'eau de la rivière pour l'emmagasiner dans un grand réservoir de dix mille gallons. Chauffage central avec calorifères à eau chaude. Immense carré à charbon; ce combustible était commandé du magasin général Arthur Laberge et nous était livré directement du "freight" en tombereau. Cette fois c'est Jos. Primeau qui mène, ma soeur Claire et une amie voisine, Lucienne Laberge l'accompagnent. Le charbon est déchargé au soupirail de la cave et poussé à la pelle à l'intérieur.

NOTRE VOISINAGE

La maison de Joseph-Magloire Laberge (de la firme Laberge & Chevalier & Cie Ltée) avec son haut pignon à la mode du temps était une des belles résidences de Châteauguay; voisine de la nôtre, elle a été détruite par le feu en 1927. Elle était située au 27 boulevard Youville, site de la résidence actuelle de Monsieur Louis Roy.





C'était le temps où nous nous payions le luxe d'une cabane à la rivière où nous allions nous baigner en toute sécurité à l'abri des curieux; c'est elle que l'on voit à gauche de la photo; elle était descendue à la rivière le printemps et remontée à l'automne.

Grand admirateur de Henry Ford, dont il partageait et pratiquait les principes d'affaires, mon père a été le premier agent à vendre des "Fords" à pédales, à Châteauguay, le fameux modèle "T". Il a dû être bien fier de nous photographier, Albert et moi, dans cette merveilleuse voiture qui allait complètement changer notre mode de vie.

A l'arrière plan, nous voyons la maison de Joachim Primeau, notre voisin chez qui Albert et moi passions beaucoup de notre temps; les Primeau étaient pauvres, mais tellement bons et charitables; Jos, Arthur et Baptiste travaillaient comme manoeuvres, Marie venait aider maman à la cuisine et au ménage et nous avions continuellement recours à leurs services.



LE GRAND GARAGE

Quand il avait l'agence Ford, mon père a fait construire un immense garage à deux étages qui a servi à maints usages: entrepôt, atelier, gymnase; dans le haut, Albert et moi avions commencé un magasin de boîtes vides avec, comme associés, Maurice et Roland Laberge nos voisins et compagnons de jeu. Le garage a souvent servi pour faire la fête à l'occasion des pique-niques du magasin et autres réjouissances, ci-haut le mariage de Raoul Reid et de ma cousine Gabrielle Desparois, le 21 août 1918.



Sur la photo, on distingue le père du marié (Hormidas Reid), les mariés, oncle Roch Desparois et tante Bertha. En haut à droite, Jules Cécylre et en bas à gauche Normand Desparois et en dessous de lui mon ami Omer Reid, Yvette Desparois, moi-même feignant de réciter ma prière, mon cousin Léo, Albert et Cécile. De tous ceux-là, il ne reste de vivant qu'Omer Reid, Albert et moi.

DE MAISON EN MAISON

Bien que extrêmement attaché à la maison de Châteauguay, je l'ai laissée en 1936 sans même verser une larme puisque j'allais me marier, eh bien oui avec une femme extraordinaire, la belle Jeanne Roux et que nous allions habiter un joli appartement rue Ste-Famille où nous avons vécu notre lune de miel! C'est là qu'est né notre premier enfant Michel ce qui nous força à déménager dans un appartement plus grand à 1472 Boul. St-Joseph App. 3 puis après la naissance de Jean à 5137 rue St-André, collé sur l'église St-Denis, la paroisse même où nous nous sommes mariés! En mai 1941 naissait Thérèse et nous emménagions à Outremont au 433 rue Querbes, au deuxième étage. En 1942 nous arrivait un quatrième enfant, Pierre et en 1945 un cinquième, Louis, c'est alors que nous achetions un cottage rue Champagneur et que nous devenions de vrais propriétaires! Quel thrill de posséder notre propre maison, avec un grand sous-sol un foyer, un garage. En 1967 nous vendons Champagneur, changement majeur que nous avons fait le coeur léger car nous allions réintégrer la maison de Châteauguay que nous avions toute renovée. Nous y passons 15 belles années avec tout mon monde que je retrouve; mais voilà qu'en 1985 nous revenons à Outremont dans un condo bien confortable et sécuritaire, pas de neige à pelleter, pas de gazon à couper. Notre maison est réduite à un appartement de 1800 p.c. Qu'importe ce n'est pas la superficie qui compte; la maison quelle que soit sa grandeur c'est le Centre du Monde, un lieu sacré qui communique avec l'Au-delà. D'ailleurs nous avons à l'entrée un magnifique dome qui nous relie au ciel et dans le sous-sol une fournaise géante qui chauffe comme une déchainée et qui nous rappelle que l'enfer existe.

La maison que nous habitons c'est toujours la plus belle et la plus grande parce qu'elle contient notre univers celui que nous avons créé et que nous voulons vivre.

Petite ou grande, la maison c'est une prison; vaut peut-être mieux ne pas la construire trop belle et trop solide puisque tôt ou tard il faudra s'en évader pour une autre demeure.

Outremont, fevrier 1988

MON PÈRE



Qu'était mon père pour moi à ce temps-là? Voici comment il m'apparaissait : un homme sage, bien équilibré, attentif à son commerce, avec des habitudes régulières et presque austères; il se couchait à dix heures, se levait vers six heures pour prendre son train à Châteauguay Station à sept heures vingt-cinq. Il ne commandait jamais mais procédait toujours par conférence ou conseils avec ses subordonnés. Sur la photo (1) on le voit discuter avec Médéric et Joseph Lécuyer de la procédure à suivre pour un quelconque projet de construction sur la ferme. Il lisait beaucoup (2) il se tenait au courant de tout. Cela ne l'empêchait pas de rester bien attaché à sa femme et à ses enfants. Sur la photo 3, lui Albert et maman.



MA MÈRE



Maman lui dit: "Albert, touche pas c'est chaud!" V. page 1



J'ai une maman très dévouée; pendant que j'écris mon journal, elle s'occupe de la vaisselle. C'est une femme pleine d'énergie. Elle aime ses enfants à la folie; elle est très pieuse. Sa vie c'est le travail quotidien à la maison, le soin de ses enfants. Elle va à la messe à tous les jours et réussit parfois à m'y amener un peu malgré moi, surtout dans les gros froids de l'hiver, mais jamais elle ne me contraint. Elle rivalise de dévotion avec Marie Dumouchel qui en plus de ses visites fréquentes à l'église fait un usage immodéré d'eau benite.



Elle aimait bien son petit dernier Albert, dont elle ne voudrait pas se séparer pour tout l'or du monde.(1) Rien de plus reposant que de prendre le thé en bonne compagnie (2): tante Amanda Desparois (Mme Dubrûle) qui venait nous visiter régulièrement. Rarement inoccupée, elle tricote avec Claire en attendant le retour de son mari de la ville par le train de six heures (3).



RAYMOND

Photo prise au pied de l'escalier du presbytère. Le premier à gauche, l'abbé Donat Fortier, à sa droite l'abbé Jean-de-la-Croix Dorais retient Raymond par l'épaule (geste précurseur?) à côté de Raymond, Napoléon Laberge, imperturbable.



CLAIRE

Ma soeur Claire agit comme secrétaire (V. funérailles de grand-père Philippe) Claire s'entendait bien avec sa soeur Cécile, à gauche. Elle avait beaucoup d'amies: à droite son amie de coeur Béatrice Bourcier Garand bien emmitouflée dans les fourrures.



Le père Albert
McComber o.m.i
Dans sa mis-
sion de Mary-
land en 1964.



Albert était bien jeune quand nous avons emménagé dans la nouvelle maison, mais comme la frêle érable à laquelle il semble s'appuyer, il a ses racines à Châteauguay. Etant le "petit dernier", il a été un peu gâté jusqu'à porter un manteau de fourrure de Mouton de Perse Gris à l'âge de quatre ans!

Réminiscences de 1917

En relisant les quelques lignes que j'ai écrites en 1917, tout un lot de souvenirs me reviennent à la mémoire. Châteauguay n'était alors qu'un village étendu de chaque côté de la rivière avec une population de moins de deux mille habitants. V carte (1)
Il n'avait que deux rues importantes, une de chaque côté de la rivière, trois montées: la St-Jean Baptiste V carte (11) aujourd'hui boulevard d'Anjou, la Ste-Marquerite V carte (12), puis la montée du Lac V carte (10) (Rue Principale).

Châteauguay avait surtout une population rurale qui se réunissait chaque dimanche à la messe puis aux enterrements où toutes les familles étaient représentées; exemple aux funérailles de mon grand-père Philippe et de celles de Joseph Laberge.

On travaillait fort sur la ferme, mais le dimanche était sacré; on ne voyait pas que des femmes à la messe; les hommes, dociles, donnaient l'exemple même ceux qui restaient loin comme Zotique Cécyre propriétaire de la plus belle terre de Châteauguay aux confins de la paroisse et qui beau temps mauvais temps arrivait toujours en temps avec cheval et voiture. Trefflé Noé Laberge, son voisin et tous les autres propriétaires terriens, libres, heureux, qui venaient à la messe le dimanche.

Je me souviens des familles Hervé Giroux, Alphonse Dupont, Johnny Dupont, Pierre Laberge, Adrien et Anatole Laberge, Albini Bourdon; Joachim Chèvrefils, Albert Seers, Arthur Reid, Wenceslas Caron, Josaphat Pitre, Stanislas Reid, (le père de Félix) Alphonse Reid, Adrien Dumouchel, Jos Cécette Reid, Féliza Desparois, petit cousin à mon père, Paul Laberge, le père de mon ami Marc, (Fruits et légumes M. Laberge Inc.) Ceux de St-Jean-Baptiste: Eloi et Edmond Laberge, Antoine Lefebvre dont le fils Arthur, que j'admire beaucoup, est resté au service du journal le Devoir toute sa vie. la liste complète serait trop longue, je nomme ceux qui me reviennent à la mémoire et les familles avec lesquelles il me sera donné de venir en contact dans les années qui suivent et dont il sera fait mention à un moment ou l'autre dans mon journal.

Si, sur la ferme toute la famille travaillait sans relâche, au village, on ne chôrait pas non plus et, en autant que je me rappelle, chacun exerçait un métier. En

plus des bouchers Roch Desparois, Zénophile Cécyre , Henri Chêvrefils, il y avait le forgeron Arthur Desparois⁽²⁾, le bruit coutumier du marteau sur l'enclume du matin au soir chantait le travail et la paix; la voiture à clochette de Monsieur Morse qui passait par le village pour nous vendre de la bonne "crème à la glace" qu'il faisait lui-même en compétition avec le restaurant de la veuve Crépin où il m'arrivait souvent d'arrêter le soir pour la petite consommation et surtout pour commérer avec les badauds.

Les autres endroits pour s'attarder étaient le magasin général Arthur Laberge et le bureau de poste tenu alors par Monsieur DeWitt (à peu près à l'endroit de la Quincaillerie de Jean-Louis Faubert). Nous allions chercher la malle vers sept heures pas plus tôt, car alors il fallait attendre qu'elle soit toute distribuée dans chaque casier. Cela un peu avant que le bureau de poste soit transféré rue Antoine et que Monsieur Alphonse Allard en prenne l'administration. Autres personnes fréquentées assidûment: les cordonniers Joseph et Alfred Lefebvre auxquels ont succédé les fils d'Alfred: Armand et Hector⁽³⁾. Reviendront-ils jamais ces beaux jours du passé?

La boulangerie Arthur Bourcier qui répandait continuellement une bonne odeur de pain frais dans les alentours. C'est Monsieur Alexandre qui éventuellement est devenu propriétaire et c'est Mme Alexandre, Eda, elle-même qui nous servait toujours avec le sourire, même après les heures, quand nous allions chercher un petit pain, frais sorti du four, qui coûtait dix sous!

Alphonse Lefebvre, le ferblantier qu'on entendait marteler la tôle jusque chez nous. Moïse Prigent sans bruit n'en faisait pas moins son métier de sellier. Honorius Loïselle si ponctuel dans sa tâche humble mais tellement importante de chemineau au chemin de fer New-York Central. Que de fois je me suis arrêté à regarder Emile Giroux ferrer les chevaux et à voir s'envoler les flammèches du fer martelé sur l'enclume.

- (1) Le père d'Irène Cécyre de la paroisse St-Viateur d'Outremont et secrétaire du Club "Les Ultramontais".
- (2) Le père de tante Lucille, célèbre par ses émissions de radio et ses contes d'enfants. Elle a au dessus de 80 ans et elle trouve encore moyen d'émerveiller les enfants qui l'adorent par ses récits fabuleux comme elle l'a fait dernièrement à Mercier.
- (3) Hector à mes yeux représentait le jeune premier par excellence: sportif de grande classe, champion joueur de hockey, bon nageur, belle voix de ténor, pêcheur de renom et passé maître dans son métier de cordonnier, il excellait en tout.

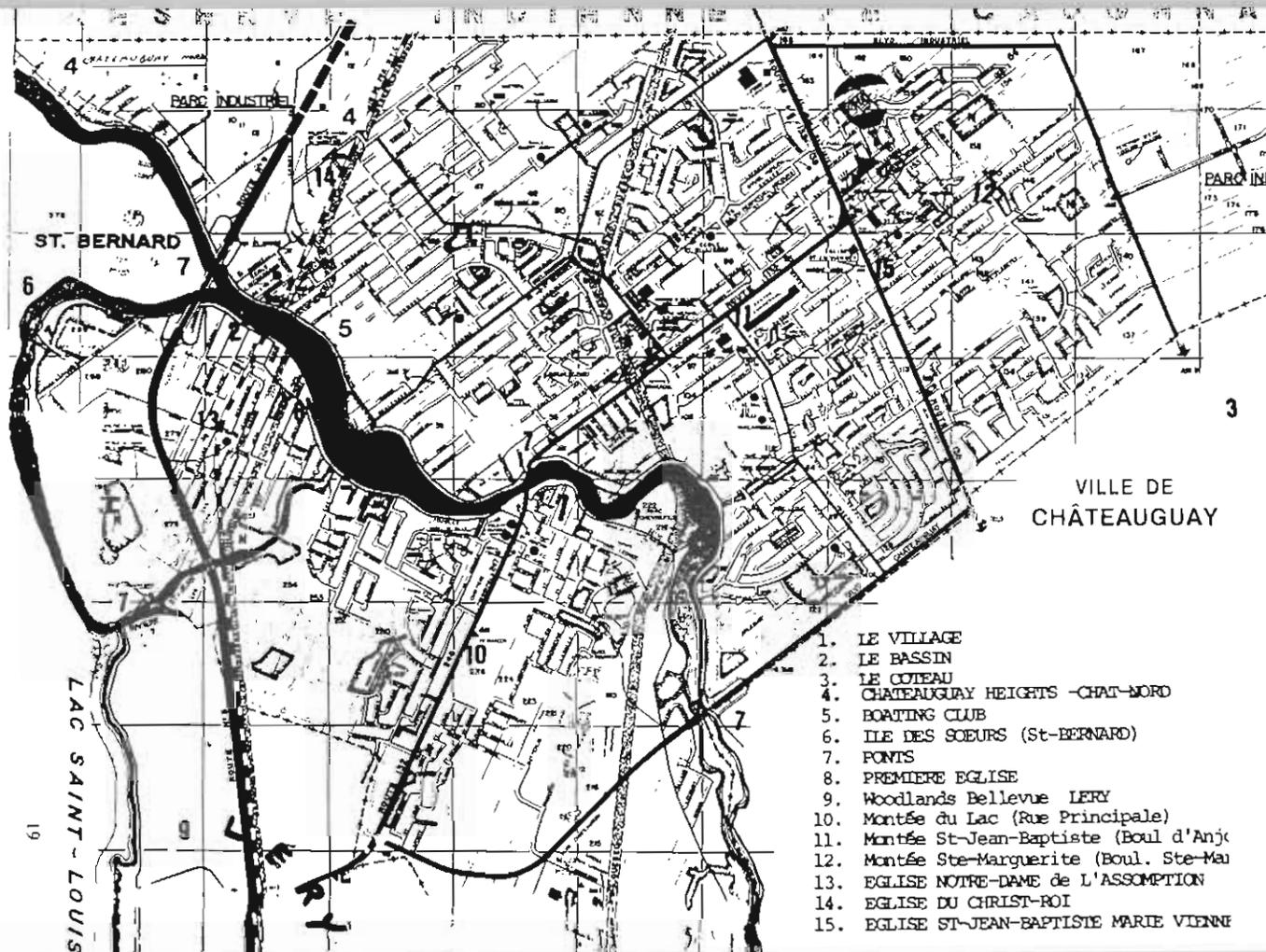
Mlle Alphonsine Cécyre qui nous retailait des complets sur mesure au coût de cinq dollars chacun. Willy Lapalme tenait pension et exerçait la fonction d'entrepreneur de pompes funèbres. Notre voisin Philorum Laberge qui lisait sa Presse à haute voix le soir après souper. Son fils Emile dit "Miller", commerçant de fruits et légumes, homme indispensable toujours prêt à rendre service, apiculteur et même serrurier à ses heures.

Dans tout le village c'est chez le Dr Marchand que régnait la plus grande activité; la maison, à deux pas de l'église, c'était le C.L.S.C. du temps; on y accourait autant pour les petits bobos que pour les graves maladies. la Centrale de téléphone y avait son siège et tenait la famille en éveil vingt quatre heures par jour. J'admirais beaucoup la famille Marchand et je jalousais leur belle tenue et leur talent dans tous les domaines; Blaise, architecte, artiste sculpteur qui passait ses loisisrs à reconstruire et mettre en marche une grosse voiture, une Pierce-Arrow, je crois. Mon ami Yvon, actif et adroit, est devenu ingénieur; il a exploité la carrière dont on entendait le bruit continu du casse-pierre en marche, symbole d'un Châteauguay actif et progressif⁽¹⁾. Le Dr Marchand était maître de chapelle et tous les enfants avaient des talents d'artiste avec Marie en tête qui touchait l'orgue et excellait en broderie.

Les filles attiraient l'oeil des garçons, moi du moins qui les trouvais toutes belles et gentilles.

Encore loin de la grande ville, les villageois et fermiers de mon temps se prévalaient beaucoup des services des colporteurs. Qui ne se souvient de Michel le "pedler" qui était partout à la fois! Francis Barake qui achetait les os, le fer, les gu enilles, les claques. Ces marchands ambulants couchaient souvent chez les cultivateurs qui les recevaient toujours hospitalièrement.

(1) La carrière passa par la suite aux mains de Guy et Yvon Marchand qui ont parti la fabrication de tuyaux de ciment et formé la Cie Permacon qui est devenu une grosse industrie.



1918

LA TERRE - CHATEAUGUAY - LE COTEAU

Le compte des oeufs - Histoire de lapins - Décès de tante Angélique McComber Primeau de Marquette, Mich. - Visite sur le Coteau - Mariage Desparois-Reid - Funérailles de J.C. Laberge - Armistice - La coqueluche - La grippe espagnole. Photos du Coteau résumé de 1918, la terre.

10 Mars, Châteauquay

Le compte des oeufs

Ce soir, papa me fait commencer le compte des oeufs que nous avons levés depuis le commencement de l'année. Nous avons 42 poules. Elles ont commencé à pondre le 10 janvier: 20 poulettes d'un an, 17 de deux ans et cinq de trois ans.

Janvier: 86 oeufs, février 151 oeufs, mars 250 oeufs, avril... pas continué.

N.B. Nous avons une petite terre d'une douzaine d'arpents, comprise entre les rues Principale, Deguire, Philippe et Boulevard Youville, pourvue d'une grange, écuries, poulailler, couches chaudes, système d'arrosage, etc...

24 Mars, Châteauquay

Lapins à vendre

Cet hiver, j'ai acheté 4 lapins, 2 pères et 2 mères. Voici le printemps, ma mère grise a des petits. Je ne sais pas si ma mère blanche va en avoir. Ma mère grise a eu ses petits lundi le 21 mars 1918.

Papa n'était pas ici, il était après faire un voyage à St-Louis. Je vais lui faire une surprise quand il arrivera. J'ai payé mes 2 lapins que j'ai acheté de Baptiste 75¢ et d'Henri Philorum⁽¹⁾ 60¢, un meilleur marché qu'avec Baptiste⁽²⁾. En tout \$1.35.

(1) Philorum Laberge, notre voisin.

(2) Baptiste Primeau, fils de Joachim Primeau, notre voisin.

30 Avril, Châteauguay Décès de ma grand'tante Angélique McComber Primeau de Marquette

Je ne l'ai pas connue. Maman est allée passer quelques jours à Marquette l'an passé pour avoir soin de ma tante Angélique qui souffrait du coeur. Voici quelques extraits de l'article paru dans le journal de Détroit; "Mrs. Primeau was born in Canada and was the daughter of Constant McComber and the niece of the greatest of all canadian writers (sic) Philip Aubert de Gaspé, author of "Les Anciens Canadiens" referred to by Sir Gilbert Parker, as "the greatest masterpiece in Canadian Literature".

22 Juin, Châteauguay Lapins vendus

Les lapins que j'ai acheté \$1.35, je les ai revendu \$1.75. J'ai fait un profit de 40c. C'est pas trop mal pour commencer. Me voilà commerçant. Papa me donne l'argent de toute la rhubarbe que je vendrai et de la salade.

15 Juillet Visite sur le Coteau. Une promenade mouvementée chez mon oncle Avila (carte #3)

Ce soir, nous sommes allés à Ste-Philomène, sur le "Coteau", comme nous y allons à toutes les semaines et le feu a pris dans la boîte à carbure, de sorte que nous n'avions plus de lumière pour revenir. Mon oncle Avila nous a prêté un fanal que nous avons accroché au devant de la Ford. J'ai trouvé la montée de Ste-Marguerite pas mal longue de même que celle de St-Jean-Baptiste*. J'étais content de me voir revenu.

21 Août, Châteauguay Mariage Desparois-Reid

Cet été a eu lieu un mariage important: ma cousine Gabrielle, la plus vieille chez mon oncle Roch, a épousé Raoul Reid et la réception a eu lieu à la maison chez nous.

Cette montée St-Jean-Baptise qui s'appelle maintenant Boulevard d'Anjou est devenue l'artère commerciale la plus achalandée de Châteauguay.

Au No 40 D'Anjou, le magasin de fourrures Reid & Bourcier Inc. y tient une place importante. André Reid (décédé en 1981) et Louis Bourcier sont deux ex-employés et élèves de Félix Reid dont il est question à la page 62

Été 1981 Châteauquay

Un souvenir de ce temps, séance manquée

Nous avons exercé une séance, j'ai pris le texte dans la "Semaine de Suzette". Nous jouons dans une petite maison de bois que nous avons en arrière de notre grand garage. Nous avons invité nos amis du village, entre autres les petites Marchand, moi j'avais le rôle d'un camelot qui se présentait par la fenêtre pour vendre ses journaux et le jour de la représentation, "O catastrophe", ma chaise chavira et je tombe sur le dos, ça été la fin de la pièce et aussi de ma carrière comme acteur et réalisateur.

11 Novembre

Armistice

Armistice signé à Rothondes, dans le bois de Compiègne entre le Maréchal Foch et le Dr Ertzberger. Les cloches de l'église et du couvent ont sonné à toute volée. C'est un soulagement nous ne serons pas conscrits, nos militaires vont revenir du front, je pense à Frank Cawthorn, mon cousin, Pat Fleming, Orphée Bayard de Saint-Timothée.

22 Décembre, Châteauquay

La coqueluche

Nous sommes en temps d'épidémie, la guerre vient de finir. Au lieu d'être au collège, je suis à la maison. Je suis parti pour le collège Notre-Dame de la Côte-des-Neiges, mercredi, 6 septembre, parce que j'ai attrapé la coqueluche. Je ne sais pas de qui. Toujours est-il que je suis reparti du collège vers le 25 septembre, un jeudi. Papa et maman sont venus me voir en automobile et papa m'a demandé si j'aimais mieux m'en venir. J'étais bien fier. Je devrai m'en retourner au collège aussitôt que je serai mieux. Mais en arrivant à la maison, ils se sont aperçus que c'était la coqueluche. A présent, je commence à prendre du mieux. Ce sont les remèdes de mon oncle Albert Santoire qui m'ont guéri. Ceux du docteur Asselin n'ont pas réussi. C'est la première fois, disent papa et maman, que le docteur Asselin manque son coup.*

* On a eu pitié de moi. On m'a envoyé à l'école modèle du village et je ne suis pas retourné à Notre-Dame où j'ai été très malheureux pendant deux ou trois semaines. A l'école j'ai eu la bonne fortune d'avoir monsieur Paré comme professeur.

Omer⁽¹⁾ et moi, on est allé voir les petites Loïselle qui sont mortes de la grippe espagnole. C'était triste, le crêpe blanc à la porte, ces deux petites filles^(1a) exposées dans la pièce principale toute tendue de draperies noires et jaunes. Après, j'ai eu bien peur; chez Baptiste⁽²⁾, on m'a dit que cette maladie était contagieuse, que je n'aurais jamais dû aller là⁽³⁾.

(1) Omer Reid, mon ami de la petite école, un ami sincère que j'ai beaucoup regretté depuis qu'il a quitté Châteauguay vers 1920 pour aller habiter Iberville.

(1a)Elles s'appelaient Aurore et Lucretia et avaient 8 et 10 ans.

(2) Baptiste Primeau, fils de Joachim, notre voisin depuis de nombreuses années, sa soeur Marie qui a marié Wilbrod Lapalme. Baptiste a eu deux fils, dont un Fernand décédé et Edmond dit Bedaud habite encore Châteauguay.

(3) Pendant cette épidémie de grippe espagnole, on n'exposait pas les corps mais on les enterrait sur le champ, après les avoir recouverts de chaux, me dit Raymond Loïselle, cousin éloigné des deux petites.

Ce que je n'ai pas écrit dans mon journal, c'est que rendu à la maison, je n'ai pas parlé de ma malencontreuse visite à mes parents mais je me suis caché dans les toilettes et j'ai écrit le petit billet suivant: Ce que je promets pour ne pas mourir: 10 chapelets, 5 chemins de croix, 5 messes entendues, 50 invocations Jésus, Marie, Joseph, etc...

P.M.

FUNÉRAILLES DE M. J.-C. LABERGE A CHATEAUGUAY



Feu J.C. Laberge.

Mardi, le 20 septembre, ont eu lieu à Châteauguay les funérailles de M. Joseph Charles Laberge, fils de Tancrede Cte Laberge, mort à 32 ans.

La levée du corps fut faite par Mgr Allard, curé de Sainte-Martine, et le service chanté par le choralne Chaput assisté des abbés Bourbousse et Léonidas Keri. Au chœur, M. et Mme Allard et l'abbé Allard. On a célébré la messe de Requiem sous la direction de M. Jos. Sauron.

Tous ses frères du défunt, MM. Alf. Laberge, J. Hte Laberge, Alphonse, Napoléon, Raymond, Magloire Laberge, portaient le cortege.

Conduisant le cercueil, son père, M. et Mme Laberge, ses oncles MM. Léon Dupont, Hector Laberge, Judes Dupont, Paul Dupont, Wilfrid Dupont, Joseph L. H. Thérèse Laberge, Adélaïde Laberge, Achille, Primitif, Joseph Dupont, ses cousins, MM. Arthur Laberge, René Laberge, Joseph Keri, René Dupont, Léon Keri, Dupont, Armand Dupont, Arthur Bédard, Paul Laberge, Louis Laberge, Johnny Dupont. Les services furent des plus sympathiques. On peut même dire que toutes les familles de la paroisse de Châteauguay étaient représentées.

Ont envoyé des tributs Marax, M. et Mme L. Des Lignes, famille Honoré Laberge, M. Fortunat Laberge, notaire, M. Arthur Bédard et Mme A. Dupont, M. et Mme Alex. Bédard, M. et Mme Laberge et Mme M. McComber, M. et Mme Archambault, un groupe d'amis de Châteauguay, Mesdames un groupe d'amis de Châteauguay, M. et Mme Bédard, M. et Mme G. Bédard, M. et Mme Jack.

Ont envoyé des offrandes de messes, M. et Mme Jérôme Dupont, M. et Mme J. Des Lignes, la famille K. Christie, M. et Mme Horace Cormier, Mme Razin Dupont, Mlle Z. Dupont, M. et Mme Ar. Desrosiers, la famille J. G. Dupont, M. et Mme W. Dupont, M. et Mme D. Colpron, M. et Mme Ovide Dupont, la famille Louis Fournier, M. Raymond McComber, M. et Mme S. R. Laberge, M. et Mme Chartrand, M. et Mme Fougère, M. J. W. Harcourt, M. et Mme Ernest Cormier, M. et Mme Dupont, M. Alex. et Mme Gabrielle Bédard, Mlle Jeanne Gagné, la famille G. Bédard, la famille Fougère, etc., etc.

Nos sympathies, etc.

Joseph Laberge, fils de Tancrede Laberge une famille souche à Châteauguay, était laitier. Type jovial et plein de bonté et que je voyais à tous les jours quand il nous livrait du bon lait frais, non pasteurisé, avec une pinte, à même le bidon.

LE COTEAU



Sur la photo, nous voyons mon grand-père Philippe et sa petite fille Simone Desparois devant la maison paternelle qui existe encore aujourd'hui. Elle est habitée par Philippe Colpron.

Mon grand-père Philippe a hérité cette terre de son père Constant McComber qui lui-même la tenait de l'ancêtre Gervase McComber de Caughnawaga. Le frère de Philippe, Joseph, possédait la terre voisine qui appartient aujourd'hui aux familles Arthur et Wilfrid Bourcier. Ce sont ces propriétés, plus celles de Josaphat Guérin et de Hilaire Côté que l'on appelle le Coteau. Après la mort de l'oncle Avila, la terre a été vendue à Hector Colpron en 1943.

Son fils Philippe exploite la Boulangerie du Coteau. La partie de la terre près du chemin est maintenant le site du Ciné-Parc opéré par Joseph Laberge. Le Coteau fait partie de Ste-Philomène, aujourd'hui Mercier.



LE COTEAU

Mon univers à l'âge de dix ans, c'était Châteauguay, Ste-Philomène et le Coteau. Nous allions nous y promener une ou deux fois par semaine pour nous approvisionner d'oeufs, de crème fraîche et de fruits en saison. Une fois la semaine, ma tante Adélarde faisait du beurre au moyen d'une baratte manoeuvrée à la main et nous nous régalaions de bon lait de beurre non contaminé par les produits chimiques. Mon oncle Avila était un vrai habitant et menait la vie dure des fermiers de ce temps-là. Il n'y avait pas d'électricité ni de toilettes dans la maison et on se chauffait au bois uniquement. Oncle Avila et tante Adélarde étaient connus pour leur hospitalité proverbiale. Comment oublier l'accueil chaleureux quand nous allions les voir par les beaux soirs d'été ou quand nous allions passer une journée à la cueillette des petits fruits: framboises, fraises, cassis, guêdelles, cerises de France, groseilles, mûres, sans oublier les prunes et les bonnes pommes MacIntosh! Comme ils n'avaient pas d'enfants, ils ont adopté une de mes nombreuses cousines: Simone Desparois, à l'âge de deux ans.⁽¹⁾ Cela rendait les visites au Coteau d'autant plus agréables pour moi que Simone était presque de mon âge et de caractère fort agréable. Il y avait aussi Hermas Lacoste, adopté par mon oncle, que nous aimions bien. C'était un bon garçon, laborieux, fort et plein d'énergie! Il a été un bon exemple pour nous. (Je dis nous, comprenant Albert et moi)

- (1) Simone Desparois, c'est un symbole de fidélité et de dévouement. Elevée par oncle Avila et tante Adélarde, elle a servi ses parents adoptifs jusqu'à leur mort en 1942. Après la vente de la terre elle est venue habiter avec sa mère dont elle a eu soin jusqu'à ses derniers jours en 1952. Elle a alors loué un logement dans notre maison qu'elle a administrée pour nous jusqu'à ce que nous l'habitions définitivement en 1967. La maison est maintenant vendue, mais Simone, avec sa soeur Pauline, occupe toujours le même logement. Les deux y vivent une vieillesse heureuse tout en étant le point de ralliement des derniers membres de la famille.



Le coteau a été le point de ralliement de bien des parents. Sur la photo (C) prise à l'orée du bois vers 1923 nous voyons ma soeur Claire et moi-même à côté d'Hermas Lacoste, Joseph Turcotte, mon frère Raymond séminariste, tante Amanda Desparois Dubrûle, Ovila McComber, Ovide Dubrûle second époux de tante Amanda; assises cousine Léda Turcotte, (fille de tante Délias Desparois Gérard), maman, tante Bertha McComber Desparois, tante Adélar, assises en avant, Thérèse, Pauline et Simone Desparois.



ENTRE LE POULAILLER ET LE PUIITS, (vers 1912)

Tante Adélarde, Raymond, tante Bertha, maman, moi qui regarde ma maman, Albert et Cécile. À droite, Alma Ménard Cormier au puits. L'eau était rare; il y avait bien le puits à cent pas de la maison avec sa pompe à bras (C) avec un grand manche en bois, mais ce puits ne fonctionnait pas l'hiver; alors il fallait se contenter de l'eau de la citerne qui ne fournissait pas toujours; l'hiver il arrivait qu'on devait faire fondre de la neige pour avoir de l'eau.





LA VIE SUR LE COTEAU

La vie paisible devant la maison. Tante Adélarde, oncle Léonidas Desparois, oncle Avila, grand-père Philippe, Mlle Guérin, soeur de tante Adélarde.



Devant la maison et prêts à partir en McLaughlin, maman, tante Adélarde, Albert, et tante Phoébé Desparois qui mesurait à peine quatre pieds et quatre pouce. Elle était toute petite, mignonne et douce. Je n'ai pas connu ce que c'est que d'avoir une grand-mère. Mon père a perdu sa mère à l'âge de quatre ans. Mais si j'en juge par ses soeurs, Délias, Amanda et Phoébé Desparois, grand-mère Clorinthe devait être bien bonne. On sait que mon grand-père Philippe a épousé sa cousine germaine, Clorinthe Desparois. Philippe était le fils de Constant McComber et de Catherine-Louise de Gaspé et son épouse Clorinthe était la fille Louis Desparois et de Marguerite de Gaspé, la soeur de Catherine-Louise. Serait-ce des de Gaspé qu'ont hérité mes grands-parents leur caractère doux et généreux?

LES SUCRES SUR LE COTEAU



Lécher la palette, quel plaisir!

On reconnaît dans le groupe: Jeanne Roux ma future épouse, Marie-Anna Reid, Claire, Abbé Adrien Brault, Berthe, Antoinette, Simone, Pauline et Yvonne Desparois.

Monsieur Pierre Guérin, oncle de tante Adélard et figure familière du Coteau. A 90 ans il gliguait encore comme un jeune et il aimait nous montrer comment la danse le tenait en forme. Sur la terre de l'oncle Ovila se trouvaient un beau bois et une érablière de plus de mille érables. Chaque printemps avec l'aide de monsieur Joséphat Guérin, on sastreignait à "faire bouillir".



C'était une dure corvée qui était toute faite à la main, entailler au dessus de mille érables, laver les "canistres" faire la tournée à tous les jours, des fois deux fois par jour, avec le cheval et le traîneau;



Je n'ai pas de souvenir de jeunesse plus agréable qu'une partie de sucre chez l'oncle Ovila! Il n'y avait pas de cabanes organisées comme aujourd'hui, c'est dire que nous étions favorisés d'y participer en famille, alors que peu de gens de la ville avaient ce privilège. Boire l'eau d'érable à même les canistres, regarder bouillir, entendre crépiter le bois sec qu'on entasse dans l'immense fournaise, manger la lire refroidie et figée sur la neige fraîche, s'empiffrer d'oeufs dans le sirop et de grillades de lard salée, lécher la palette, quel plaisir inoubliable.



Il est difficile de parler et de montrer des photos du vieux Châteauguay sans toucher Caughnawaga. Ce sont des territoires limitrophes et de plus, plusieurs originaires de Châteauguay ont des racines à Caughnawaga. Ainsi, mon grand-père Philippe McComber était le petit fils du grand Gervase McComber qui a eu une nombreuse descendance indienne. (Cf Les mémoires d'un bourgeois de Montréal, p.186) Il a marié en deuxième noce la fille de Gervase, (donc sa tante!) Marie-Anne qui n'avait que trente-huit ans. La photo ci-contre est prise devant la résidence de Rebecca Martin, fille de Marie-Anne, à Châteauguay Nord, à quelques mètres seulement des limites de Caughnawaga. (la maison existe encore)

Photo du haut à droite, le village de Kahnawake, tel qu'on le nomme aujourd'hui, avec vue du tunnel en dessous du chemin de fer qui était l'issue pour aller à Montréal par voie de terre via le pont Victoria, avant la construction du pont Mercier en 1935. Kahnawake occupe une place importante au carrefour des routes de terre, maritimes et ferroviaires.

CHATEAUGUAY-KAHNAWAKE

On voit par ces photos qu'il existe beaucoup de liens entre Châteauguay et Kahnawake et par la parenté et par le territoire.

A la suite de blocage des routes au pont Mercier le 2 juin dernier et de l'intervention de la G.R.C. avec une escouade de deux cents policiers armés, on pourrait croire qu'une guerre est imminente entre les Indiens et le reste de la population. Ce n'est certainement pas le cas. Disons qu'il s'agit seulement d'une explosion de colère mal contenue face à la manière cavalière dont les Indiens sont traités depuis un bon bout de temps par les officiels du gouvernement.

Il est bien possible qu'il résulte comme effet secondaire, suite à cet affrontement, un rapprochement entre Châteauguay et Kahnawake.

En effet les deux ne poursuivent-ils pas un même objectif? Développer le plus possible le commerce local tout en ne se laissant pas envahir et dominer par le capital étranger?

Pour cela pourquoi n'y aurait-il pas plus d'entente entre les chefs Indiens et Châteauguay pour travailler ensemble à conserver les lieux le plus propre possible dans leur décor naturel et original? Et à mettre en valeur les sites et monuments historiques de la région?

Il y va de l'intérêt des deux de travailler à l'unisson à embellir et à personnaliser notre région, une des plus riches en histoire et en beautés scéniques de tout le Canada.

Ce sont là des pensées qui paraîtront utopiques à quelques uns^{et} qui me passent par la tête en écrivant mon journal. Sait-on jamais, elles^v sont peut-être plus réalisables qu'on ne le croit.

Châteauguay, 7 juin 1988.

RÉSUMÉ DE 1918

"La terre, le nid, le paradis. C'est la mère qui nous donne la vie, nous nourrit, nous choie et nous reçoit et nous enterre à la mort. C'est elle qui donne la vie et la reprend. Elle reçoit notre corps dans son sein pour le ressusciter, pour lui redonner vie." (Larousse)

Fidèle à ses origines terriennes mon père cultive une petite terre en "gentleman farmer" il élève même des poules et pour m'initier au métier et en même temps au travail de comptable, il me fait tenir le compte des oeufs. Hélas! comme pour mon journal et pour beaucoup de résolutions dans ma vie, j'ai manqué de persévérance. J'ai noté dans mon journal de 1918 surtout des événements tristes comme la mort de tante Angélique, le laitier J.C. Laberge, les petites Loïselle emportées pour la grippe espagnole. Par ailleurs deux événements plus joyeux, l'Armistice puis le beau mariage Reid-Desparois qui promet beaucoup. (Cf Généalogie VII: huit enfants et plus de vingt petits-enfants).

Le village de Châteauguay en 1918 c'était une grande famille. Si un paroissien mourait toute la paroisse se rendait aux funérailles comme ce fut le cas quand Joseph Laberge est décédé. La notice dans le journal avec tous les assistants indiquait bien que chaque personne avait de l'importance aux yeux des villageois. La guerre contre l'Allemagne a pris fin en 1918. Dans ma famille deux cousins se sont enrôlés, l'un Frank Cawthorn, dans l'armée, l'autre, Patrick Fleming, marié à Ethel Cawthorn, dans l'aviation. Les deux sont revenus sains et saufs. Ste-Philomène (Mercier), plus précisément le Coteau a donné naissance à plusieurs grandes familles les Bourget, Brault, Bourcier Colpron, Côté, Poirier, Loïselle, Lacoste toutes des familles avec lesquelles nous avons beaucoup de rapports amicaux. Je regrette beaucoup Ste-Philomène et le Coteau où ont vécu mes ancêtres qui reposent dans le cimetière près de l'église.

L'attrait de la terre et de la mer.

Nous avons tous la hantise de la terre et de la mer. A preuve, toutes ces familles qui ont un chalet dans le Nord ou dans les Cantons de l'Est, toutes celles qui quittent le pays pour la Floride ou les mers du Sud l'hiver ou pour Old Orchard l'été.

Est-ce cet attrait de la terre qui m'a poussé à inciter mon fils Louis à acheter une propriété en campagne? En effet, en 1976 Louis décide de devenir cultivateur; il achète une terre d'environ 65 acres dont une partie en bois debout, dans les Cantons de l'Est, à Pigeon Hill, St-Armand, près de Frelighburg et voilà que mon désir de la campagne est partiellement satisfait. Pendant quelques années, il nous sera donné, ma femme et moi, d'aller faire le jardin le printemps, de récolter fruits et légumes l'été, de ramasser et brûler les feuilles mortes les jours ensoleillés de l'automne.

Ma fille Thérèse, ayant sans doute hérité cette hantise de la terre et de la mer va s'établir en Gaspésie, à St-Jules, près de Maria, où il nous est loisible d'aller vivre quand nous ne pouvons plus supporter l'excitation et la tumulte de la ville.

Comme quoi les êtres que nous sommes continuent à vivre dans nos enfants et se retrouvent là où ils appartiennent, au plus profond d'eux-mêmes, dans la nature, près de la terre et de la mer.

Outremont février 1988.

1919

L'ÉCOLE Jour de l'An sur le Coteau. Premiers voyages.
A l'École du village avec monsieur Paré.
Photos: élèves en 1919, les anciens en 1967
Etats des comptes de la Municipalité St-Joachim de
Châteauguay, 31 déc. 1919.

1 Janvier

Jour de l'An sur le "Coteau"

Nous sommes allés passer le jour de l'An sur le Coteau, chez mon oncle Avila. On m'a fait réciter une déclamation. Mon oncle Léonidas m'a donné dix sous. Ma tante Adélaïde nous a passé de son bon vin de pissenlit et on a bien mangé, il y avait de la dinde et des bonnes tartes. Comme il faisait froid, nous avons mis des fers à repasser chauds dans le fond de la voiture pour nous réchauffer les pieds et papa m'a laissé conduire Tit-Coq un bon bout.

7 Juin, samedi

Mon premier voyage: Morin Heights

Mon premier voyage fut à Morin Heights dans les montagnes à l'âge de 11 ans. Trois heures dans le train. Mon premier contact avec le Nord, maison de pension de Mme Seal. Quel dépaysement, quel confort:

"Trois chambres à notre disposition et un boudoir, un "Water-closet", une chambre de bain...le souper servi, maman qui n'a pas à préparer le repas assise à table avec nous... nourriture excellente. La belle vie. Après souper, visite aux alentours le bon air des montagnes. Malheureusement, le lendemain, dimanche il pleut, "la cloche du lever a sonné à huit heures et une demi-heure après, la cloche du déjeuner. Après cela papa s'est couché et nous nous sommes promenés sur la galerie". Lundi, 9 juin, il pleut encore. Mardi, 10 juin, "Quelle surprise! Il fait beau". Nous allons marcher sur les "tracks", le seul endroit assez sec.



Après souper, promenade sur la montagne côté nord. Je me sens grisé par l'odeur des pins, le chant de l'engoulevent (whip-poor-will), la lumière lancinante et chaude du soleil. Mercredi, 11 juin, ce matin nous escaladons une haute montagne, sur laquelle il y a un beau pin; maman et une autre dame se sont assises dessous et on les a photographiées. Cécile et moi sommes allés plus loin où il y avait une grande quantité de roches...Dimanche, 15 juin, aujourd'hui, nous avons été à la messe pour la première fois depuis que nous sommes arrivés. Il y a 6 milles pour aller à la messe. C'était une jolie petite église. Dans l'après-midi, je me suis baigné 2 fois. Le soir, nous avons été aux fraises. Mercredi, 18 juin, ce matin à six heures, nous étions debout pour prendre le train de 7 heures.

Nous sommes arrivés à Montréal à 10 heures. Nous sommes allés au magasin de papa jusqu'au dîner. Après ceci, je me suis couché pour reprendre mes forces. J'étais bien fier de mon voyage.

Cécile McComber, secrétaire⁽¹⁾

10 Août

Mon deuxième voyage: Québec

Mon deuxième voyage fut à l'âge de 11 ans à Québec en bateau. Le mois d'août 1919. De Québec, nous avons été à Ste-Anne-de-Beaupré. Nous sommes revenus à Québec et nous avons pris les "chars" pour Chicoutimi parce qu'on ne pouvait pas y aller en bateau. Arrivés à Chicoutimi, nous avons été passer trois jours à l'Hôtel Chicoutimi. C'était bien tranquille. Nous étions là pour faire le tour du Saguenay mais il a fallu aller à St-Alphonse pour prendre le "Saguenay". Nous sommes partis de St-Alphonse le dimanche à 7 heures et nous avons été à la messe avant de partir parce qu'il fallait que le capitaine aille à la messe. J'ai trouvé cela bien beau sur le bateau et c'est le plus beau voyage que j'ai fait jusqu'ici.

4 Novembre, mardi

Première neige

Aujourd'hui, c'est la première neige qui tombe depuis l'hiver passé. Il y a quelque temps, le prince de Galles est venu et le cardinal Bégin.

(1) Mon écriture est tellement mauvaise que mes soeurs me servent de secrétaire. Ce dernier passage est le dernier écrit que j'ai de ma soeur Cécile qui est morte en 1922.

ESSAIS

Dois-je dire que ce fut ma première supercherie:

Je l'avais décalqué!



10 Novembre

A l'école du village avec M. Paré

Aujourd'hui, M. Paré m'a fait venir à sa tribune et m'a fait lire en anglais à côté de lui. Il me trouve assez bon pour suivre les élèves de cinquième. C'est parce que papa me fait lire un bout des "Burgess Bedtime Stories" dans le Star à tous les soirs que j'ai appris plus vite.

Avant-midi, en jouant au "bâton" dans la cour, un petit gars en s'élançant pour frapper le cochonnet m'a asséné un coup sur la tête; je suis tombé presque sans connaissance et heureusement, Mme Paré qui s'occupe toujours des cas d'infirmerie, a eu soin de moi en m'appliquant des compresses froides!



LES GRANDS A L'ECOLE DE MONSIEUR PARE EN 1920
(Description)

Debout de gauche à droite: ¹Lucien Philorum Laberge, notre voisin a émigré et habite aux E.U., ²Jean Laberge fils d'Alphonse Laberge qui habitait en bas de chez nous, est établi à Beauharnois, ³Roland Lécuyer, fils de Médéric, menuisier, garagiste à Beauharnois. ⁴Horace Laberge, fils de Philias Laberge, (la terre voisine de la nôtre,) a marié Alice Reid. ⁵Léonide Laberge, fils de Wilbrod, a marié ma cousine Antoinette Desparois, décédé en 1982. Père de Micheline, Mario, Robert, André, Marie. ⁶Pierre Bégin de Montréal, a fondé l'Imprimerie Jacques-Cartier maintenant dirigé par ses fils. ⁷Alcibiade Laberge, rentier. ⁸Roland Trefflé Laberge cultive encore sa terre sur la Haute Rivière; Roland a travaillé dans la fourrure avec ses frères fourreurs Armand et Georges. ⁹Roland Reid, fils de Wilbrod Reid et Clara Cécyle, a marié Yvette Sambault (V Généalogie 4). Son arrière-grand-mère était Olive de Gaspé, soeur de mon arrière grand-mère Catherine Louise de Gaspé. ¹⁰Philippe McComber, ¹¹Charlemagne Bourcier, un ami qui aimait beaucoup la vie, mais qui a eu à lutter contre la tuberculose. Après un long séjour en cure au Lac Edouard il a recouvré la santé et est devenu optométriste. Il a publié un livre qui raconte son retour à la vie normale, donnant un exemple admirable de détermination et de courage. Son fils continue son bureau d'opticien. ¹²Leo Desparois, V.p.126. ¹³Ls-P. Paré V p.42 ¹⁴Henri Laberge fils d'Arthur Napoléon Laberge (V Chronologie) encore plein d'énergie exploite la terre paternelle et cultive fruits et légumes qui font l'orgueil de Châteauguay. Mêlé à tous les mouvements sociaux: coopérative agricole, caisse populaire, entrepôts frigorifique, fêtes populaires, Henri est un homme fidèle aux traditions. ¹⁵Raymond Reid, fils de Zotique. Il avait épousé Madeleine Reid. ¹⁶GERARD BRAULT tué à Dieppe en 1942. ¹⁷Roméo Dupont, fils de Johnny Dupont, cultivateur de Haute Rivière. ¹⁸Georges Reid, fils d'Alphonse Reid, Georges et André son frère sont morts en bas âge laissant trois soeurs: Denise de Mont-Joly, Rita Mme Jean-Yves Lord, bien ancrée à Châteauguay, et Rachel qui passe la moitié de sa vie en Espagne, épouse de John Lareau, ex-consul en Espagne, décédé en 1986. ¹⁹Horace Lécuyer, fils d'Alphonse et frère de Jacob à l'emploi de la ville de Châteauguay. ²⁰Joseph "Bébé" Laberge, le plus jeune fils de Philorum et frère de Lucien aussi décédé. ²¹Charles-Henri Bourdon, le frère de Cécile, institutrice, (V classe des petits) et de Léonie Bourdon toujours active et mêlée à tout ce qui se fait de beau et de bon dans la paroisse. ²²Ovila Bélanger, fils de Cléophas. Il est remarquable que tous ceux qui sont passés par la classe de Monsieur Paré se sont bien tiré d'affaires dans la vie.



CLASSE DES PETITS (En bas)
Institutrice: Cécile Bourdon

Ranger du haut, de gauche à droite:

Jean Begin, frère de Pierre (V les grands)
Edgar Laberge, fils de Wilbrod et frère de Léonide (V les grands)
René Emard, devenu député (V photo anciens)
Cécile Bourdon, institutrice
Gérard Reid, fils de Wilbrod & Clara Cecyre (V Gen. '4)
*Léonide Guillaume Laberge, *Maurice Lécuyer, fils d'Alphonse*

2^e rangée

Laurent Brault
Jacob Lécuyer, fils d'Alphonse maçon
André Reid, fils d'Alphonse, Albert McComber o.m.i.

3^e rangée

Paul Gauvreau
Honorius Loiséle
Lionel Cécyre
Rosario Mallette

4^e rangée

Edgar Poirier
Léo Crépin (v. p. 87)
Charles-Henri Laberge, marguillier de 1961 à 1967 surintendant de la
fabrique de 1967 à 1985.

1919

L'ÉCOLE DU VILLAGE

L'école du village n'était pas aussi imposante que la polyvalente; la bâtisse qui n'est pas un chef d'oeuvre d'architecture, est encore là à 1 croissant Richard.



Propriété de Claude Lévesque et Micheline Laberge qui tiennent un atelier de céramique: ARTS ET MIC

C'est une maison à deux étages, celui du haut servait pour les grands, celui du bas, pour les petits; attenant à ces classes, il y avait le logement de monsieur Paré dans lequel il a élevé sa nombreuse famille. A l'entrée, une grande pièce servait de salle de récréation avec une porte qui donnait sur la cour. A gauche de cette salle se trouvaient les "bécosses", assez rudimentaires, sans eaux courantes. Dans le coin de la classe, un seau d'eau avec un gobelet. Un puits dans la cour nous fournissait une bonne eau potable. J'ai été privilégié d'avoir Béatrice Dumouchel comme institutrice et comme maître, M. Paré, un homme d'ordre, méthodique et compétent dans toutes ses matières, il avait une calligraphie remarquable, il était aussi artiste, il jouait du violon et avait une belle voix de ténor. Plein de zèle envers ses élèves, il ajoutait à ses cours le chant et le dessin. En plus de ses qualités de bon professeur, il aimait ses élèves et se donnait corps et âme à leur avancement. Patriote au fond de l'âme, il savait nous communiquer son

enthousiasme en nous décrivant avec éloquence les hauts faits de nos héros nationaux: Champlain, Frontenac, Dollar, Montcalm. Homme d'une grande culture lui-même, il nous incitait à la lecture et nous faisait conserver dans un petit calepin les pensées des grands hommes, ces citations lapidaires qui, telles des balises dans la mer, nous aident à nous retrouver sur la route de la vie.

"L'enseignement médiocre se contente de dire. Le bon enseignant explique. L'enseignement exceptionnel inspire." (William Arthur Ward) On peut dire de M. Paré qu'il en a inspiré plusieurs si on juge par la photo de ses nombreux anciens élèves reconnaissants qui sont venus le fêter le 9 septembre 1967 à l'occasion de son 50ième anniversaire de mariage qui réunissait ses 14 enfants et plus de deux cents anciens élèves.



LES ANCIENS PRESENTS A LA FETE.

Rangée du haut, de gauche à droite: Alfred Dorais, Chs-Henri Bourdon
Omer Reid, Joseph Allard, Roger Reid, Elphège Reid, Henri Gendron,
Ls-P. McComber, Léo Desparois, Charlemagne Bourcier, Maurice Laberge
Jean Laberge, Cécycy Bourdon, Rolland Lécuyer, Lionel Cécycy, Léo Curotte
Rodrigue Prégent, Lionel Seers.

Deuxième rangée: André Lefebvre, Rodrigue Lécuyer, Léandre Clermont,
François Laberge, Omer Loïselle, Edmond Laberge, René Emard (député)
Roland Delvida Laberge, Maurice Crépin, Armand Laberge, Alcibiade
Laberge, Laurent Marchand, Roland Reid, Gérard Laberge, Charles Lefebvre,
Albini Faubert.

Troisième rangée: Charles-Henri Laberge, Gérard Bourdon, Jean-Louis
Lefebvre, Roger Pitre, Guy Marchand, Jean-Paul Gendron, Gérard Laberge
Jean-Paul Laberge, Jean Desparois, Lucien Laberge, Hubert Paré, Gérald
Paré, Marcel Seers, Gérard Reid, non-identifié.

Rangée du bas: non-identifié, Conrad Laberge, Pierre Bégin, Edmond
Laberge, Jean-Jacques Reid, Robert Laberge, Père Antonio Laberge,
Ls-Philippe Paré, Joseph Laberge, Léonide Laberge, Hervé Curotte,
venu du N. B., Yvon Marchand, Roméo Bourcier, Léo Crépin, Gérard
Chèvrefils, Georges Desparois.

ETAT DES COMPTES

Municipalité de la Paroisse St-Joachim de Chateauguay

Etat des comptes de cette municipalité pour l'année finissant le 31 décembre 1919

RECETTES 1919		DEPENSES 1919	
Nov. ler	Intérêts Ville de Léry	\$210.00	Sousant la Liste
	Arreages 1915-1916	220.50	
	Arreages 1916-1917	638.00	
	Loyer Banque d'Hochebaga	60.00	
	Intérêt Ville de Léry	200.00	
	Collection des taxes 1918-1919	2,589.65	
	Collection des taxes 1917-1918	1,324.40	
		\$5,242.55	SURPLUS 1,009.20
			\$5,242.55

FINANCES

ACTIF		PASSIF	
Surplus 1919-1920		\$1,801.82	D.icit 1918-1919
Arreages 1918-1919			
Arreages 1919-1920	1,224.25		Collecté Surplus
	\$2,551.65		\$2,551.65

Nous, sou-signés, Alfred Robert, Louis-Philippe Paré, ayant été nommés auditeurs des comptes de cette municipalité, certifions sous notre serment d'office, avoir examiné soigneusement les livres de cette municipalité, et les avoir trouvés en bon ordre ainsi que les pièces justificatives. Et nous avons signé le 30 janvier 1920

ALFRED ROBERT,
LOUIS PHILIPPE PARÉ,
Auditeurs

FORTUNAT L'ABERGE, Secrétaire-trésorier.

DEPENSES 1919

DEPENSES ORDINAIRES		1919	
1919		Juillet 7	F. X. Leberge, chemin 3 00
Janvier 6	Reid et Sambault, travaux \$250 00	"	Joseph Pimeau, chemin 12 10
"	Conseil Comté, Entretien Rose Cyr. 175 90	Août 4	Hector Picard, chemin 3 00
Mars 4	W. H. Dewitt, contrôleur. 43 70	"	Alfred Robert, chemin 1 50
"	Anthime Doray, délégation à Québec. 20 00	"	Ezéch. Côté, mariage. 6 00
"	Stanislas Reid, délégation à Québec. 20 00	"	F. X. Leberge, chemin 6 00
Avril 6	Wilfrid Leberge, Montée du Lac. 10 00	"	J. C. Bourdon, chemin 2 50
"	Joseph Pimeau, chemin. 2 70	Sept 8	Jos. Laplante, pension d'un pass. nt 3 00
"	Joaquin Pimeau, chemin. 2 50	"	J. C. Bourdon, travaux 1 00
"	Joaquin Pimeau, clous. 19	"	F. X. Leberge, chemin 3 00
"	James H. Milton, bois 5 24	"	Aplous Larocque, trottoirs 394 77
"	Monte Parent, entretien 14 70	Oct 7	Osias Parent, chemin 27 50
"	J. C. Bourdon, ouvrage 1 50	"	Alfred Robert 4 50
"	Stanislas Reid, délégation à Ottawa 18 00	"	Napoléon Gaudet, chemin 4 00
"	Philips Bourdon, délégation à Ottawa 18 00	Nov 3	Honoré Bergeron 28 00
Mai 5	Arthur Larocque, chemin 75	"	Honoré Bergeron, chemin 5 00
"	Armillas Reid, selle entretien 8 00	"	Adrien Leberge, chemin 3 00
"	Armillas Reid, selle entretien 5 00	"	Joseph Pimeau, chemin 6 75
"	Armillas Reid, selle entretien 6 00	"	Hans Leberge fils Philéas, chemin 3 00
"	Joseph Pimeau, Pont 7 50	"	Alfred Robert, chemin 3 00
"	Joseph Pimeau, Pont 3 00	"	François Couillard, chemin 21 50
"	François Couillard, Pont 2 25	Déc 1	Paul Mercier, règlement 25 00
"	Jos. Lapalme, poisson payé 3 00	"	Salomon Parent, chemins 3 50
Jun 4	Imprimerie Modèle, impressions 20 00	"	Edmond Foymer, chemin 3 00
"	Zotique Reid, clôture 36 44	"	Arthur Larocque, 2 10
"	Alfred Robert, chemin 3 00	"	Treasurer Provincial, intérêt 1 524 12
"	Désiré Calpron, chemin 6 75	"	Intérêt sur billet duant l'année 27 18
"	J. Pimeau, chemin 2 57	"	Intérêt sur \$7 136 14 à 6%
"	Ant. Leberge, mdses. 52	"	dette provenant dite 429 36
"	Alfred Sambault, ouvrages de réparations 37 00	"	Intérêt sur \$3 500 00 à 6%
"	Armillas Reid, selle 3 00	"	dette Ville de Lévis 210 00
"	Pedlar People, tuyaux 199 00	"	De Lévis Electric, lumière de rues 260 04
"	W. H. Dewitt, ouvrages 3 00	"	Frais de port et timbres 15 00
Juillet 7	Adrien Leberge, médicaments 4 00	"	Salaire du secrétaire-trésorier 175 07
"	Pierre Bouquet, clôture 18 00	"	Frais et sure 12 00
"	Adrien Curat, poissons 10 50	"	Taxe du Comité 82 10
"	Jean Ste-Camille, poissons 10 70		
"	Alfred Robert, chemin 6 00		
		Total	\$4 255 35

On peut se faire une idée de ce qu'était Châteauguay en ces années par ces états financiers que je dois à la bienveillance de notre maire Bosco Bourcier. Il semble bien qu'on travaillait presque bénévolement pour la municipalité en ce temps-là. Ce budget ressemble plus à un budget actuel d'Age d'Or qu'à un rapport financier d'une corporation publique.

1920

LA RIVIERE

Jour de l'An à Montréal. Simone Desparois. Dr Zotique Marchand. "Châteauguay Boating Club." LA RIVIERE CHATEAUGUAY fait des victimes. Décès Première neige. La rivière clémente parfois cruelle.

2 Janvier, dimanche

Jour de l'An à Montréal

(âge 11 ans)

Il y a longtemps que je n'ai pas fait mon journal et aujourd'hui je me décide à essayer de le faire pour tout le temps que je ne l'ai pas fait.

Cette année, nous avons passé le jour de l'An chez mon oncle Albert (M. Santoire), le mari d'Alexina McComber, cousine de papa. Albert et moi avons eu beaucoup de plaisir avec Gérard et Arthur toute la journée. Le soir Raymond est parti pour Châteauguay pour chauffer la fournaise, aller à la malle, etc.

Et maman et papa, Claire et Cécile, allèrent coucher chez ma tante Bertha (madame McMabb). Albert et moi restâmes chez mon oncle Albert (M. Santoire). Le lendemain, Raymond est revenu par le train de 10 heures. Papa, maman, Claire et Cécile revinrent chez mon oncle Albert et nous dînâmes tous ensemble. Tout de suite après le dîner, papa partit pour le magasin et le soir nous revînmes tous à Châteauguay.

Comme j'ai déjà dit la première neige tomba le 4 novembre 1919 mais on n'a pas pu se servir des voitures d'hiver alors on s'est servi de l'automobile jusqu'au 14 janvier 1920.

2 Janvier, Châteauguay Simone a les fièvres scarlatines!

Le dimanche, après le jour de l'An (4 janvier) nous sommes allés chez mon oncle Avila (McComber) en automobile. Nous avons ramené Simone qui était convalescente de la jaunisse et nous avons pensé de l'amener en auto pour qu'elle ne prenne pas de froid, elle avait beaucoup de fièvre. Le lendemain, on fit demander le docteur Marchand⁽¹⁾ qui déclara que c'était les fièvres scarlatines. Maintenant, elle va très bien. Aujourd'hui, elle et ma tante attendent mon oncle Avila qui doit venir les chercher.

(1) Le Dr Zotique Marchand, l'homme le plus respecté de tout Châteauguay. Toute sa vie il a été au service de la population (1896-1952). Jour et nuit, il a répondu aux appels des malades, fait des accouchements, soigné les accidentés, fournit des médicaments, au besoin il arrachait des dents et trouvait le temps de chanter les messes le matin. En plus de cela, il a élevé une famille de neuf enfants encore tous vivants, sauf Germaine, religieuse de la Congrégation Notre-Dame, et Marie, Toutes deux décédées en 1985.

20 Janvier

Anniversaire de la mort de Sir
Wilfrid Laurier

Coupure de journal: Un an que Sir Wilfrid Laurier est mort.

"Il fut un grand parmi les plus grands et les témoignages universels de sympathies que fit surgir sa mort constituent la preuve la plus éclatante de sa valeur et de sa forte emprise sur ses concitoyens". (La Presse).⁽¹⁾

Il m'est resté vaguement dans la mémoire qu'on m'avait amené l'entendre quand il est venu parler à Châteauguay le 9 octobre 1913. C'était à l'extérieur il y avait beaucoup de monde; debout dans les dernières rangées, je le voyais de loin et je garde un bien faible souvenir de son éloquence. Dans la famille, on avait un culte pour Laurier. Voter autrement que libéral paraissait une trahison.

16 Février

Oncle Albert Santoire décède

Oncle Albert⁽²⁾, âgé seulement de 38 ans, il était confrère du Chanoine Laframboise qui a fait la levée du corps et le service fut chanté par le Père Raymond, o.f.m.

(1) Sir Wilfrid Laurier était un homme pour lequel mon père avait la plus grande admiration.

(2) Le docteur J. A. Santoire était dentiste, natif de Sainte-Clotilde, il fait ses études au collège de Valleyfield, son cours de dentiste à l'Université de Montréal et il pratiquait à sa demeure sur la rue Adam. Après sa mort ma tante, Alexina McComber, continue à tenir maison sur la rue Adam où nous sommes allés passer deux hivers, - mon père n'aimait pas trop voyager Châteauguay-Montréal l'hiver. Aux congés du mois Albert et moi allions passer la journée chez la cousine Alexina, une vraie McComber, toujours gaie et très énergique et qui avait beaucoup de bagou.

8 Juillet, Châteauguay

Châteauguay Boating Club

Nos cousines de Chicago (nouvelles connaissances) sont arrivées mardi après-midi. Voici les noms: Bernice Flanagan, Mrs. E.W. Glanagan, Mrs. L.M. Hasterlik, Mrs. Sarah Boissy et ce sont toutes des anglaises. C'est parent du côté de maman, c'est aussi parent avec Frank.

Ce soir, ils sont tous allés au "Châteauguay Boating Club"⁽¹⁾ avec papa, maman, Cécile et Claire. Raymond revient avec la machine et Raymond, Albert et moi allons mener ma tante Adélarde à Ste-Philomène.

18 Juillet

Mon cousin Frank Cawthorn nous visite

Mon cousin Frank Cawthorn est venu nous faire une visite, mardi le 7. Il s'était cassé une cheville en jouant au baseball. Il avait frappé la balle et courait à son but lorsque malheureusement il est tombé et s'est cassé la "juille" (cheville) du pied si bien qu'il passa six mois à l'hôpital. Il est question de lui couper le pied mais on espère le sauver. Il a aujourd'hui un "brace" (support pour le pied) au pied droit autour de la cheville et deux béquilles. Frank s'est enrôlé en 1914 et il a été au front.



(1) Salle de danse, rendez-vous des jeunes le samedi soir.

25 Juillet, Châteauguay

La rivière Châteauguay fait
des victimes

A tous les ans, il nous faut avoir quelques accidents. Mais on en fait pas assez de réflexion. Cette année, ce fut bien épouvantable. Ils étaient 6 dans une barque. Ils étaient trop pour la grandeur de la barque. En revenant de chez monsieur Philius Bourdon, ils frappèrent une roche qui les fit malheureusement chavirer. M. Félix Reid⁽¹⁾ en sauva deux et le troisième se sauva tout seul. Mais les trois autres...

Mademoiselle P. Bourdon fut sauvée, M. Rodrigue Caron et Mlle... M. François-Xavier Laberge et sa soeur Mlle Blanche Laberge de St-Jean-Baptiste⁽²⁾ et une demoiselle Primeau de Montréal furent noyés.

Juillet, Châteauguay Décès de Lucien et Lucille Desparois

Cet hiver un cousin, Lucien âgé de 11 ans et une cousine Lucille âgé de cinq ans sont décédés malgré tous les efforts que l'on dit pour endiguer la maladie. Maman a eu beaucoup de peine car elle s'est beaucoup occupée de les soigner. Ce sont de dures épreuves pour la famille.

13 Novembre

Première gelée, première neige

Avant-hier est venu la première gelée et hier la première neige. Aujourd'hui, j'ai été à Montréal avec papa me faire extraire une dent et m'en faire plomber deux. J'ai commencé à en faire plomber une la semaine avant. J'ai été dîné chez les demoiselles Trotier⁽³⁾.

(1) Félix Reid, de Reid Fourrures Inc. V. p. Le 23 décembre 1975 survenait une noyade bien triste, celle du petit neveu Reid, Philippe Mercier, âgé de cinq ans et demi, qui disparut sous les ondes, sous la glace plus exactement, à Power's Court, à 10 km de Huntingdon.

(2) Frère et soeur de François, Eloi, Edmond, et Mgr Damase Laberge.

(3) Mlle Annette Trotier était secrétaire chez J. E. McComber Ltée.



LA RIVIERE CHATEAUGUAY

LA RIVIERE PARFOIS MECHANTE...
 Le printemps la débâche offre un spectacle désolant et désastreux mais qu'on ne veut pas pas manquer même si, à quelques reprises les dégats ont été considérables. En 1922, la débâcle a été telle qu'elle a atteint le couvent et presque tout le village inondant toutes les caves. Photo de l'église et devant le couvent. (La rivière fait des victimes, V. journal p. 51).



PARFOIS PAISIBLE.....



Le Boulevard Youville le long de la rivière, devant le couvent, était encore un endroit ombragé et sauvage

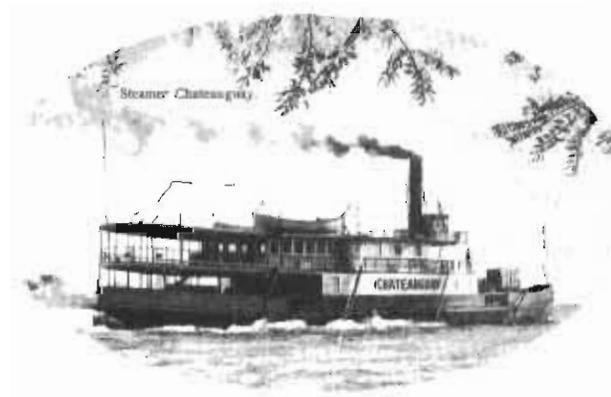
L.P., Thérèse Marchand, Lucille Marchand, Maurice Laberge



Quay du bassin.

Jusqu'en 1922, les bateaux Beauharnois, Châteauguay, Filgate, accostaient au quai du bassin chez Romeo Laberge et nous assuraient un transport de marchandise et de passagers entre Lachine, Châteauguay et Beauharnois.

C'était le temps où Châteauguay bassin était plus important que le village. Il y avait les gares de Châteauguay et Châteauguay Heights, le quai chez Roméo Laberge. Il s'y passait beaucoup de choses: le Châteauguay Boating Club y organisait des régates tous les étés et des danses le samedi soir. L'hôtel Balmoral, le théâtre Alamo, le barbier Jubinville, le chinois qui lavait nos chemises, le plombier Garand, le magasin Duranceau où l'on achetait du poisson frais du Lac St-Louis: Doré, Brochet, Maskinongé, le magasin général Crépin, M. Jack qui tenait une pépinière vendait des fleurs. Bref! il y avait beaucoup plus de vie au bassin qu'au village.





Avant de subir l'humiliation de recevoir les égouts notre rivière a connu des jours de gloire. Au début du siècle, elle servait pour la navigation et pour la "drave". Elle actionnait les roues des moulins autour desquels s'est développée la colonisation. Il y avait des moulins à Howick, Ormstown, St-Martine, Châteauguay. On voit dans la photo ci-contre les vestiges du "vieux moulin" aujourd'hui site du Foyer de Châteauguay.

Aujourd'hui elle coule doucement; c'est à peine si les résidents du Foyer entendent son murmure et il n'est pas sûr que les ouaouarons se fassent entendre par-dessus les bruits de la ville qu'est devenu Châteauguay.





Un des plaisirs que nous procure notre petite rivière, c'est le canotage. Lors des fêtes du tricentenaire de la Seigneurie de Châteauguay en 1973, de jeunes intrépides sportifs ont descendu la rivière en canot en partant des lignes Canada-U.S.



Lors des fêtes du Tricentenaire de Châteauguay, les dignitaires dont le maire Richard Sutterlin et Mgr Guy Belanger se sont rendus en bateau à l'île St-Bernard pour la Fête dans l'île.

RESUME DE 1920

1920: La vie simple et insouciante de la jeunesse: jour de l'An à Montréal en famille, visites sur le coteau, soirées au Boating Club. Un évènement tragique m'a fortement ému: la noyade de trois personnes en haut de la rivière. C'est la première fois que je voyais un spectacle aussi désolant. Je me suis rendu sur les lieux en bicyclette que je venais de recevoir comme cadeau de fête. Trois noyés étendus sur la grève; une fille qui sanglotait à la perte de son bien-aimé qui gisait là sans vie. Je n'y pouvais rien. Comment se peut-il que notre petite rivière que l'on peut presque traverser à pied devant chez nous devienne si méchante et si traîtresse! Il est vrai qu'au printemps souvent elle devient furieuse et emportée et cause bien des dégâts. Mais bientôt, c'est l'été, la pêche, les baignades... l'eau qui descend, paisible et calme, nous fait oublier la mort qu'elle cache.

PRECIEUSE RIVIERE

Il y aurait beaucoup à écrire sur notre petite rivière qui coule lentement, inlassablement depuis des siècles. Châteauguay lui doit son existence. Elle prend sa source d'eau pure dans les montagnes Adirondack aux Etats-Unis; elle a donné son nom à une ville d'outre frontière: Châteauguay N.Y.

Au début de la colonie elle a servi à faire tourner les roues des moulins à farine des premiers censitaires le long de son parcours; elle a transporté le bois des colons au temps où la drave représentait un des principaux revenus des habitants; elle a arrosé toutes leurs belles terres depuis Huntingdon en passant par Howick et Ste-Martine. Même si son cours d'eau est mince, notre rivière a servi à la navigation et quand j'avais 15 ans, ce n'était pas un petit plaisir que de voir accoster les navires qui faisaient le service entre Lachine, Châteauguay et Beauharnois. Je me demande ce qu'aurait été notre jeunesse sans cette rivière où nous allions nous baigner tous les jours de l'été, sans les pêches à la perchaude et à l'achigan que nous faisions le printemps, sans les accords gutturaux des ouararons par les doux soirs du mois de juin.

J'ai toujours eu un faible pour le Bassin où la rivière se fait grosse comme le fleuve qui l'alimente de son eau. On y tenait des régates importantes et de gros navires accostaient au quai René Laberge. Aujourd'hui plusieurs marinas s'y sont installées à la suite d'Ovila Ste-Marie qui a été un pionnier dans ce genre de service. Le Bassin avec ses multiples marinas et ses centaines de yachts offre un beau spectacle; c'est une rade magnifique

d'où les embarcations peuvent s'aventurer vers le lac St-Louis pour atteindre Lachine, Pointe-Claire, Dorval, Ste-Anne-de-Bellevue, par le canal, le lac des Deux-Montanges, l'Ile Perrot, Rigaud, etc.

Beaucoup comme moi ont une attache sentimentale énorme pour la rivière et pourtant bien peu font un geste concret pour la conserver et l'améliorer.

EGLISE Au collège de Valleyfield - Potins - LES QUARANTE HEURES - Mgr Allard. Le pont et le "Boating Club" - Feu à Ste-Martine - "Party" chez John Bumbray à Bellevue - Cousins Patrick et Ethel Cawthorn Fleming - Mme Philorum Laberge notre voisine décède. Journal de collège Photos autour de l'église et résumé de 1921.

19 FévrierDifficultés financières de J.E.

Aujourd'hui le 19 février 1921, 6 heures et demie du soir. Maman, papa, Cécile, Albert et moi sommes assis autour de la table dans le vivoir. Philippe vient d'arriver de porter des lettres en réponse des demandes pour l'achat de la terre. Il est assis sur la chaise en arrière de moi et nous demande: "Dites-moi au moins que cela ne m'a pas pris de temps. J'aurais été encore plus vite si je n'eus rencontré Jean Laberge, le neveu de Monseigneur Dorais, qui ne pouvait courir à cause d'un point qu'il avait au côté".

Claire McComber, secrétaire

Monsieur Armand Viau, notre comptable, vient de téléphoner à papa pour donner le résultat de la journée. Et après nous avons laissé papa qui essayait de se reposer dans sa chambre et nous sommes allés faire notre chemin de Croix à l'Eglise; après lui avoir donné ses remèdes, ouvert le chassis, "l'abrié" et embrassé, il se disait fatigué. Quand nous sommes revenus, il était debout mais il nous dit qu'il n'avait pu dormir. Pour souper, maman lui a fait un "bouillon à la reine".⁽¹⁾

Après souper, nous nous sommes assis ensemble et avons parlé des choses de l'ancien temps. Papa nous demande quel âge avait grand-papa quand il a passé au feu; maman nous dit que Cécile n'était pas encore au monde. Nous demeurions sur la rue Berri, près de Bienville. C'était joli. Ca ressemblait à la campagne, en avant il y avait un verger; plus haut passé la rue Carrière, il y avait un parc. C'était en l'année 1902⁽²⁾.

(1) C'était au temps des difficultés financières de la Compagnie, rue St-Paul. Cf Les mémoires d'un bourgeois de Montréal, p. 203.

(2) Etrange hasard! Mon fils Pierre, professeur à l'école de Technologie vient d'acheter une maison rue Berri, côté est, près de Bienville, presque la même maison!

17 Juin

Distribution des prix au Collège
de Valleyfield

Aujourd'hui, j'ai été à la distribution des prix du Collège de Valleyfield. Les finissants étaient au nombre de quatorze. Raymond était parmi ceux-là. Il y avait six prêtres:

- | | |
|-----------------------------|--------------------------------|
| 1.- Donat Crête E.E.T. | 8.- Lucien Bélanger E.E.M. |
| 2.- Dominique Julien E.E.T. | 9.- Edouard André E.E.M. |
| 3.- Emile Desrosiers E.E.T. | 10.- Antonio Laberge E.E.M. |
| 4.- Raymond McComber E.E.T. | 11.- Roméo David, architecte |
| 5.- Aimé Pilon E.E.T. | 12.- Edward Bélanger, agronome |
| 6.- Lucien Poirier E.E.T. | 13.- Georges Leboeuf H.E.C. |
| 7.- Dosithée Trudel E.E.T. | 14.- Néré Séguin E.E.D. |

26 Juin, dimanche

Lucien Bélanger décède

Nous finissons de déjeuner lorsque le téléphone sonna. C'était Mgr Dorais qui apprenait à Raymond la mort d'un de ses confrères: Lucien Bélanger. Raymond partit à St-Timothée pour rejoindre Dominique Julien pour se rendre à Valleyfield.

27 Juin

POTINS:

Lundi 27 juin, j'ai commencé à nettoyer mon jeu de croquet. Le chauffeur du magasin, M. Rose, est arrivé cet avant-midi pour arranger les freins de l'auto qui ne fonctionnaient pas bien. Il lui faut des morceaux neufs. Il pense finir demain⁽¹⁾. Mercredi 29 juin, Raymond est revenu ce midi des funérailles de Lucien. Le service fut célébré avec pompe.

- (1) Les réparations mineures se faisaient à la maison et on ne réussissait pas toujours du premier coup. Cette auto dans ma vie, C'était si important!



Albert s'exerce au croquet

Jeudi 14 juillet 1921. Châteauguay. Ce matin, les Quarante Heures finirent⁽¹⁾. J'assistai et servis tous les offices. Après la messe, l'on partit pour Ste-Philomène et l'on ne revint que vers six heures et moi je restai avec seulement le linge que j'avais sur le dos et le soir j'allai au "bee" de laine chez M. Arthur Bourcier, voisin de l'oncle Ovila, j'y étais invité par Bernadette..(ma deuxième "blonde!").

Samedi 16 juillet 1921. Ste-Philomène. Avant-midi, j'ai balayé le devant de porte et cet après-midi, nous avons fait choquer Laurette⁽²⁾.

Dimanche 17 juillet 1921. Châteauguay. Ce matin, j'ai été servir les deux basses messes car Jean⁽³⁾ était malade. Ensuite, j'ai été à la grand'messe. Dans l'après-midi, j'ai fait mon paquet pour m'en retourner à Ste-Philomène et j'ai été me baigner. M. Dominique Julien et sa soeur Diane qui va faire une soeur, arriva par le train de huit heures et vinrent avec nous à Ste-Philomène me reconduire.

Samedi 23 juillet 1921. Châteauguay. Aujourd'hui, je suis revenu de Ste-Philomène. Le 18, Raymond et Claire, Cécile, Albert, Diana et Dominique ont "rasé" d'aller aux bleuets, au Gouffre à St-Jean-Chrysostome, c'est-à-dire qu'ils firent à moitié chemin et furent surpris par la pluie et revinrent sur leurs pas (pour ne pas rester pris dans les mauvais chemins).

- (1) LES QUARANTE HEURES, une fête importante qu'on regrette. Elle avait lieu durant la canicule d'été et cela durait deux jours. L'église était inondée des plus belles fleurs et le Saint sacrement exposé solennellement et adoré jour et nuit pendant quarante heures! La nuit, étaient assignées des familles qui s'engageaient à prier à heures fixes. Les curés des paroisses avoisinantes venaient prêter main forte au pasteur et le soir les confessions allaient bon train et l'église était bondée pour la cérémonie du Salut du Saint Sacrement. Aujourd'hui, la nouvelle génération n'a plus à faire ses "Quarante Heures", est-ce une libération ou la triste disparition d'une heureuse fête?
- (2) Laurette Brault de Montréal, fille du marchand de fruit qui achetait les produits de la ferme.
- (3) Jean et ses soeurs Claire, qui habite maintenant le Manoir d'Outremont, et Jeanne, décédée en 1987, étaient les enfants de Mme Anna Laberge et nos compagnons de jeux, Albert et moi. Leur grand-mère Mme Alphonsine Dorais Laberge était la soeur de Mgr Jean-de-la-Croix Dorais. C'est elle qui nous gâtait avec toutes sortes de petits biscuits qu'elle savait bien cuisiner.

POTINS: suite

Pour se rendre au cimetière, il y avait la fanfare du collège. Raymond était dedans avec son tambour. Jeudi 30 juin, je suis en train de lire: "Le colon" de Van Diemen. L'auto a passé la journée sans que personne n'arrange les freins. Le pauvre monsieur Rose et Léo Chevretils ne reviendront plus!!! Je crois que c'est monsieur Curotte qui les remplacera demain. Ce soir il est venu deux cowboys qui firent des représentations. Ce fut assez bien réussi. Je ne sais pas combien ils collectèrent...

Ce matin comme les sept de cette semaine, j'ai été servir la messe à six heures et demie. C'était le premier vendredi du mois. Ce soir, en revenant du village, j'ai appris par monsieur le curé (monsieur Bourbonnais) qu'un Irlandais s'était noyé au lac. Il restait à Montréal, un exemple pour nous en commençant l'été. M. Bourbonnais s'est acheté une automobile il y a quelques jours. Cet après-midi, il y eut à quatre heures comme de coutume, à tous les premiers vendredis du mois, le salut du Saint Sacrement. J'étais seul pour servir.

M. Eddy Curotte a travaillé toute la journée après l'auto. Moi et Raymond lui avons aidé. Elle est mieux qu'avant mais pas tout à fait juste. Il continuera lundi.

Claire est revenue de ses examens ce soir. L'auto n'étant pas arrangée, nous n'avons pas encore pu aller voir Albert qui est parti samedi passé en villégiature à Ste-Philomène. Il me semble qu'il doit s'ennuyer un peu. Maman, toujours, s'en est ennuyée beaucoup.

Ce matin, j'ai été servir les deux basses messes. Celle de 7 heures moins quart fut dite par un vieux prêtre qui prenait beaucoup de temps à faire ses genuflexions et à dire ses prières de la messe. Tout le monde a trouvé le temps long vu la grande chaleur. C'est le premier jour de si grande chaleur que nous ayons eu encore cette année (95 degrés de chaleur). La deuxième messe, celle de huit heures, fut dite par M. Dawson, un prêtre anglais qui passe l'été de l'autre côté de la rivière. Il était plus vif que le premier. En revenant de la deuxième messe, Félix Reid⁽¹⁾ était à la porte avec sa dame et sa soeur en auto. Il venait donner à papa le rapport de la vente de chapeaux de la succursale (103 Ste-Catherine est) d'hier. Cela montait à \$754. Ça ne va pas trop bien depuis le commencement de la saison. En revenant de la deuxième messe, je rencontrai aussi mon oncle Avila, ma tante Adélarde et Simone qui allaient à Ste-Martine voir Mgr Allard et ramenait en même temps Albert qui ... s'était ennuyé...

Albert aimait assez Lucien Bélanger et lorsqu'il apprit sa mort par Alexandre Bourcier qui passait par là, et un peu triste à l'avance, il se remet à pleurer. Il croit retourner sur le coteau au milieu des foins; pour moi, j'attends ma chance. Pendant que Raymond et moi étions à la grand'messe, Cécile nous a fait de la crème à la glace. Hum! Hum! Cet après-midi, il n'y eut pas de Vêpres; ce fut seulement le salut à cause de la grande chaleur, après quoi, j'ai été me baigner⁽²⁾.

Le soir, nous avons été tous au Bassin en auto, Claire et Raymond y sont restés pour aller au bal qu'il y avait chez monsieur Gauthier⁽³⁾. Raymond resta avec l'auto de monsieur Jos Laberge. Les enfants, Maurice et Roland, débarquèrent et vinrent jouer chez nous.

- (1) J. Félix Reid, fils de Stanislas père d'une des grandes familles de Châteauguay. Félix avait à peine vingt ans quand il vint à l'emploi de mon père qui a deviné en lui de vraies qualités de chef et d'homme d'affaire. Travailleur infatigable, il a commencé au bas de l'échelle à fabriquer et à vendre des chapeaux, puis éventuellement de la fourrure. Il a fondé La Compagnie "Les Fourrures Reid Inc" toujours aux mains de la famille Reid. Maintenant âgé de 90 ans, monsieur Reid continue à aider ses neveux et nièce dans l'administration de la compagnie. En plus de gérer son commerce de main de maître, monsieur Reid s'est beaucoup occupé d'organisation patronale; il a été membre fondateur de l'Association des Maîtres-Fourreurs Associés (MFA) et il a mené une vigoureuse campagne contre la publicité mensongère en fourrure telle que les "prix comparatifs" qui ne sont plus employés grâce à lui et à sa grande tenacité; de tels hommes de métier intègres sont de grands actifs pour la société et je suis bien fier de la grande amitié qui nous a toujours unis et qui ne s'est jamais démentie.
- (2) Toujours dans la rivière Châteauguay; les meilleurs endroits étaient devant chez Jos Laberge, (aujourd'hui en face de la demeure du notaire Gaëtan Reid) sur le galet, aussi devant chez monsieur Alphonse Allard (Gilles Allard, 77 Haute-Rivière) ou devant chez Hector Lefebvre, près au pont. Les autres endroits étaient le "pont des chars" au Bassin ou devant chez Roméo Laberge où était le quai, aussi en haut de la rivière devant chez Alphonse Dupont. L'endroit idéal c'était ou lac, à la "Pointe-aux-Puces" ou devant chez Mme Jos Chevreuil.
- (3) Ulric Gauthier, père de Georgette Gauthier, épouse de Wilbrod Clermont, (V. Mariage p. 77)

Lundi 4 juillet 1921. Ca se passe à Châteauguay. Ce matin, j'ai continué à arranger mon croquet. J'achève. Ensuite, j'ai lu "Le colon" de Van Diemen. M. Curotte a fini d'arranger les freins de l'auto. Il a aussi commencé à arranger l'affaire pour faire de la crème à la glace. Claire m'a dit de mettre "sorbetière" ou "congélateur". Maintenant que je l'ai écrit laissons faire. Il s'est noyé encore aujourd'hui un jeune homme de 18 ans.

Mardi 5 juillet 1921. Châteauguay, sur le Coteau. Hier soir, nous avons été à Ste-Philomène, Albert a ramené son paquet. Je crois qu'il n'y retournera pas cette année. Il dit qu'il va y aller dans le fort des foins(1). Attendez! Hier au soir, nous vîmes sur la presse le résultat de la bataille Dempsey-Carpentier. Dempsey a gardé son titre de champion du monde en battant de beaucoup Carpentier. Cet après-midi, j'ai été me baigner. C'est ce que je fais presque à chaque jour de beau temps.

Vendredi 8 juillet 1921. Châteauguay. Aujourd'hui, j'ai été faire la "run"⁽²⁾ avec Ti-Charles Bourcier, au lac. Je partis d'ici à 7 heures et je revins vers 2 heures; ensuite, j'ai été me baigner.

(1) Expérience enrichissante, quel bon souvenir. Je me pensais homme; laisser la maison quinze jours pour faire les foins, sans paye, bien sûr; pour récompense, le plaisir de conduire les chevaux, passer le râteau, faire des vailloches, charger le foin, décharger à la grosso fourche, se faire des muscles, se durcir les mains; le soir grand repos dans le douillet lit de plume par un silence du désert; réveil le matin au bruit de l'écrèmeuse et dehors le chant des oiseaux. Albert, lui, a-t-il gardé aun aussi bon souvenir; il était plus jeune que moi, 10 ans, mon journal dit: "Il a ramené son paquet!", ça a l'air qu'il n'aimait probablement pas cela!, parce qu'il s'ennuyait.

(2) Tous les jours, la Boulangerie Alexandre Bourcier passait le pain au Village et au Lac, avec cheval et voiture. Charlemagne Bourcier, fils d'Arthur Bourcier, frère d'Alexandre, est devenu optométriste, décédé le 9 septembre 1973.

24 Juillet, dimanche

Visite à Mgr Allard

Aujourd'hui, monsieur Laframboise est venu avec Lucien Poirier dans l'après-midi, nous allâmes à Ste-Martine chez Mgr Allard. Nous étions six dans l'auto. M. Laframboise, papa, Raymond, Lucien, Albert et moi. En revenant, M. Laframboise a chanté tout le long de la route, "La belle chose", "La Berceuse de Jocelyn" et Albert et moi avons dormi. Mgr Allard a construit un beau gymnase dans lequel se trouvent toutes sortes de trapèzes, anneaux, barres parallèles, etc. C'est amusant. Quand aurons-nous quelque chose de semblable à Châteauguay? Merci Mgr Allard, bienfaiteur de Ste-Martine c'est lui qui a fondé l'Ecole d'agriculture.

4 Août, Châteauguay

Le pont et le Boating Club

Le temps que j'étais à Ste-Philomène, on a commencé le pont et je ne sais pas pour quelle raison ils le laissèrent le lundi que je suis revenu (25 juillet). On est maintenant à discuter si l'on va en avoir un ou si nous n'en aurons pas. Pour moi, je "vote pour" tant que je peux.

Mardi, comme à l'ordinaire il y avait au Châteauguay Boating Club danse pour les enfants. J'y ai été pour la première fois et j'ai dansé?



Dimanche, 7 août, on s'est servi, pour la première fois, du congélateur qui marche avec le moteur, c'est monsieur Curotte qui l'a commencé et monsieur Ernest Faubert qui l'a fini⁽¹⁾.

(1) Nous avons dans la cave une véritable installation de "machine shop": un gros moteur d'une force qui tournait un "shaft" de 20' de long muni de poulies lesquelles actionnaient, au moyen de courroies, la grosse pompe qui tirait l'eau de la rivière, une meule à aiguiser, un immense moulin à laver avec système de courroies et poulies qui le faisaient tourner alternativement d'un sens puis de l'autre, aussi un pressoir pour faire du jus de pomme (mon père a même réussi à faire du cidre) et enfin la sorbetière.

Lundi, 8 août 1921. Ce soir ma tante Alexina (madame Santoire) est arrivée avec mon oncle Arthur le frère de mon grand-père Philippe McComber.

10 Août, mercredi

Feu à Ste-Martine

Cet après-midi, vers 3 heures et demie (heure solaire), le téléphone sonne. C'était Raymond qui nous annonçait qu'il serait de retour demain au plus tard de Port Lewis. Quelques instants après il sonna encore, c'était mademoiselle Léonie Marchand (Centrale du téléphone à Châteauguay), qui avertit maman que le "feu" était pris à Ste-Martine dans le clos de bois de M. Archambault. Heureusement, papa était revenu par le train d'une heure, ce qui nous permit d'y aller immédiatement. J'étais couché depuis une heure (nouvelle heure) et je fus réveillé par le train qu'ils firent et j'eus juste le temps de sauter dans la machine comme un pompier, les bottines et la blouse à la main. En arrivant là-bas, papa s'est trompé de chemin. Au lieu d'arriver par en arrière du village comme il l'avait suggéré, il est arrivé par le chemin de St-Jean Baptiste ou de Ste-Philomène et en arrivant au village de Ste-Martine, nous avons été obligés de rebrousser chemin vu que le vent soufflait de notre côté et que le feu était ardent. Il y avait quatre à cinq tas de fumier autour de nous qui étaient en feu dans les champs et on pouvait voir plus loin au moins une demi-douzaine de maisons en feu, le moulin de bois de monsieur Archambault, une grange, etc. quelle ne fut pas la surprise d'un cultivateur qui venant d'entrer un voyage de foin trouva sa grange en feu! Nous retournâmes passer sur le pont Mercier et ensuite sur le pont du village et avons mis notre auto dans la cour à côté du pont où il y avait d'autres autos et beaucoup de meubles, de lits de plumes, etc. Mon oncle Arthur nous dit qu'il a vu trois hommes qui découvrirent une bouteille de brandy et ils la vidèrent à eux trois. C'est en passant que je dis cela, c'est mon oncle Arthur qui me fait mettre ça ici. Ensuite, papa, Jean Laberge qui restait à Ste-Martine avec sa mère chez monseigneur Allard et moi allâmes voir les feux. Il y avait des maisons qui commençaient à prendre, d'autres qui étaient tout en flamme et d'autres encore déjà écroulées qui brûlaient encore. Le clos de bois de monsieur Archambault était en feu. Ils avaient fait partir une chaîne d'eau d'en bas d'une échelle à aller sur le toit de l'hôtel Trudeau qu'ils purent sauver à force de courage et de dévouement. L'on vit aussi des parterres remplis de linge, de chaises, de bureaux, de poêles, de paillasses, etc. Nous revînmes vers six heures (solaire), croyant avoir tout le reste des nouvelles sur La Presse. On dit que le feu prit dans le moulin à cardes, par un fumeur en allumant sa pipe. D'autres

disent qu'il y avait une allumette dans la laine et qu'en passant dans les machines, s'alluma, etc...

11 Août, jeudi

Du côté de St-Jean-Chrysostome

Comme il l'avait dit hier par téléphone, Raymond arriva avec quatre de ses confrères MM. Dominique Julien, Donat Crête, Dosithée Trudel et Edouard André. On avait demandé Napoléon Laberge et il est venu. Ils dînèrent ici. Après dîner, ils chantèrent tous chacun leur tour excepté Raymond qui chantait seulement avec d'autres.

Vers trois heures, (toujours heure solaire pour moi ou ancienne heure), nous partîmes pour St-Jean-Chrysostome pour aller mener M. Donat Crête et M. Julien qui y restait pour quelque temps. Nous passâmes par Ste-Martine et arrêtâmes pour voir les "mines"⁽¹⁾ des maisons brûlées. Ce n'est encore que des cendres à des places.

Nous soupâmes à St-Jean Chrysostome chez M. Crête. Dans la veillée, ils dansèrent, ils chanterent; toujours est-il que nous partîmes vers huit heures et demie et que la pluie nous prit dans les chemins de terre à Howick.

(1) l'apparence

Nous prîmes le macadam à temps car nous commençons à "barrauder" dans le chemin.

Nous arrê tâmes pour mettre les toiles et continuâmes notre route jusqu'à Châteauguay à la pluie battante. Nous voyions les éclairs et n'entendions pas le tonnerre. Albert n'était pas brave, il essayait de dormir en vain sur napoléon mais...

Arrivée à la maison, Claire courut à l'auto et dit à Raymond qu'Arthur était mort et de la mener chez mon oncle Roch avec Cécile. J'entrai et m'assis dans le vivoir et je contai les plaisirs de la veillée et la bonne tempête que nous avons attrapée. Je décrivis à ma manière les ruines que le feu avait faites au village de Ste-Martine. Il commence à être assez tard et je vais laisser ici pour aujourd'hui.

13 Août, samedi **"Party" chez John Bumbray à Bellevue**

Ce matin, j'ai lavé l'auto qui est une McLaughlin. Nous l'avons depuis 4 ans. Cet après-midi, j'ai été avec Albert chez M. Jos Laberge. Maurice était venu emprunter des banderoles pour décorer l'auto cet avant-midi et nous demanda aussi pour aller avec eux chez John Bumbray où il y avait plusieurs enfants de réunis et six autos de rendues qui étaient décorées et qui portaient des enseignes qui disaient de secourir les orphelines en assistant au bal des enfants le 26 août 1921 au Club Nautique. Nous fîmes le tour du lac, passâmes dans le village, continuâmes l'autre côté de la rivière et arrê tâmes où avaient lieu les régates. Je sais que les Châteauguay arrivèrent les premiers pour la course des canots de guerre.



15 août
Funérailles de mon cousin
Arthur Desparois

Ce matin, j'ai été servir avec Albert au service de ce pauvre Arthur⁽¹⁾ mort le 11 août 1921 vers dix heures a.m. Le service fut chanté par Mgr Allard assisté des diacres et sous-diacres. Les porteurs étaient: Lucien Boudrias, Rodrigue Desparois, Henri Desparois, Armour Reid, M. Adrien Pitre et Raymond McComber.

18 Août, vendredi

Souper à St-Timothée

Ce matin Raymond et moi avons fini d'arranger le carburateur et maintenant la "machine" va de première classe. Après dîner (que nous fîmes vers 10 heures et demie), nous partîmes pour Valleyfield. Pour revenir nous arrêtâmes chez M. Julien à St-Timothée pour remener Dominique que nous avions pris en nous en allant. A leur invitation, nous restâmes à souper et même à veiller mais, vers les sept heures et demie, il commença à pleuvoir un peu et nous partîmes aussitôt et nous nous rendîmes à Châteauguay (sans rester en panne dans les mauvais chemins).

21 Août, dimanche

Pat Fleming et sa femme

Ethel, mon père au centre

M. Patrick Fleming et sa femme Ethel Cawthorn ont passé la journée ici.

Pat et Ethel qui seront nommés à plusieurs reprises dans ce journal. Ethel est ma cousine germaine. C'est la fille d'Albert Cawthorn, le frère de maman qui aimait Ethel comme sa propre fille. J'admire beaucoup ce couple exemplaire. Ethel très belle, anphopone, ce qui à mes yeux lui donnait une certaine supériorité et Pat, Irlandais pure laine que j'admire comme un héros. Il était dans l'aviation et sa conversation nous amenait dans un univers tout nouveau pour nous. Il avait une position importante à la Dominion



(1) Mon cousin Arthur était un gars formidable, fort, plein d'entrain, joyeux, il a été emporté bien jeune par la maladie, il n'avait que dix neuf ans.

Bridge. Il a fait le tour des Etats-Unis avec sa voiture de l'année, le plus souvent une "dodge". Avec lui, nous sommes allés à Old Orchard, Kennybunk, Cape Cod, Ausable Chasm, Portland, Boston, etc. Pat et Ethel ont mis du soleil dans ma vie.

23 Août, mardi

Mme Philorum Laberge décède

Cet après-midi, vers 1 heure et demie, Mme Philorum Laberge⁽¹⁾ que j'aimais bien est morte. Elle reste à coté de chez nous. Elle doit être enterrée jeudi à huit heures et demie. Hier au soir, nous avons veillé chez M. Joseph Laberge. Pendant que M. et Mme Laberge, papa et maman jouaient aux "cinq cents", Roland, Maurice, Albert et moi faisons les fous à nous tirailler et à nous lancer des coussins.

25 Août, jeudi

Raymond doit prendre la soutane

Raymond est parti pour le Collège à midi. A deux heures, il doit prendre la soutane. J'ai hâte de le voir lorsque je m'en irai au collège le 1er septembre.

28 Août, dimanche

Ma première conduite

La semaine passée, j'ai conduit l'auto pour la première fois; hier, je jetais à terre un pot de fleurs en ciment devant la porte avec l'auto...

1er Septembre, jeudi

Entrée au collège de Valleyfield

Cet après-midi vers une heure, on est venu me reconduire au Collège de Valleyfield. Etant avec Raymond et Antonio Laberge, j'espère que je ne m'ennuierai pas trop.

(1) Mme Philorum Laberge. femme exemplaire. Elle et son mari, couple modèle qui a donné naissance à plusieurs enfants dont Emile, le père de Georges qui habite rue Philippe.

2 Septembre, vendredi Valleyfield

Aujourd'hui, j'ai acheté mes livres d'Eléments Latins car j'ai passé des examens et j'étais dans la liste des élémentaires⁽¹⁾.

5 Septembre, samedi Valleyfield

Ce soir, je suis dans l'étude. Vraiment, je ne croyais pas qu'il y en aurait vu que nous sommes encore en retraite. Je trouve que nous avons un très bon prédicateur. Depuis que je suis arrivé, je ne m'arrange pas trop mal. Je couche à l'infirmierie dans la chambre à côté de Raymond car il est l'infirmier. J'ai toujours hate à l'heure des repas car nous avons ordinairement beaucoup de plaisir. De ce temps-ci, nous ne pouvons pas parler durant les repas car nous sommes en retraite, mais nous rigolons quand même.

6 Septembre

Hier soir, j'ai couché pour la première fois au dortoir. J'aime mieux cela qu'à l'infirmierie. Nous avons encore passé la journée en retraite. Ca commence à être ennuyant. Une chance qu'elle finit demain.

7 Septembre

Aujourd'hui, nous avons eu notre congé de retraite et, après-midi, nous avons été sur le terrain de l'exposition. Maintenant, j'apprends mes leçons pour demain.

(1) Ce n'est que maintenant, en relisant ce journal, que je me rends compte quel drame ce fut pour moi cette entrée au Collège de Valleyfield. Brisure, séparation de la famille. Je me sens jeté dans un monde tellement différent et si rigoureux; la discipline, le lever à 5h30, la messe obligatoire, les jeux auxquels je n'excellais pas; on me prenait toujours par pitié dans l'équipe. Pas surprenant que je n'aspire qu'au congé du mois et que je me sente si heureux de me retrouver chez nous. Sans la compagnie et l'encouragement d'un Antonio Laberge aujourd'hui prêtre des Missions Etrangères, je me demande si je me serais jamais plié à la discipline du collège qui dans l'ensemble m'a été très salutaire.

16 Septembre

Ce soir, je suis à l'étude et vu qu'hier j'ai descendu mon livre avec moi au réfectoire et l'ai laissé à l'infirmerie, je me trouve sans livre. Donc, je n'ai rien de mieux à faire que de faire mon journal. Juste tout à l'heure, avant l'étude, nous eûmes une petite réception.

L'Archevêque de Regina est venu. Lorsqu'il arriva, nous étions tous en rang. La fanfare en arrière jouait et les élèves applaudissaient. Alors un élève lui lut une adresse et l'archevêque parla et termina en disant qu'il n'était pas venu pour nous faire de la peine mais qu'il demandait à ce que nous ayons un jour de congé... Applaudissements... fanfare et départ... et nous montâmes à l'étude où je suis maintenant. Cet après-midi, j'attendais "chez nous" car il n'avait pas l'air à faire très froid mais il ne vinrent pas.

Cette semaine, je suis arrivé le 8e avec 79%. Lecture. La semaine passée, j'ai lu: Les malheurs de Sophie et Les vacances et le livre que j'ai laissé à l'infirmerie, je l'achève et le titre est: Figures amies. Ce sont des histoires séparées.

27 Septembre

Cet après-midi, nous avons eu congé comme d'ordinaire. Je l'ai trouvé ennuyant car je n'ai pas joué. Je regardais jouer les parties de baseball (balle au camp)! Tantôt là, car il y a plusieurs petites parties qui se jouent dans tous les coins de la cour. De ce temps-ci, je pense souvent au congé qui doit être mardi prochain car j'ai très hâte. Je n'ai pas eu de mauvaises notes⁽²⁾, mes parents ont signé mon billet de congé, donc je n'ai plus rien à craindre. Aujourd'hui Raymond m'a donné sa montre à poignet dont il ne se servait pas (car il en a une autre). Je mets cela ici car vraiment, ça m'a fait plaisir.

(1) Traduction du mot "baseball" recommandée à l'époque par les puristes de la langue.

(2) Pour avoir droit au congé du mois, il ne fallait pas avoir de mauvaises notes. Parler dans les rangs pouvait mériter un deux, départ à 10 heures. Rire à la chapelle ou ne pas savoir ses leçons, déranger les autres à l'étude pouvait mériter un trois: départ à midi. Fumer ou aller en ville sans permission être pris avec une mauvaise lecture, serait-ce la page du sport de la Presse ça valait un quatre; un cinq c'était presque le renvoi du collègue!

Cet avant-midi, nous avons commencé le latin. Je m'efforce de tout comprendre ce qu'explique M. Huot (mon professeur). La semaine dernière, j'ai eu comme résultat 72%, le 7e à peu près et cette semaine 75%, le 6e juste. Si je peux continuer ainsi tout ira bien.

Lecture. Lorsque j'ai du temps libre, je lis non seulement parce que j'aime cela, mais parce que c'est bon pour plus tard. Lorsque je suis arrivé, j'ai lu un livre que m'avait prêté un petit gars ensuite un livre de la bibliothèque divisé en deux histoires: La fleur de neige, La loi de Placez et j'ai fini de lire aujourd'hui: "Une seule fois". Ils étaient tous très beaux excepté le premier un peu ennuyeux.

5 Novembre

Ce matin, en descendant pour servir ma messe (car je sers la messe de M. Huot), je vis qu'il avait neigé: 1^{er} par le froid qu'il faisait dans le collège, 2^e par la neige que je voyais dehors.

J'ai fini de lire: "Figures amies". J'ai aussi fini: "Vie et aventure de Gil Blas". Ce n'était pas très beau. J'ai emprunté le livre: "Robinson Crusoé" de Marc Ostiguy, un de mes confrères. Mais rendu au milieu, il me l'a arraché pour le prêter à un autre. Il dit que je l'aurai après qu'il l'aura fini. Voyant cela j'ai demandé un livre à M. Huot comme d'habitude. C'est: Maria Chapdelaine. C'est assez beau.

6 Novembre

Je commence à me préparer pour le congé qui est mardi. J'ai très hâte. Mardi passé, j'ai servi à la grand'messe et aux vêpres à porter un flambeau (à la cathédrale) car c'était la Toussaint. La semaine passée, on a fourni 5 cents pour acheter un ballon et cette semaine il est crevé. On veut encore nous faire payer pour une "tripe"⁽¹⁾ neuve. Je verrai cela au congé. Maintenant, je vais lire...

(1) Chambre à air

23 Novembre

Je me décide à écrire un peu ce soir dans mon journal. Il y a longtemps que le congé est passé. Même j'attends l'autre qui est le 6. Hier, nous avons été à la séance qui était pour les soeurs et les petits gars du Jardin de l'enfance. la vraie séance aura lieu demain soir. Dimanche et mardi, il y avait une messe solennelle à l'occasion de la Sainte-Cécile et je portais un flambeau en soutane rouge. Aujourd'hui, j'ai reçu une lettre de chez nous qui me disait que Cécile⁽¹⁾ prenait un peu de mieux car elle a été très malade. La semaine passée, j'ai fini de lire Maria Chapdelaine. J'ai aussi fini Robinson Crusoe qu'Ostiguy m'a remis et je commence: Face au Drapeau.

9 Décembre

Hier L'Immaculée Conception, j'ai été reçu dans la Congrégation, c'est-à-dire, Enfant de Marie. Mardi, j'ai été chez nous. Cécile est un peu mieux. J'ai très hâte au jour de l'An. Nous sortons le 24 cette année. La semaine passée (dimanche à mercredi), j'ai été malade. Je suis resté à l'infirmierie.

13 Décembre

Comme j'ai fini de lire: Face au Drapeau, que j'ai trouvé très beau, et que je n'ai pas assez de temps pour commencer à écrire à chez nous, je vais faire mon journal. Plus le jour de l'An approche, plus j'ai hâte. On a commencé à faire des examens. On a passé un petit bac en géographie et j'ai eu 8.5 sur 10. Dernièrement, j'ai fait arranger ma plume fontaine. Elle écrit très bien. Maintenant, je vais prendre de l'avance. Je vais commencer mon thème ce soir.

Aujourd'hui, à la grand'messe et aux vêpres (et au salut de tout à l'heure), j'ai servi d'acolyte. C'était la première fois, de sorte que je me suis un peu trompé. Je m'en informerai à Raymond tout à l'heure. Je vais tâcher d'aller acheter mon billet pour Châteauguay demain à la chambre de M. Laframboise car je ne l'ai pas encore fait. J'ai commencé à lire: La "case de l'Oncle Tom" que M. Paré avait déjà prescrit en classe.

(1) J'aimais beaucoup ma soeur Cécile qui n'avait que trois ans de plus que moi. Je me souviens qu'à un congé du mois nous nous étions promis fidélité et amour et nous avons échangé précieusement des cils de nos yeux.



L'Eglise ST-JOACHIM DE CHATEAUGUAY, dans les années 20

L'église telle qu'elle m'est apparue quand j'allais au catéchisme. On remarque à droite la clôture de pierre du vieux cimetière maintenant désaffecté, abandonné parce qu'il était devenu trop petit. Le nouveau cimetière a été inauguré en 1918 et étreigné par Alfred Laberge. Nous avons acheté un terrain avec station de chemin de croix. C'est là que je veux être enterré avec les miens qui y sont déjà: Maman, papa, Claire, Cécile et Raymond et ma nièce Suzanne, décédée en 1987. A gauche de l'église le presbytère actuel avant qu'on le déguise avec un ajout en avant. Plus à gauche, le vieux presbytère qui a servi d'école dans le temps de monsieur Duranceau. Je me souviens être entré un fois dans son école mais comme j'étais trop jeune, c'est à l'école de Béatrice Dumouchel que j'ai appris mes lettres, sur ses genoux! Plus loin, à gauche, se trouvait la banque Hochelaga tenue par monsieur Bénard. Cette maison contenait aussi un gymnase où nous allions pratiquer la boxe, les haltères, et les autres sports. Elle servait aussi de théâtre, puisqu'on y exerçait des séances avec des artistes locaux. De l'autre côté de la rue, la boutique de forge d'Arthur Desparois, à côté de la résidence du docteur Marchand qui abritait la centrale Bell dirigée par Leonie et Bernadette Marchand, les soeurs du docteur Marchand. Le dimanche, il y avait trois messes, une à sept heures, une à neuf heures et la grand-messe à dix heures. La communion se donnait au début de la messe et ceux qui arrivaient en retard communiaient après la consécration, c'est-à-dire aux ablutions. A la messe de dix heures, il y avait tant de monde que beaucoup se tenaient à l'arrière et souvent quelques uns ne pouvaient pas pénétrer et restaient sur le perron.



A l'angle droit de l'église, se trouve la rue Principale.

A gauche de la photo, on voit le magasin général et la maison de Joseph M. Laberge; c'était un magasin général typique; on y trouvait tout: les épiceries, la viande, la ferronnerie, la peinture, l'huile, "l'huile à lampe" servie à la pinte, pompée directement du tonneau, la lingerie, les chaussures, sans oublier le bois et le charbon. On faisait la livraison à domicile avec cheval et voiture. Monsieur Arthur Laberge, maire et membre de l'Assemblée législative pendant plusieurs années en a fait l'acquisition dans les années vingt et en 1930 l'a reconstruit tel qu'on le voit aujourd'hui.

Plus à droite de la photo, le restaurant de Mme Edmour Crépin, la mère de Leo, lieu de rendez-vous toujours achalandé; plus loin la résidence du Dr Zotique Marchand avec la belle galerie cloturée sur laquelle il nous arrivait parfois de faire de l'oeil à l'improviste aux belles demoiselles des lieux.



Notre place au cimetière est réservée à côté de mon père (1949), de ma mère (1939), de ma soeur Claire (1954) et de sa fille Suzanne (1986) de Cécile (1922). Raymond est enterré à côté de la croix, tout près de notre terrain.



LA COMMUNION SOLENNELLE, jour mémorable de notre enfance, Photo du haut: trois personnages qui mènent encore une vie active: Henri Laberge exploite avec succès la ferme paternelle, Albert McComber, o.m.i. missionnaire au Lesotho depuis 1936, Joseph Laberge, 15 ans maire de Châteauguay.

Ma communion solennelle a été un événement majeur dans ma vie. Je l'ai attendue avec impatience; cette journée-là, j'ai étrenné des vêtements neufs de la tête aux pieds et il me semble que je me suis senti devenir quelqu'un d'important. Visites à tous les parents et voisins; ma tante Amanda qui habitait l'ancienne maison de pierre des Martineau à 149 Salaberry sud, nous a passé du bon sucre à la crème et nous a donné à chacun dix sous, ce qui m'a mis au comble de la joie.

Photo du bas, Yvette et Léo Desparois, mes cousins qui ont communié en même temps que moi.



Mariés à l'église Saint-Joachim:

Mariage de Napoléon Laberge et Adrienne Quintal Rangée du haut: Jos M. Laberge, Mme et Monsieur Quintal Mme Joseph Laberge, Napoléon, Adrienne et Mme Chevalier.



Photo de gauche: Wilbrod Clermont et Georgette Gauthier. Wilbrod Clermont était chef de gare qui était à ce temps là un poste important dans Châteauguay. Contrôle de l'arrivée et départs des trains et des freights, vente des billets et des passés, livraison des colis qui étaient tous transportés par express, envoi et réception des télégrammes qui se faisaient par télégraphie sans fil que tout bon chef de gare devait connaître. Fonction aujourd'hui oubliée, mais que Wilbrod a remplie loyalement pendant plus de 20 ans.

J'aime les mariages célébrés avec solennité. Le mariage pour moi c'est le moment sacré de la vie le plus important après la naissance.



LA CONFIRMATION

Je garde un bon souvenir de ma confirmation aux mains de Mgr Rouleau un grand personnage bien sympathique que tout le monde aimait et qui aimait tout le monde. De grande stature il en imposait beaucoup et il portait bien les habits sacerdotaux. Je me souviens qu'à la cérémonie, il m'avait bien impressionné nous parlant de sa voix chaude comme l'aurait fait un bon papa. En avant de lui, Mgr Jean-de-la-Croix Dorais, figure familière à Châteauguay.

LA FETE-DIEU A CHATEAUGUAY

C'est une des dernières fois qu'on fait la procession à l'extérieur. Le reposoir a lieu cette année à la résidence de Lucien Boudrias, jeune homme bien estimé de Châteauguay de santé délicate en autant que je me souviens et qui était très pieux; il avait même une chapelle permanente sur sa propriété. Sur la petite photo de droite, c'est mon frère Albert qui porte le Saint Sacrement alors qu'il était en visite par ici, venu du Basutoland, son pays de mission.



RÉSUMÉ DE 1921

Propos sur la vieille église.

Je laisse le nid familial la maison si confortable, l'église, le Coteau l'école, la rivière pour aller pensionnaire à Valleyfield. Je m'y sentirai extrêmement seul et désorienté, du moins les premiers jours; je sais que mon père a des problèmes financiers; c'est peut-être ce qui me gêne et m'inquiète. L'été fut rempli d'activités agréables: promenades en auto, les foins sur le Coteau, je conduis le Buick pour la première fois, à 13 ans! et je ne manque aucun office à l'église.

L'église occupait une place importante dans la vie à Châteauguay. Ceux qui n'allaient pas à la messe étaient l'exception et ils étaient regardés d'un mauvais oeil. Aller à confesse, communier le dimanche, cela se faisait tout naturellement.

La messe à laquelle beaucoup ont cessé d'assister ici, aux Etats-Unis, dans de nombreuses églises, il ne semble pas puéril d'y assister en grand nombre, et on le fait avec la plus grande simplicité du monde. C'est du moins ce que constatent nos touristes canadiens qui reviennent de Floride tous les ans. Il est tellement normal de consacrer chaque semaine quelques heures à la prière, de donner à Dieu quelques minutes de réflexion pour le remercier et lui faire des demandes.

L'église St-Joachim c'est plus qu'un lieu de prière et de recueillement; tout d'abord au point de vue architectural elle respire la solidité, la simplicité, la pérennité. "Elle se rattache à l'un des plus vieux styles d'église du Québec et est en 1988 l'un de ses derniers représentants dans la région de Montréal." (Cf l'église St-Joachim, Pierres Vivantes d'André Laberge). Elle doit sa construction au travail et aux sacrifices de nos pères qui l'ont bâtie de leurs mains. Dans ses murs, nous envahit l'Esprit qui les animait, Esprit de vie et d'éternité. Nous y sentons la présence de ceux que nous avons aimés et qui ne sont plus et aussi de ceux qui vivent mais que le temps sépare de nous momentanément. Chaque fois que j'entre dans l'église St-Joachim, c'est une joie renouvelée de paix et d'espérance.

LOISIRS ET TRAVAIL

Journal de college. Ma soeur Cécile quitte
Châteauguay-Questions de baseball et loisirs au college-
les vacances approchent
LOISIRS ET TRAVAIL A CHATEAUGUAY

Journal de college

11 Janvier, VallevfieldMa soeur Cécile

Comme j'ai un peu de temps libre, je m'empresse de faire mon journal. Je suis revenu lundi matin, j'ai eu la permission de M. Laframboise de rester encore deux jours vu que Cécile était plus mal. Elle allait toujours de mieux en mieux jusqu'au jour de l'An. Cependant, comme il y avait de la visite chez nous, ce jour-là, elle persista à rester debout dans sa chambre presque toute la journée, ce qui la fatigua beaucoup. Le soir, après souper, je finis avant les autres, j'allai la retrouver dans sa chambre. A un moment donné, comme d'habitude d'ailleurs, elle cracha; seulement, elle crut voir un peu de sang. Une deuxième fois encore, la même chose et une troisième fois ce n'était que du sang. Alors, j'appelai maman et quelques minutes après, c'était une autre hémorragie due à ce qu'elle s'était trop fatiguée. On lui mit de la glace, on l'assit dans son lit comme pour la première fois il y a un mois à peu près, je n'étais pas là et après avoir craché beaucoup de sang, elle revint un peu mieux. Dans la nuit, elle eut deux autres hémorragies, après quoi elle était très faible. On fit venir le docteur Marchand et le prêtre. Le lendemain, elle reçut le bon Dieu et l'Extrême-Onction. Elle eut d'autres hémorragies mais je ne puis fixer ni le nombre, ni la date. Dimanche matin, le Dr Bruneau est venu et il a dit qu'elle n'aurait pas d'autre hémorragie mais que sa guérison serait très lente. Ça ne m'a jamais autant coûté pour partir que lundi. Et le reste de la journée fut le plus ennuyant que je n'ai jamais passé. Le temps que j'étais chez nous, j'ai lu les Anciens Canadiens de Philippe-Aubert de Gaspé.

Ce matin, c'était la clôture des Quarante Heures. Je portais un flambeau. Maintenant, j'espère bien que je vais me refaire comme il faut à la vie du collègue.

6 Février, Valleyfield

La mort de Cécile

Comme j'ai une minute de libre ce soir, je vais faire mon journal. Je crois en avoir long à écrire. Je suis revenu mardi soir (le congé, 30) de la semaine passée. J'étais chez nous depuis le 25, jour où notre pauvre Cécile nous quitta. Après souper, M. Laframboise m'arrêta en sortant du réfectoire et me dit que Raymond avait affaire à moi à l'infirmierie. Je lui demandai ce qu'il me voulait et il me dit d'attendre un peu. Il me dit cela d'un air si drôle que je commençai à me douter de quelque mauvaise nouvelle. Et jusqu'à ce qu'il eût fini de soigner ses malades je restai bien tranquille. Alors il me dit: "J'ai reçu un téléphone de chez nous ce midi et l'on m'a dit que Cécile était plus mal tellement qu'on nous fait demander pour ce soir". Je lui demandai si elle était morte et il ne répondit pas. Je montai au dortoir chercher mon linge et en descendant je rencontrai M. Aubin qui m'offrit ses sympathies

Nous prîmes le train de neuf heures pour nous rendre à Châteauguay. Je me représente encore l'aspect qu'avait la maison à notre arrivée. Les deux lumières sur la galerie étaient allumées et l'on voyait dans la porte un grand crêpe noir... Arrivés à la maison après avoir embrassé papa, Claire et Albert, nous allâmes dans la chambre mortuaire. Elle était exposée dans le salon. Elle était très grande. Son cercueil était de six pieds et elle rejoignait les deux bouts. Ensuite, j'allai embrasser maman qui était descendue et peu de temps après j'allai me coucher avec Albert.

14 Février, Valleyfield

Derniers moments

Il y a trois ans, l'année de la grippe espagnole, Cécile qui n'était pas très forte avait attrapé cette grippe, pas très fort il est vrai, cependant, on l'envoya à l'hôpital (Hotel-Dieu) où elle passa une semaine. La semaine après mon congé du mois, elle fit une nouvelle attaque et eut, cette fois des hémorragies. (Les deux autres congés que j'allais chez nous, elle prenait toujours du mieux. Mais au Jour de l'An, elle se fatigua et eut d'autres hémorragies).

Elle était très faible lorsque je partis après le jour de l'An (lundi 9). Elle ne crachait plus de sang mais elle se mit à tousser et la nuit qu'elle est morte, elle toussa tellement et devint si faible qu'on pensait qu'elle ne se rendrait pas au matin. Le lendemain (25) vers midi et demie, le curé M. Bourbonnais était en bas.



Ma soeur Cécile

Mon récit de la mort de Cécile ne traduit pas toute la peine que j'ai ressentie à la nouvelle de sa disparition. Elle n'a vécu que seize années, toutes à Châteauguay. De trois ans seulement mon aînée, elle était bien près de moi et je l'aimais beaucoup. Elle était sportive (1), nous étions toujours ensemble, (2) nous nous étions juré un amour éternel. Asise sur la rampe de l'escalier d'en haut (3) (avec le couvent, aujourd'hui, l'hôtel de ville à l'arrière-plan), elle paraît bien légère, un coup de vent pourrait l'emporter et pourtant j'ai le sentiment qu'elle vit toujours près de nous dans le Châteauguay qu'elle a aimé et qu'elle continue de protéger. Ce couvent de la Congrégation Notre-Dame faisait partie de la vie quotidienne. L'été, de ses fenêtres ouvertes nous parvenaient continuellement les notes joyeuses ou mélancoliques des élèves qui pratiquaient le piano. Aux grandes fêtes comme au décès de personnages importants, on entendait le timbre grêle de la cloche se mêler à celui plus grave de l'église pour sonner le glas ou carillonner l'événement joyeux.



On le lui dit et comme elle se sentait tellement; faible, elle dit: "Vite, vite, M. le curé!" Il vint, lui parla et elle ne répondit que par des plaintes. Ensuite, il récita les prières des agonisants et enfin le chapelet durant lequel elle expira. Il était à peu près une heure et quart p.m.

Cécile, maman, Raymond,
Dominique Julien, Claire,



J'ai le costume du
collège, 22 Décembre
1918.

(Photo Archambault de Valleyfield, 29 juin 1919)

16 Février, Valleyfield

Mort de Benoît XV et élection de Pie XI

Le pape Benoît XV est mort dimanche le 22 janvier 1922. Ses funérailles ont eu lieu le 30 janvier et Pie XI (le cardinal Ratti) a été élu.

1er Mars, Valleyfield

Congé du mois à châteauguay

Hier, je suis allé chez nous. J'ai passé une très bonne journée. J'ai pris comme aux autres congés le premier train. Papa n'a pris que le train d'une heure pour s'en aller à Montréal. J'étais bien content. Il devait s'en aller à New-York ou plutôt, il n'était pas certain car il revint à six heures et nous nous rencontrâmes à la station. Mon oncle Ovila et sa femme, Hermas et Simone et de plus ma tante Phoebée qui est en promenade là, sont

venus hier pour dîner et pour souper. Je ne sais pas si c'est parce que c'est le carême mais je me suis apporté plein ma valise de toutes sortes de choses à manger. C'est la première fois (excepté le premier congé) que j'en apporte tant que cela.

18 Avril, Valleyfield

La vie de collègue

Enfin, me voici de retour. je suis actuellement à l'étude. maman est venu me reconduire ce matin après un repos de trois semaines. Ca m'a fait beaucoup de bien. Ca me coûtait de partir. Maintenant, je m'arrange mieux que je ne le pensais. Il y a ce soir une séance à l'occasion du départ de Monseigneur pour l'Europe. Il sera accompagné de M. le Chanoine Laframboise et de M. Oscar Bissonnette.

Ils sont tous trois très contents de partir. Nous irons tous les reconduire à la gare, jeudi le 20. Samedi, j'ai écrit à M. Pat Fleming mon cousin, pour lui dire de me ramasser les timbres. J'ai écrit ma lettre tout en anglais. J'ai aussi répondu à Omer Reid qui m'avait écrit il y a à peu près un mois. tout le temps que j'ai été chez nous, je me suis occupé des affaires de la maison, tel que payer les comptes, etc., pas avec mon argent! Je suis bien content de mon voyage même trop car je crois que je vais m'ennuyer maintenant. Ce n'est pas ce soir que je peux dire cela. J'espère que tout s'arrangera pour le mieux.

20 Avril, Valleyfield

Mgr Emard, les chanoines
Laframboise et Bissonnette
partent pour l'Europe

Ce matin, nous avons assisté au départ de Monseigneur Joseph-Médard Emard et de ses deux compagnons MM. Laframboise et Bissonnette. M. Laframboise, toujours si bon pour moi, n'a pas manqué de me demander quel souvenir je voulais qu'il m'apporte. Je lui ai donné mon chapelet de première communion en or pour le faire bénir par le pape. Ce sera un très beau souvenir.

5 Juin, Valleyfield

Questions de loisirs

Je viens justement de finir mon thème et je ne sais trop où me mettre la tête. Je crois que je vais perdre connaissance tant il fait chaud! Je n'ai le goût de rien. Je crois que j'aurais eu une ou deux fautes de moins si

la température avait été raisonnable. Hier, j'ai reçu une lettre de Charlemagne⁽¹⁾ en réponse à celle que je lui avais envoyée il y a quelques semaines, lui demandant d'essayer de se former un petit club de balle au camp⁽²⁾ que nous jouerions cet été. Il me dit qu'il a tous les joueurs et qu'ils vont pratiquer bientôt et je lui ai répondu ce midi pour lui donner différents conseils... la cloche sonne....

6 Juin, Valleyfield

Demain, Albert fait sa communion solennelle et je lui ai envoyé ou plutôt Raymond lui a envoyé un petit cadeau de moi et de lui.

11 Juin

J'apprends la mort de Jeanne Bourcier, l'amie de coeur de ma soeur Cécile; Elle est morte de la même maladie, tuberculose. C'est contagieux mais je n'ai pas trop peur de l'attraper. Ce sont des suites de la grippe espagnole c'est maman qui m'a appris cela; pauvre maman, depuis la mort de Cécile elle pleure continuellement dès que nous venons pour parler de Cécile.

16 Juin, Valleyfield

Les vacances approchent

Nous venons de passer un examen en mathématique et je ne crois pas que je serai fort. Je voudrais avoir quatre-vingt sur cent pour mes examens et si je ne suis pas meilleur en leçon je n'aurai pas cela. J'ai tout acheté mes livres, mais ils ne sont pas tous payés. S'il peut faire beau pour les examens, je vais pouvoir m'en aller en auto! Dire qu'il ne reste plus que cinq jours! S'ils peuvent passer au plus vite!

(1) Charlemagne Bourcier.

(2) Baseball

LOISIRS



LE TENNIS



LA DANSE



LE GAZON

Même s'ils n'étaient pas organisés nous ne manquions pas de loisirs à Châteauguay.

Ce n'était pas du tennis professionnel que nous jouions, au moins nous nous amusions. (Raymond, Mlle Thérèse Préfontaine, ma soeur Claire et Jos.Cawthorn.

Pratique de danse. Cousin Jos Cawthorn fait la "curtsy" à sa tante Emma (maman).

Couper le gazon un loisir dont Raymond raffolait plus ou moins.



LE HOCKEY

Longue tradition d'esprit sportif à Châteauguay Les parties de hockey se jouaient sur la rivière. alliés aux anglais du bassin, les joueurs du village forment une équipe invincible. Champions Provincial Indépendant 1936/37

Voici les noms de ces sportifs: Conrad Laberge, R. Lefebvre, André Dumouchel, L. Larose, Paul Arcand, James Smith, Ernest Dupont, G. Leboeuf, Robert Reany, M. Chevalier, Ernest Laberge, Devant: Lucien Laberge, Rolland Laberge, Léo Crépin, Edgar Laberge, Jean Desautels, Ivan Hamilton, Meredith Reany, Bob et Murdy Reany des amis que j'estime beaucoup jouaient aussi au tennis et je leur dois de belles heures de jeu plein d'entrain et de bonne humeur.

C'est ma génération que l'on voit sur cette photo que m'a passée Léo Crépin un "ancien" jeune qui a donné l'élan à de nombreuses activités à Châteauguay; en plus de faire du théâtre, il a fait partie de la chorale de St-Joachim, il a dirigé celle de Notre-Dame de l'Assomption, il a participé à tous les sports ce qui ne l'a pas empêché de monter un commerce de bicycles florissant maintenant dirigé par son fils Jacques.

Le 8 décembre 1987, j'apprends la mort de Léo Crépin, un vieil ami de la petite école. Il avait beaucoup de vie, comme tous les Crépin il avait du chien! C'était un tempérament de chef. Il aimait rire et jouer des tours, mais quand c'était le temps de travailler il s'y mettait corps et âme. Un type d'homme bon vivant, actif et généreux. Léo Crépin un gars aimé et respecté du vieux Châteauguay et qui ne sera jamais oublié.



Yvon Marchand habile en tout, à la pêche comme à la chasse, et son père le Dr Zotique Marchand. La belle voiture que l'on voit c'est une "Pierce Arrow" je crois, que Blaise et Yvon sont à remonter, un tel travail de mécanique dépassait de beaucoup mes capacités!



Un de nos loisirs favoris,
c'était la marche au bassin
avec papa qui, pour nous ré-
compenser, nous paie la traite
au restaurant de Mme Couillard.
Puis, avant le tennis, il fal-
lait se contenter du croquet en
terre devant la maison.
Enfin l'automobile, un sport
qui demande moins d'efforts!





Les plaisirs d'hiver sur la rivière valent bien ceux que peuvent nous offrir le plus bel arena; l'hiver on glisse en tobaggon; on construit des glissoires: chez Rodolphe Lepaillieur, 8 fév 1919, aujourd'hui site occupé par Marc et Catherine Laberge. On fait des patinoires. (sans aide de la ville) on avait à Châteauguay une forte équipe de hockey.





JOUEURS DE CARTES

Photo prise à la résidence de Narcisse Laberge, à la croix, (la maison jusqu'à tout récemment était occupée par Maurice Trudeau, avocat). On reconnaît, de gauche à droite: Antoine Laberge, "Monsieur Toine" comme on l'appelait et qui habitait la maison de la Banque Nationale, rue Principale, le notaire Fortunat Laberge, qui a émigré au Mexique, Vital Crépin, celui-là même qui a marié en seconde noce ma tante Amanda, soeur de ma grand-mère Clorinthe Desparois, Zotique Reid, Debout: Henry Dewitt, oncle de Maurice Laberge mon compagnon de jeu. Parmi les figures familiales de ce temps de mes douze ans et qui étaient aussi des joueurs de cartes, qui ne se souvient de Honoré Barrette qui était garde-pêche et qui nous en imposait beaucoup avec sa grosse voix, surtout quand il nous prenait à prendre de l'achigan et qu'il nous interpellait en Iroquois, langue qu'il parlait couramment, Magloire Laberge, l'oncle de Maurice, habitait la maison à côté de Monsieur Honoré Barrette occupée par Mlle Villeneuve; il possédait un yacht amarré au bord de l'eau devant sa maison et je l'enviais beaucoup de se rendre en bateau jusqu'au Lac St-Louis. Monsieur Alphonse Laberge à barbe vénérable, Moïse Prigent, sellier de son métier, un sage qui vécut jusqu'à cent ans, ou presque, M. Mallette "patte de bois" étaient tous des joueurs assidus.

A Châteauguay, les cartes ont toujours été le passe-temps favori des hommes qui savaient prendre le temps de s'amuser ensemble. "Sans auto, sans radio ni télé, sans piscine, sans Boeing 747, sans base-ball ni hockey, ils ne semblaient jamais s'ennuyer!"



LE TRAVAIL - COURS D'AGRICULTURE

Le travail a une place importante dans la vie à Châteauguay. Sur la photo, de gauche à droite, Nolasque April, J.E. McComber, Avila Bourdon, Jos Turcotte, Jean Laberge, Avila McComber, Rodrigue Allard, Johny Dupont, Pierre Laberge, Adrien Laberge, Joachim Chevretils. Nos agriculteurs se tiennent à la page grâce aux conseils éclairés de Nolasque April, agronome de renom qui a beaucoup fait pour l'industrie agricole dans la région de Châteauguay et de Sainte-Martine. Mon père n'était pas un vrai cultivateur mais il était à l'affût de tout ce qui pouvait aider les fermiers. Sa ferme si bien exploitée par René Primeau a servi de modèle à de nombreux jardiniers de la région.

11 Octobre, Valleyfield

Année en Syntaxe

Je suis cette année en Syntaxe. C'est M. Deguire qui me fait le français et le latin et même le grec plus tard dans l'année. M. Deguire a été reçu prêtre cet été, quelque temps avant la rentrée des classes et c'est moi qui suis le témoin des progrès de vitesse qu'il met à dire la messe. Ordinairement, il prend 3 quarts d'heure ou moins, (il a encore du progrès à faire). Je ne sais pas son âge. Il porte des lorgnons en or et il n'est pas bien gros mais "il en a dedans". Il est arrivé le premier pour le baccalauréat, c'est-à-dire qu'il a eu le prix du Prince de Galles. Enfin, il a quelque chose dans la tête. Je crois que je ferai une bonne classe avec lui.

RESUME DE 1922

Année triste, la mort a passé: ma soeur Cécile, son amie Jeanne Bourcier, le pape Benoît XV. Monsieur Laframboise, mon directeur de conscience part pour l'Europe. Je me sens délaissé. J'ai écrit à Charlemagne Bourcier pour lui parler Baseball (V 5 juin)
Déjà je suis préoccupé de loisirs et mon esprit se tourne vers Châteauguay où alternent harmonieusement travaux et loisirs.

TRAVAIL ET LOISIR

J'ai eu à Châteauguay l'exemple d'une population qui n'avait pas peur de travailler même si le travail ne rapportait pas beaucoup en ce temps-là. Le travail a un côté pénible, gagner son pain à la sueur de son front, c'est parfois dur et harassant; mais le travail fait en toute liberté, comme le faisaient nos pères, est réconfortant, il grandit l'homme.

Quel que soit le travail qu'il accomplit, qu'il casse des cailloux ou qu'il peigne une grande fresque, l'homme par son travail participe à une oeuvre immense, celle de bâtir et d'embellir le monde. C'est par le dur travail que l'homme conserve sa liberté. Les Hébreux en Egypte ne manquaient pas de travail pour gagner leur vie, mais ils étaient esclaves. Pour conquérir leur liberté, ils ont fui vers la Terre Promise et c'est à force de travail qu'ils ont pris possession d'assez de terre et de propriété pour vivre en hommes libres, un peu comme firent nos ancêtres à Châteauguay.

Le travail ainsi compris fait avec amour comme participant à l'oeuvre divine de la création n'exclut pas le loisir; au contraire, après le travail ardu accompli, le loisir devient non seulement un droit mais presque un devoir. Nos parents savaient prendre le repos du septième jour et arrêter toute "oeuvre servile" le dimanche. Ils avaient le sens du loisir qu'ils comprenaient non pas comme des amusements commercialisés et coûteux, mais plutôt comme des moments de fêtes et de jeux. On se souvient que dans les soirées on n'était pas que des spectateurs qui regardent ensemble un programme de télé, on était des exécutants, l'un chantait, l'autre jouait du piano, ou du violon, on dansait, on se racontait des histoires.

Les loisirs ont occupé une grande place dans ma vie, par nécessité d'abord. De santé délicate et continuellement sujet à toutes les maladies courantes, rhumes, scarlatine, oreillons, indigestions, maux de tête, j'ai découvert que l'exercice m'aidait à me tenir en forme et j'ai pratiqué divers sports, tennis, natation, skis etc.

Ayant donc moi-même profité des bons effets des loisirs bien employés j'ai préconisé toute ma vie l'organisation des loisirs et aujourd'hui je suis bien heureux de constater qu'elle est devenue affaire d'état et que toutes les municipalités ont leur service de loisirs de plus en plus organisés.

Parvenu à l'âge de la retraite, du travail je n'en manque pas il y en a toujours à faire, à la maison d'abord, ma femme y voit, puis chez l'un ou l'autre de mes enfants (ou neveux) déboisement, défrichage, construction.

Quant aux loisirs, je trouve dans l'Age d'Or une manière agréable de les occuper. Mon épouse et moi faisons partie des "Ultramontais" de la Fédération de l'Age d'Or du Québec, (FADOQ). En plus de nous trouver dans un groupe sympathique, nous participons à des activités qui embellissent notre vie. C'est si important à un certain âge de pouvoir nous exprimer et sentir que nous pouvons encore faire quelque chose d'utile en toute liberté.

Outremont février 1988

PONTS

Journal de college - Décès de l'oncle Hilaire Primeau de Marquette - Vente de la terre à Athanase Primeau = Malade à Châteauguay - Mgr Rouleau - Quarante Heures - Bellevue - PONT DE CHATEAUGUAY - L'Académie, séance orageuse - Déprimé Photos: pont du village - Pont de la rivière St-Jean - "Pont des chars" Résumé de 1923, construction du pont du village.

16 Janvier, Valleyfield**J'ai le cafard!**

C'est très ennuyant ce soir. Il fait un temps humide dans l'étude. Ce matin on a fait notre composition française et je l'ai mal réussie. J'ai mon cathéchisme à préparer et ça ne me tente pas. Je n'ai pas de livre de lecture. Je suis presque découragé. J'espère bien que ce n'est que passager et que tout reviendra. Un élève vient de me demander ce que j'écris dans ce livre, et je ne lui ai pas répondu. Il a peut-être compris que ce n'est pas de ses affaires.

24 Janvier, Valleyfield**Lettres de papa**

Mardi matin, étant servant de table, j'allais chercher de l'eau quand M. Laframboise qui distribuait les lettres m'arrête. Justement, c'était une lettre qu'il avait à me donner. Je regarde l'adresse tout naturellement, et je reconnais à mon grand étonnement l'écriture de papa. "C'est Albert qui s'est fait adresser sa lettre me dis-je". En tout cas, j'avais bien hâte de la lire. Arrivé dans la salle de récréation, j'ouvre la lettre et je m'aperçois à ma grande surprise que c'est papa lui-même qui m'avait écrit. Oh! je ne l'oublierai jamais cette marque d'une grande bonté Ah! comme je voudrais lui témoigner ma reconnaissance à ce bon père. Non, jamais je ne lui ferai de la peine!

Châteauguay, le 21 Janvier 1923

Cher Philippe,

Je suis assis en face du poêle, les pieds dans le fourneau; Albert de même est en train de me lire un chapitre du "Capitaine de 15 ans" de Jules Verne, quand tout-à-coup il nous prit l'idée de répondre à tes lettres, qui nous sont arrivées régulièrement depuis quelque temps.

Ne crains pas de nous ennuyer avec tes lettres, car il nous fait toujours plaisir de te lire.

D'abord en proposant de te répondre la première objection était que nous n'avions pas de papier... d'après Albert. Je lui ai répliqué que certainement nous devrions en avoir quand bien même ce ne serait qu'une feuille de ton cahier de devoir, -il me dit qu'il ne lui en reste seulement une, alors je propose d'écrire sur les petites circulaires de fraises qui lui servent de brouillon pour ses calculs, -quand tout-à-coup il m'offrit une feuille de son livre de collection de timbres; ceci est certainement beaucoup mieux, n'est-ce-pas?

Aujourd'hui, le temps est triste; il a plu toute la nuit; il y a de l'eau sur la glace ce matin; pas grand chance pour les patineurs par ici seulement la "glissade" est en vogue, -la traîne n'est pas encore arrangée, c'est pourquoi nous n'avons pas pu y aller encore. Quant à moi, ça aurait été difficile, car j'ai tenu le lit une partie de la semaine; je suis sorti hier pour la première fois; c'est une indigestion que j'ai eue, même deux de suite, car j'ai été très malade; aujourd'hui je suis mieux et me propose bien de faire attention à l'avenir.

Claire te contera sa soirée à Ste-Marguerite chez Mr. Colpron⁽¹⁾ le soir de la tempête il paraît qu'ils ont versé; en tout cas il a fallu dételer les chevaux pour revirer! Une des filles est tombée dans la neige, mais nous n'avons jamais pu savoir laquelle.

Albert va toujours à l'école; il a perdu sa médaille seulement hier; il l'avait depuis avant le jour de l'An.

(1) M. Hector Colpron, cultivateur opulent du rang Ste-Marguerite, père d'une nombreuse et belle famille. A la mort de l'oncle Avila en 1942, mon père héritier de la terre avec tante Bertha, la vend à Hector Colpron parce qu'il veut qu'elle tombe entre bonnes mains; en effet M. Colpron en a fait bon usage, il y a établi son fils Philippe qui a ouvert la Boulangerie du Côteau; une autre partie de la terre a été vendue à Joseph Laberge qui y a installé le Ciné-Parc.

Maman a fait un peu de grippe cette semaine; cette après-midi elle est mieux; elle est couchée dans le moment. je suis seul avec Albert et Claire dans la cuisine.

Maintenant, j'ai une chose à te recommander; ne trouve pas trop à redire ou badiner sur notre correspondance; car cela t'ôte des chances d'en recevoir. J'en parle avec connaissance; dans tous les cas, c'est ton affaire. Albert attend après moi pour se faire donner une "peau" au crib; donc je vais terminer et t'en écrirai le résultat dans la prochaine.

Ton père qui pense souvent à vous autres!

J.E. McComber

P.S. Des saluts à Mr le chanoine J.E. Laframboise et à Mr l'abbé Raymond.

Châteauguay, le 28 Janvier 1923

Cher Philippe,

Il est 1 h 30. Claire est à laver la vaisselle et maman à l'essuyer. Albert est assis en face du poêle avec un tampon de flanelle dans la main qu'il fait chauffer de temps en temps et s'applique sur la joue; il souffre du mal d'amour.

Je dois ici interrompre ma lettre pour aller arranger le moulin à laver de ta mère; si j'avais avec moi mon assistant! ou même si Albert n'était pas aussi malade; il pourrait venir m'aider.

Il est 2 hrs 30; l'affaire est faite sans d'autre accident que d'avoir échappé mon "wrench" dans le moulin; j'ai aussi échappé mes lunettes dans le ciment mais ils ne sont pas brisées; une chance, car je n'aurais pas pu continuer ma lettre.

Maman est partie pour les Vêpres; je suis seul avec Albert; Claire est partie avec Alexandre (Bourcier)⁽¹⁾ pour voir jouer une partie de hockey au Bassin; elle est très affairée de ce temps-ci; Léo⁽²⁾ (Dupont) est revenu.

(1) Alexandre Bourcier, fils d'Arthur Bourcier, résident de Trois-Rivières

(2) Léo Dupont, fils d'Alphonse Dupont de Haute Rivière, est allé chercher fortune à Québec. (Cf journal p. 153)

Albert me prie de te dire que je lui ai laissé gagner la partie de crib dont il était question sur ma dernière lettre; ma tante Amanda est venue passer l'après-midi et est restée à souper; il est dix heures quand je continue ma lettre.

Je vois par ta dernière que vous êtes en plein concours de jeux; c'est très intéressant et j'espère bien que tu n'arriveras pas le dernier. Je remarque aussi avec satisfaction que ta santé va bien.

Maintenant, je vais te parler de moi. J'ai passé toute la semaine du 15 au lit et dans la maison; un peu de grippe et deux indigestions à un jour d'intervalle. J'ai été très bien la semaine dernière, mais je t'assure que je fais attention de ne pas trop manger. J'aimerais bien aller vous voir, mais c'est un peu difficile maintenant; nous discuterons cela au prochain congé du mois.

Au revoir!

Ton père affectionné

J.E. McComber

Des saluts à Raymond.

Nous avons fait Albert et moi notre promenade habituelle au Bassin ce matin et en raquette; il faisait très froid.

24 Mars, Valleyfield

J'ai reçu aujourd'hui, de bonnes nouvelles de chez nous. Les affaires vont mieux. M. Arthur Bourcier a vendu sa boulangerie et il reste maintenant dans la maison de M. Joseph Laberge, la voisine de la nôtre.

2 Juillet, Châteauguay Mort de l'oncle Hilaire Primeau

Ce soir, en arrivant de Montréal, papa nous a annoncé que notre oncle Hilaire Primeau de Détoit était mort. C'était le mari de feu tante Angélique McComber, soeur de feu mon grand-père et parrain Philippe McComber. Il est mort lundi, 2 juillet 1923, je crois. Voici des extraits d'un article paru dans le journal de Marquette:

Mr. Primeau was eighty years old, born august 30, 1843 in Ste-Martine. He attended Montréal College and Mason College in Terrebonne, from which he graduated in 1863. At this time, he was commissioned a captain in the Canadian militia by the late Governor General Monck. He then attended the National Military school of Canada.

While a student in Montreal College he was a classmate and warm personal friend of the late Louis Riel. Mr. Primeau was an admirer of Riel and his policies and it always was gratifying to him that Riel's suggestions and demands relative of the treatment of Canadian Indians were later followed by the government...

He gave private lessons in the french language....was married November 19, 1967 in Châteauguay county to Angelique McComber. Although Mr. Primeau was of french descent and looked back with much pride to his early days in Canada, he was a thorough going American after his naturalization. One of his ambitions, after he became a citizen of this country was to promote americanism among his French-Canadian friends...

La famille est bien fière de l'oncle Hilaire; la vie fidèle et exemplaire qu'il a menée aux Etats-Unis fait honneur aux Canadiens.

3 Juillet, Châteauguay

Vente de la terre à
Athanase Primeau⁽¹⁾

Il pleut depuis le matin. Je n'ai rien de mieux à faire que d'écrire mon journal. Si cette pluie me fait rester en dedans il n'en est pas ainsi pour nos voisins les Primeau qui cueillent des fraises depuis le matin. Je ne parle pas ici de M. Joachim Primeau nos anciens voisins mais bien de la famille de M. Athanase Primeau qui a acheté notre terre il y a deux ans au printemps de l'an de grâce 1921. C'est le troisième été qu'ils passent avec elle. C'est une bonne famille bien travaillante, 2 filles: Lucienne, Aimée, un grand garçon, René qui, je l'espère, se mariera bientôt. Tous ensemble, ils ont rendu la terre comme elle n'a jamais été. Ils ont continué la culture des fraises avec beaucoup de succès. Ils ont cueilli hier à peu près 550 casseaux ayant toutefois cueilli la veille, le dimanche. Il s'en perd fort peu. Tandis que j'écris tranquillement, maman se prépare à "canter" ses fraises. Je profite du temps que j'ai de libre cet avant-midi pour écrire car après dîner j'aurai à lui aider.

Raymond, qui est maintenant ecclésiastique depuis 2 ans, me joue de la musique; il aime bien cela du "gramophone". Me voyant parti sans ordre, je continue. Papa voyage toujours. Il a vendu son magasin sur la rue St-Paul et il en a loué un plus petit en haut de la Banque

(1) Cf mémoires d'un bourgeois de Montréal p. 114

Hochelaga à 361 rue Ste-Catherine ouest. Il a beaucoup moins d'ouvrage et tout est en conséquence. Mais nous avons vendu notre terre qui au lieu de rapporter n'était qu'un objet de dépenses. Nous avions toujours un homme et l'été deux ou trois. Papa n'était jamais ici pour avoir l'oeil sur eux. Tout cela fit que nous fûmes en-dessous et papa ne regrette pas d'avoir vendu sa petite terre sur laquelle il avait fait pourtant tant d'ouvrage.

Hier, je travaillais un des ronds dans le parterre et pour transplanter quelques pieds de fleurs, je bêchais avec mon "broc" lorsque papa arriva. Il était une heure à peu près. "C'est beaucoup trop d'ouvrage" me dit-il (et c'est peut-être vrai) et alors il me répéta non pour la première fois ce texte américain je crois "L'homme le plus capable, c'est celui qui travaille le moins fort". Cette phrase, il me l'a répétée souvent lorsque je travaillais à couper l'herbe. "Fais toi aider, me disait-il, engage des jeunes, je les paierai", et toujours arrivait la fameuse, je dirais devise, "L'homme le plus capable... Il a aussi d'autres textes que je citerai plus tard. Par exemple, celui-ci, américain encore je crois, "A place for everything and everything in its place". Celui-là, on le voit à différentes places dans son magasin et même ici à la maison; et avec papa, je suis bien d'accord sur cette phrase et si je pouvais la mettre en pratique ainsi que tous ici, nous ne nous en plaindrions certainement pas.

Hier soir, le 2, nous sommes allés mener monsieur l'abbé Elzéar Laberge à sa maison de pension chez Madame Morse à Bellevue et en même temps nous avons été visiter la magnifique résidence ou presque le palais de Monsieur Vignault à Bellevue.

Claire est revenue à sept heures. Elle vient de faire une retraite fermée à la villa St-Martin. Dimanche matin, c'est Monsieur Eugène Poirier qui a dit la messe. Il la dira tout l'été. Tandis que je parle de lui, je vais aussi dire pourquoi il n'est pas venu ici. C'est que cette année, il m'a mis un "quatre" et voici à quelle occasion: Il faisait comme d'habitude son étude de 10 heures et demie. Jetant l'oeil sur mon bureau d'étude, il vit un papier plié. Sur ce papier il y avait 4 lettres ne signifiant rien et le reste du billet ne contenait que des vieilles notes d'un calepin ne servant plus. Il me demanda ce papier, et le soir, il m'arrêta pour me parler, et là, dans ma franchise, j'allai lui dire que j'avais fait cela tout simplement pour voir l'air qu'il aurait fait en prenant un billet ne contenant rien et n'étant adressé à personne. Mais Mr. Poirier loin de tenir compte de ma franchise sans laquelle il n'aurait pu me trouver coupable, me mit le samedi un beau quatre. Sur le coup, je ne pus m'empêcher de me révolter, mais ensuite, je

revins correct avec lui. Mais papa l'a trouvé "ben bête". Ce soir, maman disait: "certainement que Mr. Poirier n'aurait pas fait cela s'il eut su qu'il viendrait dire la messe cet été ici", car dimanche il n'a pas été reçu ici aussi bien qu'il l'aurait été s'il ne m'eut mis ce quatre malencontreux. Ce soir, j'ai reçu une lettre de Mr. Deguire, mon professeur de Syntaxe (1922-23), c'est une occasion de donner quelques détails sur ce "magister" qui est un homme extraordinaire. Très brillant, il a passé son baccalauréat "summa cum laude". Il donne des cours intéressants et vivants. Il nous fait aimer nos matières; je pense à la géographie; il nous décrit si bien les lieux qu'il nous donne le goût de voyager.

4 Juillet, Châteauquay

Encore le rhume

Me voyant dans l'impossibilité de sortir, c'est avec plaisir que je vais mettre ici quelques notes. Depuis le commencement des vacances, j'ai un rhume que j'ai plus ou moins négligé car je ne le croyais pas très grave. Cependant hier soir, je toussai un peu plus et j'avais aussi le rhume de cerveau. Toujours est-il que maman a décidé d'en finir avec ce rhume. J'ai pris du Wampole, deux Bromo-Quinine, suivis d'un verre d'orangeade pour m'ôter le goût que ça aurait pu me laisser. Et pour plus de précaution, j'ai couché dans la chambre en avant, fenêtres fermées et bien recouvert. Aujourd'hui, je ne puis sortir car c'est bien humide dehors. Je vais tâcher de me débarrasser de tout cela au plus tôt car je ne veux pas passer les vacances avec ça, faute de précaution.

5 Juillet, Châteauquay

Arrêté par un "spotteur"⁽¹⁾

Je ne suis pas très brave quand je mène la machine car dimanche un "spotteur" est venu pour m'arrêter⁽²⁾. Raymond, que j'étais venu chercher à la station, était assis à côté de moi. Je répondis au "spotter" un peu embarrassé: "Je mène pour mon frère car il n'aime pas à mener avec une soutane". Il a demandé à Raymond s'il avait ses papiers. Celui-ci répondit qu'ils étaient à la maison. Alors l'autre a dit que nous passerions. "Entre Canadiens, dit-il, il faut bien s'aider". Alors je cédai la "roue" à Raymond. Je me souviendrai longtemps des émotions que cause une telle rencontre.

(1) Constable en motocyclette

(2) J'avais 15 ans et je n'avais pas mon permis

6 Juillet, Châteauquay

Ce soir, papa nous a payé Albert et moi. Il m'a donné deux piastres et cela pour avoir coupé le gazon et pour différents autres ouvrages. Il me semble pourtant que papa s'étant donné tant de troubles pour rendre si propre toute la devanture de notre maison, ce devrait être fort peu me demander à moi, garçon de 15 ans, que d'entretenir un peu notre parterre qu'il a fait en partie pour nous, comme le jeu de tennis par exemple.

6 Juillet, Châteauquay

Mgr Rouleau sacré évêque

Mgr Rouleau prit possession de son diocèse dans la cathédrale et M. le Chanoine Oscar Bissonnette lut les bulles papales nommant Mgr Rouleau évêque de Valleyfield. Ensuite, l'Honorable Honoré Mercier, ministre des terres et forêts, présenta une autre adresse au nouvel évêque au nom des fidèles. Après que Mgr Rouleau eût répondu à ces adresses, il officia pour la première fois dans sa cathédrale, au salut du St-Sacrement.

La devise de Mgr Rouleau est: Charitas veritatis: l'amour de la vérité ou la charité dans la vérité selon ce que me dit mon savant frère Raymond. Devise qui traduit bien sa personnalité. Il a l'air tellement bon et charitable; il donne l'impression d'un homme incapable de se fâcher, d'être violent ou simplement courroucé. Rien qu'à le voir ou l'entendre on ne peut s'empêcher de l'aimer.

7 Juillet, Châteauquay

Monsieur Laframboise nous visite

Ce matin, j'avais commencé à couper mon herbe tandis que papa, Raymond et Albert étaient allés aux funérailles de M. Pierre Dorais, lorsque maman me dit que Mr. Patenaude et M. Bélanger venaient dîner avec nous. M. Patenaude est mon professeur d'anglais depuis deux ans. J'ai même eu l'honneur de me faire "masser" par lui cette année. Depuis qu'il a la soutane, il est à la discipline. Il sera reçu prêtre avec M. Leduc dimanche prochain. Toujours est-il qu'ils ont dîné ici et cet après-midi, ils ont joué au tennis. Ce soir, M. Laframboise⁽¹⁾ et M. Eugène Poirier (lequel nous nous trouvâmes dans l'impossi-

(1) Le chanoine Joseph Laframboise "le Père Jos", comme on l'appelait alors directeur des élèves au collège de Valleyfield et dont la bonté était proverbiale. Il aimait les enfants et le manifestait avec ostentation. Chaque fois qu'il venait à la maison, il m'embrassait et me tenait serré contre lui une minute ou deux que je trouvais bien longues.

bilité de ne pas inviter) sont venus souper. Pendant le souper, on parla de différentes choses. M. le chanoine Laframboise nous raconta plusieurs anecdotes sur l'oncle Albert Santoire qu'il aimait bien.

9 Juillet, Châteauguay

Les fraises

Cet avant-midi, j'ai fini de couper mon herbe et j'ai cueilli avec Albert et Raymond les fraises pour faire les confitures de maman. Cet après-midi, Maurice Trudeau⁽¹⁾ est venu jouer au tennis, c'est un petit gars de mon âge mais plus grand que moi. Il a fait sa méthode cette année.

10 Juillet, mardi

Quarante Heures

Ce matin a eu lieu l'ouverture des Quarante Heures.

12 Juillet, jeudi

Encore le docteur

Ce matin, j'ai été à Montréal avec maman. Nous avons été voir le docteur Boulet pour mon nez. J'ai tout un traitement à suivre. Je voudrais bien pouvoir me guérir avant de retourner au collège. Je ferai mon possible pour me soigner comme il faut.

15 Juillet, Châteauguay

Mgr Rouleau à Bellevue

Me voici de retour de mon charmant voyage à Valleyfield. Dix minutes avant de partir, j'étais loin de penser que j'assisterais à l'ordination des séminaristes Patenaude et Leduc, mais ce n'est que lorsque tout était prêt pour le départ que M. Corbeil et M. Julien ont voulu m'amener et par faiblesse j'ai accepté. Toujours est-il que j'ai fait tout le trajet aller retour sans aucun accident. Nous avons assisté à Valleyfield à la première ordination de Mgr Rouleau. Deux nouveaux prêtres seront donc ajoutés à la liste du clergé de Valleyfield. A deux

(1) Maurice Trudeau, avocat, est juge à la cour municipale, toujours resté à Châteauguay. Il habitait la maison de Narcisse Laberge à la croix. C'est lui qui m'a initié à la culture physique en me faisant abonner à la Palestre Nationale que j'ai toujours continué à fréquenter régulièrement trois fois par semaine. Grâce à sa culture physique Maurice se tenait en bonne forme; c'était un gars robuste, sportif, courtois, d'habitudes régulières. Sa mort, survenue récemment a surpris tout le monde. C'était un homme de devoir qui sera longtemps regretté de tout Châteauguay.

heures, nous sommes partis de Valleyfield en faisant cortège à Mgr Rouleau qui allait à Bellevue pour bénir une statue du Sacré-Coeur à la chapelle. Et aussi pour répondre à l'invitation que lui avait faite M. Elzéar Laberge. "Oui, nous l'avons suivi Mgr et de si près que nous avons mangé toute sa poussière, c'est-à-dire celle de son auto. Cette manière de voyager, collé sur une auto qui va en avant et qui ne manque pas de lever beaucoup de poussière, est fort désagréable. Nous avons pourtant l'avantage de modérer et de les laisser prendre un demi-mille en avant mais il fallait laisser faire le chauffeur, Alexandre Bourcier, à qui cela ne faisait rien.

A Bellevue, tout fut bien réussi. Il y eut du beau chant et surtout il y avait de belles toilettes. Je ne sais pas ce que Mgr Rouleau a pensé de tout cela. La mode à Bellevue!

Il y avait hier plus de machines que de monde. Cela avait l'air de ne pas intéresser beaucoup certaines gens de Bellevue qui préféraient jaser ou dormir sur la galerie.

M. Lionel Deguire, mon professeur, est venu souper ce soir. Nous l'avons amené de Valleyfield. Il a veillé avec nous et il nous a bien intéressé. Il a toujours quelque chose à conter. Il doit partir demain matin.

16 Juillet, St-Timothée Première panne de voiture

J'ai été à St-Timothée reconduire M. Cueillerier, un futur père blanc, et rendu chez M. Bayard où il allait, je regardai ce qu'avait ma machine qui allait mal, secouée par les mauvais chemins; je vis que les supports de l'engin étaient brisés. Je revins en train avec M. Elzéar Laberge (mon futur professeur) que j'avais pris à Bellevue.

20 Juillet Pont de Châteauquay

Je viens de Montréal avec toute la famille (en auto). Nous avons fait bon voyage. Nous avons ramené Mlle Thérèse Préfontaine, l'amie de Claire. maman m'a acheté différents effets pour le collège: pantalons, bas, bottines, chemises.

Comme il y a longtemps que je n'ai pas fait mon journal, j'ai bien des choses à mettre. Je suis allé passer une semaine à Ste-Philomène aider mon oncle Ovila et Hermas à faire les foins! Durant ce temps, on commença

le pont et quand je revins le pont temporaire était fini et à la maison on était à réparer la machine. C'était M. Curotte qui l'arrangeait avec l'aide de Raymond et la mienne quand je fus arrivé. Ce fut une affaire de 60\$ à tout compter. Aujourd'hui la machine marche très bien.

1er Septembre

Voyage à Oka

J'ai fait un beau voyage à Oka, ces jours-ci: Avons visité le monastère, la ferme, l'étable avec beaux spécimens de bêtes à cornes, le verger, la grange propre comme un salon, la fromagerie. J'ai été impressionné de voir ces moines trappistes habillés de blanc, rasés, qui travaillent en silence.

Dans quelques jours, je serai au collège. Oui, jeudi et avec Albert probablement. Je n'ai pas hâte, cependant, je ne pleurerai pas pour ne pas y aller. Toutefois, nous nous amusons bien ici. Hier, Rolland et Maurice Laberge sont venus jouer à cachette à la barre et aux "branchy branch". De plus, il y avait ici les petits Poulin, Lucien et Léona, enfants de monsieur Poulin, entrepreneur au pont. Lucien a douze ans et Léona en a quatorze mais seulement onze de caractère. La crainte des indiscrets m'empêche de faire un peu le portrait de cette jeune fille qui, peut-être...je ne reverrai plus jamais après le 6 septembre. Les Poulin sont en pension chez Mme Alphonse Laberge en bas d'ici.

Quand écrirais-je encore dans mon journal? Je ne le sais pas. C'est peut-être la dernière fois cette année. Il me faut préparer non seulement ma valise mais un peu moi-même pour le collège. Ces vacances de ma quinzième année, non, non, je ne les oublierai pas.

7 Octobre, Valleyfield

Monseigneur Forbes

Ce soir, nous avons eu une conférence sur les nègres de l'Ouganda par Mgr Forbes. Ce fut très intéressant. Est-ce qu'il s'est choisi dans nos rangs quelques missionnaires? Je ne pourrais dire. Moi non.

28 Octobre, Valleyfield

J'ai eu un 3!

Je suis dans la salle d'étude et à l'étude du matin: celle qui est immédiatement avant la messe. Qu'est-ce qui fait que j'écris dans mon journal ce matin? C'est une petite malchance. J'ai eu un 3 de conduite hier et c'était la dernière semaine qu'il restait, c'est-à-dire dans laquelle on faisait compter ces notes.

Papa m'a dit de faire plus attention. C'est M. Moreau qui m'a mis ma note pour la cathédrale. (J'ai honte de le dire, surtout de dire que je l'ai méritée). C'est vrai que j'ai fait des efforts, mais j'ai négligé ce point-là. Je dois aller voir M. Veronneau, aussitôt que je serai disposé. Il va me sermoner de la belle façon.

29 Octobre, Valleyfield

L'Académie⁽¹⁾

Hier soir, je suis allé à l'Académie. Nous avons été dans une atmosphère de dispute continuellement. D'abord donnons quelques détails. C'est M. Maximilien Caron qui est président, et Paul Lefebvre, secrétaire. D'abord celui-ci fit la lecture de son rapport, et reprocha à M. Jacques Fournier (vice-prés.) de prononcer ses "r" à la française. La lecture finie, celui-ci demande la parole et il voulut savoir ce que M. Lefebvre entendait par prononcer les "r" à la française et il ajouta que ce n'était pas là une faute. Alors M. le Président donna raison à Fournier, puis ce fut au tour de M. Irénée Frappier à demander la parole "Qu'entendez-vous par s'asseoir sur une jambe puis sur une autre, M. Lefebvre?" demanda-t-il, et celui-ci de répondre "Aux forçailles", ça peut se dire. On applaudit ce canadianisme que venait de dire, soit par exprès pour faire rire l'auditoire, soit simplement une erreur. Toujours est-il que cela resta ainsi, et M. Arthur Marchand alla déclamer. Malheureusement la mémoire lui faussa compagnie, il bégaya quelques mots et vint s'asseoir.

Ensuite parmi les retardataires, entra M. Armand Frappier, l'ex-secrétaire, très bon et aimant à discuter. Il était à peine entré qu'il demanda la parole. Je voudrais savoir, dit-il, si le mot "forçailles" est français?" Il est trop tard," dit le président. (Il ne faut pas oublier que je donne simplement un résumé bref, et que je ne rapporte pas les paroles telles quelles). Il

(1) Cours d'expression artistique, littéraire ou musicale, où chacun exécute un numéro: poème, chanson, discours.

demanda Régis Boissonneault pour une déclamation. Celui-ci manqua aussi son coup. Après cela M. Frappier se leva de nouveau, dit qu'il voulait savoir si le mot "forçailles" était bon, qu'il avait droit de le savoir, ce mot n'étant pas encore dans le rapport, donc il n'était pas trop tard, d'ailleurs il était autorisé par M. Dandurand lui-même, le directeur. M. Caron ne lui donna pas raison. Alors l'autre nous dit bonsoir, traita le président et le secrétaire d'impolis et donna sa démission. A la demande de messieurs Bélanger et Fournier, le cas sera étudié par le conseil. Nous avons eu des discours, M. Dubarre a déclamé (non chanté cette fois): attendons l'autre séance et espérons que ce sera plus intéressant.

1er Décembre, Valleyfield

Trapèze dans la cour

On nous a posé de beaux jeux de trapèze dans la cour. Nous avons avec cela de quoi nous délasser un peu au moins. Il y a toujours la balle au mur, mais comme on ne peut pas toujours jouer on est bien aise de se réchauffer soit sur les anneaux, soit sur l'échelle, la barre, etc.

11 Décembre, mardi

Père Filion de l'Ouganda

Il y a une semaine aujourd'hui que je suis allé chez moi. Déjà ce souvenir de mon congé s'est effacé de ma mémoire. Mais je n'ai pas oublié toutes les bontés de mes bons parents; tout ce qu'ils ont fait pour nous faire passer un bon congé. Maman s'est laissée aller jusqu'à m'acheter un paletot neuf de même qu'un habit. Le soir, on a rempli notre valise de toutes sortes de choses et toute la journée nous avons fait la vie, car tous les trois, Gérard⁽¹⁾, Albert et moi avons eu notre congé complet.

Vendredi dernier, nous avons eu la visite du père Filion, père blanc. Il nous a montré au moyen d'une lanterne magique des vues de l'Ouganda. Il nous a bien intéressé. Qu'avons-nous donc fait pour mériter plus que ces pauvres nègres? C'est ce que nous demandait hier soir M. Sabourin dans l'entretien qu'il avait avec nous, en nous demandant de réfléchir là-dessus et de bien rendre grâce à Dieu de tous ses bienfaits.

(1) Mon cousin Gérard Santoire. V Généalogie 4

Mais je vois que je suis à faire du catéchisme et je ne m'y entends pas beaucoup pour expliquer cette manière. Ah! Pauvre journal! Tu dois commencer à le connaître ton maître. Pour moi tu es la traduction de toutes mes pensées. Non j'ai mal dit. Tu es un bon ami qui recueille toutes mes pensées comme elles viennent et les entasse pêle-mêle dans ton sein. J'ai dit pensées: ce n'est pas juste; car je te confie aussi mes actions et celles qui se passent autour de moi et qui me frappent le plus, et surtout celles que je te conte et tu sais avec quelle composition!! Te confier des choses un peu secrètes ne seraient peut-être pas prudent car par une indiscretion tu pourrais te montrer a des disciples légers qui eux, moins charitables que toi riraient peut-être de moi, se moqueraient de ma naïveté.

14 Décembre, Valleyfield

Quand arriverons-nous à Noël? Au jour de l'An? Ce sera plus gai maintenant, si l'hiver peut vraiment commencer.

15 Décembre, Valleyfield

La dure vie de collègue

J'ai reçu ce matin une lettre de Claire. Elle me dit que les affaires vont bien lentement. Elle a commencé à travailler au magasin, pauvre Claire! Elle a fini son beau temps d'écolière. On a beau avoir des professeurs sévères, une discipline rigoureuse, des repas qui laissent plus ou moins à désirer, mais qu'est-ce que tout cela, ces petites peines du collègue. C'est juste de quoi faire de petits sacrifices pour nous faire mieux goûter le foyer paternel, quand on nous donne l'occasion d'y aller. Pourquoi se plaindre! Je suis sûr que quiconque a été dans le monde un peu et a laissé sa vie de collègue n'oserait comparer ces deux genres de vie. Pourtant, nous écoliers, nous ne regardons que le présent et nous sommes fâchés de la moindre contrariété. Oh! comme ce sera dur pour nous dans le monde si nous ne nous habituons pas petit à petit aux peines de la vie. Je sais que moi je suis bien gâté et que par conséquent, le premier, je dois mettre en pratique ce que je viens de dire, car je constate que j'en ai bien besoin.

16 Décembre, Valleyfield

Beau parloir. Albert s'ennuie

Aujourd'hui, j'ai été au parloir. Maman et ma tante Alexina sont venues. Elles nous ont apporté une grosse boîte de biscuits, une valise de pommes, un sac de chocolat, chacun deux bonnes sandwiches aux oeufs à peine refroidies. Après, elles nous ont acheté dans la ville

une douzaine d'oranges et des bananes, chacun un cornet de crème à la glace et encore du chocolat. Peut-on gâter plus des enfants? Ma tante a laissé à Raymond l'argent nécessaire pour nous acheter de quoi réveillonner à Noël!! Après de telles bontés peut-on ne pas s'ennuyer? Nous avons eu bien du plaisir au parloir, ce qui me fait dire que nous en aurons au jour de l'An, pendant les vacances. C'est entendu, paraît-il que nous entrons le 7 janvier. Est-ce assez révoltant? Mais il vaut mieux se résigner et bien accepter ce désagrément. On ne peut pas tout avoir. Si on nous a accordé le privilège de sortir avant Noël les années passées et de nous donner de plus longues vacances, c'est tout à fait ordinaire qu'on nous enlève ce privilège cette année puisque c'est entendu que nous sortons après Noël, excepté par une faveur spéciale de l'évêque. Ce soir Albert a pleuré plusieurs fois, il s'ennuie un peu. Il pleure souvent et pour peu de chose. Il finira par s'habituer. La prochaine fois que je passerai une aussi belle journée, ce sera chez NOUS. Vive le 28!!

18 Décembre, Valleyfield

Chez le dentiste

Cet après-midi, je suis allé chez le dentiste Amyot. Il m'a fait mal on ne peut plus. Il me passait sa "damnée" drill sur le nerf. Je levais sur la chaise. Quand ce n'est pas endurable, il me semble qu'on devrait faire mourir la dent plutôt que de nous faire souffrir de la sorte. Ensuite, il était en diable quand je levais ma langue et que je le dérangeais. Il est vrai que cela est énervant, mais quand on a un patient, qu'il soit un élève ou un adulte, on peut le mener un peu moins durement. C'était une dent d'en bas qu'il m'arrangeait, et je n'étais pas capable d'empêcher ce mouvement de ma langue. En tout cas, ce dentiste ne me verra plus sur sa chaise, il est trop bête et trop frais. Il y a d'autres dentistes que lui et certainement meilleurs, et bien je changerai.

19 Décembre, mercredi

Déprimé...

Dans quel découragement je suis ce soir. Je crois que c'est un peu la fatigue qui m'abat comme ça. J'ai mal à la tête aussi. On dirait que quand on est malade ou indisposé tous les élèves nous paraissent désagréables. Ah! si j'avais dans ma classe un seul ami réel, sincère, dévoué!! C'est à lui que je conteras mes peines, et lui m'encouragerait. Mais je ne trouve que des élèves très indifférents à mes peines et peut-être jaloux. J'espère bien ne pas écrire souvent ici avec des sentiments si pénibles, au contraire, j'espère que les prochaines lignes seront plus gaies et plus encourageantes.

24 Décembre, Valleyfield

Je pense à Châteauguay

C'est aujourd'hui la veille de Noël. Tout à l'heure, je recevais une carte de maman. Des souhaits de Noël. Comme cela fait plaisir. Nous ne serons pas chez nous pour Noël, pour la messe de minuit, mais nous penserons à chez nous souvent demain. Nous y serons par la pensée.

Aujourd'hui, il fait froid mais il n'y a pas de neige. Je me demande si je dois en demander ou non pour le jour de l'An à Châteauguay. S'il y a de la neige, nous ne pourrons pas nous servir de l'auto, mais nous pourrons jouir chez nous de tous les amusements de l'hiver. C'est Albert qui sert comme caudataire(1) ce soir à la messe. "S'il peut être bien peigné" dirait peut-être papa, car il le trouve toujours mal peigné. Le fait est qu'il ne se peigne pas beaucoup. Voilà un détail que j'aurais pu laisser passer car si jamais Albert lit ces lignes, il sera choqué contre moi.

30 Décembre, Châteauguay

Je suis en vacances. Ces vacances commencées depuis vendredi matin le 28, finiront le 7 au soir. Par décision de Mgr Rouleau, nous sommes sortis après Noël.



Albert, caudataire

(1) Celui qui porte la traîne de l'évêque dans les grandes cérémonies.



LES PONTS DE CHATEAUGUAY

J'ai écrit dans mon journal: "Il est question d'un nouveau pont; moi, je vote pour tant que je peux!" Le vieux pont de fer que nous avions était étroit, il avait un plancher de bois; il tremblait et chambranlait quand nous traversions en auto. Il datait de 1888. On l'avait construit très élevé pour qu'il ne soit pas emporté par la glace au moment de la débâcle. Monter la "côte du pont" à pied ou à bicyclette était essoufflant. C'était un spectacle comme on en voit seulement dans les films du "Far West" de voir escalader la côte du pont par deux chevaux puissants, tirant la charoyeuse de pierre. L'élan se prenait à partir de chez le Dr Marchand et le "suspense" consistait à savoir si, pantelants et écumants, ils arriveraient à gravir la dure pente. C'est donc ce pont élevé qui fut remplacé en 1923 par un autre plus bas et plus solide. Le contrat fut donné à un entrepreneur de Marieville, un certain Wilfrid Poulin qui pensionnait chez Mme Alphonse Laberge notre voisine. C'est ainsi qu'un jour j'ai fait la connaissance de la fille de monsieur Poulin, la belle Léona, la blonde aux yeux bleus dont je tombai follement amoureux. La suite de ce journal dira comment s'est terminée cette petite idylle. C'est ce pont (qui a coûté 45 000\$) que l'on voit en construction sur la photo à côté et qui est plus élégant que l'autre pont de fer que l'on voit sur la photo du haut de cette page.





LE PONT ARTHUR LABERGE ET LE PETIT PONT DE LA RIVIERE ST-JEAN

Le pont de la rivière St-Jean, au lac Saint-Louis, n'est pas aussi moderne que celui d'Arthur Laberge que l'on voit au haut de cette page mais il est suffisant pour la circulation sur cette route secondaire et il a un cachet d'ancienneté qu'il faut conserver. Cette rivière Saint-Jean dont a fait une frayère n'avance que de quelques centaines de pieds dans les terres. Que n'a-t-on donné suite à un projet d'y creuser un canal qui irait rejoindre la rivière Châteauguay un peu en aval de la maison de Guy Marchand. En plus d'assécher et rendre utilisables les terres avoisinantes, ce canal aurait servi à la navigation entre la rivière et le lac. Un beau projet qui aurait doublé la valeur des terres avoisinantes et qui, avec les machines dont on dispose aujourd'hui aurait pu être réalisé à relativement peu de frais.



PONTS - Pourquoi j'aime les PONTS.

Je ne me fais pas à la vie de collègue. je trouve cela dur, j'en souffre, peut-être au détriment de ma santé. Je soupire toujours après Châteauguay où il se passe des choses. C'est l'année de la construction du pont désiré depuis longtemps. J'ai écrit tout bonnement: "le pont, je vote pour tant que je peux!" C'est que instinctivement je suis en faveur de tout projet constructif, surtout quand il s'agit de ponts.

Le pont nous fait passer d'une rive à l'autre. Grâce au pont nous traversons un endroit dangereux, une rivière, un canal, un précipice et nous accédons à une vie meilleure. Les ponts sont comme des traits d'union entre les hommes. Ils brisent l'isolement, facilitent les rapports. Il peut arriver qu'un pont occasionne la rencontre de deux personnes comme cela s'est produit lorsque la fille du constructeur du pont Léona Poulin a croisé mon chemin et que je suis tombé en amour. C'est peut-être pour cela que j'aime les ponts et que je sers volontiers de pont entre les gens pour les lier le plus possible les uns aux autres.

1924

DEPARTS

Jour de l'An à Châteauguay - Vie de college - Problèmes de santé - Discipline - Visite à l'oncle Ovila sur le Côteau - Congé de fanfare - Feu le chanoine Rémi Chaput
La gare de Châteauguay - Taxi Desparois

Châteauguay, 1 janvier 1924

Jour de l'An à Châteauguay

Il est deux heures de l'après-midi. C'est aujourd'hui le jour de l'An. Papa, maman, Claire, Raymond et Albert sont couchés et, vu que c'est le jour de l'An, je ne veux pas me coucher. passer le Jour de l'An couché, je ne puis me résigner à cela. Mais comment se fait-il qu'on ne joue plus pendant les vacances? Où sont ces rassemblements de jeunes gens au bord de la rivière pour glisser, d'où vient que, si on va au village, on ne voit pas un chat? Je me rappelle le temps où il y avait de belles côtes où se rassembleraient tout un groupe de jeunes gens et nous avions du plaisir. Quand va-t-on se dégourdir et jouer des beaux jeux que nous procure l'hiver?

J'attends Omer Reid cet après-midi. Il est par ici depuis hier. Il est venu ce matin et il doit revenir avec l'abbé Léonidas son frère. Cher Omer, quand il était par ici il était bien le meilleur ami que je n'aie jamais eu. Que de beaux dimanches j'ai passé en sa compagnie. Quelques fois nous allions glisser, d'autres fois patiner sur la rivière en glace et personne n'était plus heureux que nous deux réunis. Maintenant il est bien loin pour continuer une telle amitié.⁽¹⁾

11 Janvier, Valleyfield

Je mets ma case en ordre

Aujourd'hui, j'ai fait quelque chose qui m'a bien satisfait. J'ai posé quelques installations à ma case, ce qui, en me donnant plus de commodités, commence à faire voir un certain ordre. Je suis bien résolu de continuer à chercher un peu d'ordre comme cela. Cela me satisfait tellement que quand j'ouvre ma case, ce n'est rien pour moi de me passer de manger un chocolat, une pomme. On dirait que je suis aussi nourri de voir cela que je le serais si je mangeais.

(1) Omer Reid habite Iberville où il vit une vieillesse heureuse avec son épouse. Il a cultivé la terre toute sa vie, métier qu'il a choisi "pour cause de santé" me disait-il avant son départ. Il est père de neuf enfants tous bien établis.

12 Janvier, Valleyfield

M. Laberge nous en a conté une bonne ce matin. Avant le jour de l'An, il nous faisait faire nos devoirs. "Forcez-vous quand même, disait-il, que cela compte seulement pour après les vacances, ça ne fait rien". Je me suis appliqué et j'étais bon. Aujourd'hui, il nous dit que les soeurs lui ont pris ses devoirs en faisant le ménage! Belle affaire! Avec tout cela, je me demande quelle place j'aurai ce soir. Je n'ai pas encore eu de nouvelles de chez nous.

Il m'inquiète un peu mon nez ce temps-ci. Je saigne souvent et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il ne prend pas de mieux. Il faut que je me guérisse de ce catarrhe. Je vais à l'infirmerie presque deux fois par jour pour me seringuer comme il faut. Quand j'aurai mon onguent, je vais continuer à l'entretenir jusqu'au congé. Alors j'irai voir pour la 4ième ou 5ième fois le docteur Boulet.

Le bon exemple de Théodore Lespérance

Il est cinq heures. J'ai reçu l'onguent alors il ne manque plus rien pour me soigner très bien. J'espère pouvoir répondre à papa qu'il y a du mieux quand il me le demandera: "Puis, est-ce que ça commence à aller un peu mieux? Car ça fait plusieurs fois qu'il me demande cela et je réponds toujours "c'est toujours pareil". Nous venons d'avoir la lecture des notes. Je suis troisième, mais après Théodore Lespérance, élève qui est mon rival. Cette année, la lutte est plus chaude que les années passées, car je me force plus. Si je puis être encouragé un peu dans mes examens, pour être bon, car ce sont eux qui vont décider si je suis avant ou après ce petit incommode. C'est un bon garçon, intelligent et surtout très travaillant. Tandis que j'écris ici je le vois préparer ses verbes pour lundi. Ensuite, il étudiera ses fables et toute l'étude ainsi. Tandis que moi je sais que je perds mon temps. Cependant ce soir je prends la résolution de ne plus perdre une minute et de travailler plus que jamais d'ici mes examens.

Je puis constater, ce soir que je suis plus encouragé que je ne l'étais au lendemain de la rentrée. J'ai commencé à jouer au gouret⁽¹⁾. Comme je n'ai encore rien reçu de chez nous, je n'ai rien sur ce côté pour me donner de l'ennui. Mais je laisse mon journal pour travailler un peu. C'est assez écrire des paroles inutiles.

(1) C'était le temps où on essayait de franciser le mot "hockey".

18 Janvier, Valleyfield

Aujourd'hui, j'ai été à genoux deux fois. La première fois par M. Sauvé, depuis 8h1/2 à 9 heures, la deuxième par M. Leduc surveillant au dortoir, depuis 9 heures et quart à 9 heures et demi et en jaquette!! Je ne dirai pas un mot, si seulement on peut m'épargner demain dans la lecture des notes. Ce sera encore un désappointement, une contrariété. Nous ne sommes au collège que pour cela. Il faut tout accepter, qu'on ne mette un deux ou un trois, je m'en irai avec Gérard.

19 Janvier, Valleyfield

J'ai sujet de me réjouir ce soir. Je n'ai pas eu de notes. M. Véronneau a appelé deux élèves à sa chambre. Ils ont peut-être attrappé une volée. Ce soir, M. Poirier donnait une énorme "masse" à un petit parce qu'il avait donné, je le suppose, son retour en retard. Avant hier soir, Jos. Emile ou M. Sauvé ou "Mormon" comme l'ont baptisé les élèves, à cause de sa grande vitesse, en a massé à peu près six ou sept en sortant de l'étude. Malheureusement, la dernière masse qu'il a donnée, il a passé dans le beurre et il a été frapper le cadre de la porte. C'est vraiment trop se dévouer pour la formation des élèves. Se faire si mal que cela! En tout cas, tenons-nous sur nos gardes! Ca marche rondement de ce temps-ci.

25 Janvier, Valleyfield

Régis se défend bien

Ce soir, M. Sauvé a essayé d'en masser un qui était peut-être un peu trop fort pour lui. Cet élève ou Régis Boissonneault n'est pas grand, mais il est renommé et connu pour sa force et quand Jos-Emile est venu pour le masser, il a paré le coup (il est aussi boxeur) et lui tenant le bras, il dit: "Fesse donc, pour voir!!" Il a essayé de fesser, mais il avait un homme entre les mains. Ce fut inutile. Alors M. Sauvé voulut se servir de l'autorité de sa parole et l'envoyer chez le supérieur, mais Boissonneault ne s'en est pas occupé et il est monté au dortoir.

Il y a deux ans aujourd'hui que Cécile est morte. Peut-être est-elle heureuse maintenant au ciel. Elle a peut-être évité ainsi toutes les peines de la vie. J'espère qu'elle ne nous oubliera pas et qu'elle nous rendra les prières que nous faisons pour elle.

26 Janvier, Valleyfield**Congé assuré à Châteauguay**

Il fait un tel froid que je n'ai pas encore les doigts réchauffés. On va couvrir les fournaies ce soir pour ne pas qu'elles gèlent. Je pense toutefois qu'on chauffe pas mal. C'est dehors qu'il fait froid. Ce n'est pas endurable. Ce soir, je n'ai pas eu de notes. J'aurai mon congé!! Je suis bien content.

27 Janvier, dimanche**Mauvaise partie**

Nous venons de jouer une fameuse partie de hockey: les méthodistes contre un club formé en partie d'élémentaires. La partie fut nulle: deux à deux. Ils sont cependant plus forts que nous. Les 3/4 du temps, ils étaient de notre côté. Moi, je n'ai presque rien fait. Mes patins ne coupaient pas et je ne pouvais même pas rejoindre les gars pour leur nuire. Notre défaut était que nous étions un peu lents. Avec un peu d'exercice, ça viendra. J'avais les deux pieds presque gelés. Ca m'a fait un peu mal quand je me suis déchaussé!!!

28 Janvier, lundi**Les pieds gelés**

Ce soir, j'ai bien mal au pied droit. C'est comme cela depuis hier. La journée fut ennuyante. Il fait très froid. Je n'ai pas patiné. Je me suis gelé les pieds dimanche, j'en subis les conséquences. J'ai de la misère à marcher. Je ne pourrai pas patiner demain après-midi. Je commence à avoir hâte de voir arriver le congé. Depuis longtemps la case est vide et nous ne pouvons manger qu'au réfectoire. Bien souvent nous restons sur notre appétit. Rien de surprenant que quand il y a du magasin, nous dépensions plus que cinq sous.

29 Janvier, Valleyfield**Chez le barbier**

Nous avons passé ce matin la composition française. Nous avons un très bon sujet. Cet après-midi j'ai patiné un peu. Ca n'allait pas bien, car j'avais mal aux pieds. Alors j'ai joué au "pool", je dirais mieux "poule" comme je le constate en feuilletant mon dictionnaire du bon langage. Je me suis fait couper les cheveux. Nous faisons bien pitié avec notre pauvre barbier, un nommé Dumouchel. Il nous passe un coup de sa tondeuse, nous donne un coup de ciseaux en avant et c'est fini. Pas plus de cinq minutes. Ensuite, il a descendu ma raie d'un pouce à peu près. Ca nous coûte 25 sous. Il y a un "barbier" près de chez ma tante à Montréal qui nous charge 15 sous et qui prend le temps de nous couper les cheveux.

Dumouchel fait certainement 4 à 5\$ chaque fois qu'il vient ici et s'il n'allait pas prendre son coup, il ferait plus encore. Il ne gagne pas son argent puisque je vais être obligé de me faire couper les cheveux de nouveau rendu à Montréal mardi prochain. Une chance que personne ne lit ceci, ce serait bien de la médisance ce que j'écris là.

30 Janvier, Valleyfield

Visite éclair de papa

Ce soir, j'étais à l'étude quand Albert vint me chercher pour aller au parloir, papa était là! Je descendis et, en effet, je vis papa qui était dans le corridor avec M. Laberge. Celui-ci nous fit passer à sa chambre. Papa resta à peu près une demi-heure avec nous.

Nous avions aussi M. Julien qui était avec nous. Ils parlèrent de toute sorte de choses, et en le disant, papa était obligé de partir. Nous n'avons pas eu beaucoup de nouvelles de chez nous, si ce n'est que tout le monde est bien. Avant de partir il nous a laissé à chacun cinquante sous à Albert et à moi. J'étais sans le sou, pour ne pas dire cassé.

14 Frier, Valleyfield

Découragé

Hier, je me suis acheté un hockey de 50 sous et je joue en plein. Je vais me faire mourir à jouer s'il continue à faire beau. C'est là seulement que je trouve du plaisir, toute ma passion est là. Je n'ai plus de goût pour ma classe ou pour quelque autre chose. J'ai l'habitude d'être le premier en version, l'autre fois j'ai eu 3/15: le dernier. Je suis découragé. Nous avons trois heures pour une version latine aujourd'hui. Je ne la travaillerai qu'une heure et si je suis pas bon je pourrai dire au moins que je n'ai pas travaillé tout le temps. J'aurais besoin ici d'un ami, bon et charitable pour m'encourager un peu et me donner l'exemple. Je n'en trouve pas d'ami véritable. Hier nous récitons en modèles français. L'espérance corrige ma récitation et moi qui n'avais rien manqué, je m'attendais à avoir 5. Et bien, pour points sur les "i", accents, virgules, j'ai eu un sur cinq. Cela n'est-il pas propre à décourager un homme. Un autre aura une copie malpropre, et on ne verra pas qu'il n'a pas mis un point ici, un accent là. La prochaine fois que je réciterai, j'aurai zéro ou cinq en bas de zéro, c'est certain, je ferai exprès.

20 Février, Valleyfield

Le courage revient

Hier, j'ai reçu une lettre de chez nous, et maman me dit de ne pas me décourager et voilà que déjà je commence à revenir. J'ai mal réussi la semaine passée, mais je me propose d'être meilleur cette semaine. Nous avons fait une version grecque, j'étais deuxième et j'aurais pu arriver premier facilement en travaillant un peu plus. Il faut que je me reprenne.

27 Février, Valleyfield

Encore à genoux!

Tout va bien de ce temps-ci. La semaine passée je suis arrivé le premier. Je vais continuer à bien travailler. Aujourd'hui, nous avons corrigé une belle version grecque. Je n'ai pas été bien fort, j'eu eu 10/15, le 3ième ou 4ième. J'ai fait cela mardi et je n'ai pu venir à l'"étude, libre" pour travailler plus, car nous avons une partie de hockey contre les élémentaires (et nous nous sommes fait battre: un à zéro). Ce matin en jouant au gouret, j'ai échappé un "maudit" et M. m'a envoyé à genoux. Pauvre Jérusalem! Je le plains bien s'il prétend empêcher les gars de dire "maudit". Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, c'est le patois ordinaire. Moi j'ai appris cela ici, et ici on n'enseigne pas le contraire, c'est-à-dire le perfectionnement de notre langage. Quelqu'un essayant de bien parler on rirait de lui, j'en ai la preuve. Car pas un élève ici ne parle comme il devrait le faire. Les maîtres? Il y en a quelques-uns qui parlent bien. M. Bonnier? Il parle en anglais: Hurry up, outside, et il mêle aussi bien les deux langues que n'importe qui.

28 Février, Valleyfield

Je rêve, je pense à Léona

Cet après-midi nous avons été patiner, peut-être pour la dernière fois. La glace était très molle. Il se formait comme une neige épaisse dessus. Et bien, nous laissons un amusement pour en reprendre un autre avec le printemps qui s'en vient. La balle au mur, le tennis, le baseball! Tout cela vaut bien le hockey, mais attendons. Je me propose d'écrire tout à l'heure. Il me faut répondre à une lettre que j'ai reçue, il y a quelque temps, de Léona. C'est la première fois qu'elle m'écrit au collège! Au nom d'un confrère! C'est un petit plaisir que je me permets. J'ai connu cette fille cet été pendant les vacances et je l'ai trouvée aimable. Quel mal y a-t-il à lui écrire un mot de temps à autre?

11 Mai, dimanche Congé du mois: visite à l'oncle Ovila

Mardi dernier, je suis allé à Châteauguay. Quel beau congé du mois que celui-là. J'ai eu 7 à 7. On est à peindre la machine chez nous. Nous prendrons le 6ième ou 7ième été avec ce McLaughlin. Nous sommes allés avec l'auto de René chez mon oncle Avila tout l'après-midi. Il nous a très bien reçus. Il nous a fait de la tarte, et nous a donné le reste de leurs pommes, en nous faisant apporter chacun un morceau de sucre.

12 Juin, Valleyfield

Les vacances arrivent

Eh! bien oui, il ne reste plus qu'une semaine. Une semaine d'examens! Il est bien difficile pour moi de ne pas penser. Les vacances! Mais nous y sommes rendus. Cependant il reste une semaine d'examens à passer. J'ai hâte d'y arriver pour de bon, pour ne plus penser qu'à cela. Je me demande bien s'il y a du plaisir à songer aux vacances. Est-ce donc que nous serions heureux seulement dans la perspective des vacances?

12 Juillet 1924

Pique-nique à l'Île des Soeurs

J'ai organisé un pique-nique à l'Île des Soeurs. J'ai réuni tous mes amis et amies et cela m'a donné l'occasion de revoir Léona qui était en visite chez son amie Annette Laberge. C'est Raymond qui nous a obtenu la permission d'aller nous baigner sur le côté de l'île où il y a une belle plage de sable. Nous avons traversé en auto sur le Bac (mû par une chaîne fixe attachée de chaque côté de la rivière et qui passe par l'engrenage d'une roue tournée à la main au moyen d'une manivelle). C'est un endroit très privé. Une vraie belle place pour se baigner.



Il y avait entre autres dans le groupe: le premier à gauche Maurice Trudeau qui reste à côté du Club Nautique, Roméo Primeau et Jean D'Amour, confrères du collège, Maurice et Rolland Laberge, Charlemagne Bourcier, Annette Laberge, Léona Poulin, son frère Lucien, Thérèse Marchand, Lucille Crépin, Lucienne Cecyre, Henri Laberge, mon frère Albert et quelques autres dont je ne peux retrouver les noms.

13 Juin, Valleyfield

Congé de fanfare!

Nous avons eu mardi passé notre congé de fanfare. Nous sommes allés à Saint-Timothée. Pour moi dans la fanfare, ma fonction, c'est de jouer le cor. C'est plus ou moins intéressant par bouts. C'est égal, l'an prochain, j'espère monter en grade. M. Langlois m'a dit que je serai premier alto. Il y a quelques petites choses comme cela dont je me soucie pour l'an prochain. J'entrevois dans M. Pigeon, mon futur professeur, un prêtre d'ordre, quoi qu'il fasse bien travailler ses élèves. Voilà quelque chose que je vais mieux aimer que cette année. Je serai, l'an prochain dans les classes supérieures et la versification, si je prends ce que m'en disait un élève, est bien des fois plus intéressante que les trois classes qui la précèdent. En effet, c'est la classe des compositions, des analyses, voilà qui est dans ma manche.

19 Juillet, Châteauguay

J.E. watches the Fords go by!

Ce soir, papa, en regardant passer toutes les autos avec leurs fortes lumières, nous parlait du temps où il avait l'agence des Fords⁽¹⁾

Les premières machines qui arrivèrent par ici. Il était de compagnie avec Jos Laberge pour vendre les machines et leur première vente fut celle qu'ils firent à Fortunat Laberge, notre ancien notaire. Il nous conta toutes les misères qu'il avait. Il n'y avait que des mauvais chemins. Les machines étaient éclairées au carbure. Papa nous disait que ça semblait être un rêve pour lui de voir ainsi passer les machines alors qu'il y a une quinzaine d'années, il n'y avait que des voitures et des chevaux.

Juillet

Feu le chanoine Chaput

Le chanoine Rémi Chaput, curé de Châteauguay de 1892 à 1916. Homme d'ordre, irréprochable, sévère mais d'une grande bonté. Je me souviens que c'est lui qui avait réconforté maman qui s'était vue refuser l'absolution par un certain prêtre étroit, parce qu'elle avait assisté à un spectacle de nuit à New-York.

(1) Voir: Mémoires d'un Bourgeois de Montréal, p. 151.



M. le chanoine Rémi Chaput



Raymond en promenade au Mont Orford, dans les Cantons de l'Est; à sa droite l'abbé Léonidas Reid, le fils d'Hor- midas Reid et frère de Mme Ls-P. Paré et d'Omer et à sa gauche M. le curé Bourbonnais.

24 Juillet, Châteauquay

Traquédie sur le coteau

Edmour Bourcier de Ste-Marguerite, sur le Coteau tout près de chez mon oncle, est mort accidentellement, jeudi soir le 10 juillet 1924.

Il revenait de chez Hilaire Côté avec son tracteur et il allait vite. Par une mauvaise manoeuvre, il s'est vu retourné à l'envers et le tracteur par-dessus lui. On releva le tracteur. Edmour était sans connaissance. Il mourut peu après.

6 Octobre, Valleyfield

Je suis piètre Joueur

Voilà qu'on commence des concours de jeux! Jusqu'ici je me suis fait battre à la balle au mur et au tennis. Je me suis consolé, mais pour la balle au mur ça m'a choqué. Je jouais en avant et j'avais pour jouer en arrière un homme que je n'aimais pas pour jouer là. Ce qui m'a choqué, c'est de voir que je ne suis pas capable de me placer en arrière dans une partie et de faire des bons

coups. Qu'est-ce qui me manque? Il faut bien dire que je ne suis pas encore assez joueur! Mais ça viendra. En tout cas, je ne suis pas découragé dans ces concours et je veux essayer d'accrocher un prix. Ce que j'écris là, il n'y a pas un gars auquel j'en soufflerais mot. Il y a assez qu'on me dira que je ne vauds rien et que je passerai pour tel, sans que j'aie à penser de moi moins que je vauds. Mais je laisse toutes ces idées pour penser au congé du mois.

26 Novembre, Valleyfield

Un 3 pour le congé

Ce midi, j'ai été à l'hôpital, c'est-à-dire avant de me rendre à l'hôpital, j'ai été poster une lettre (à Léona) au bureau de poste. Je ne veux pas me faire de bile pour rien, mais si Moreau ne m'a pas vu, j'ai été chanceux une minute! C'est dire que je m'attends presque à me faire accrocher par Verronneau aussitôt que je le verrai. Mais je serais fou de me tourner les sens d'avance. C'est fait maintenant. Attendons. Hier c'était la Sainte-Catherine. Maman nous a envoyé de la tire. Ça me fait de la peine de voir que j'ai un trois pour le congé. Quand je lui ai annoncé cela, elle m'a répondu que ça avait fait de la peine à papa. Après tout, ça n'a été que légèreté. Mais vu que ça fait la troisième fois, je commence à être coupable. C'est pourquoi je me suis promis de changer et d'être plus sérieux, plus réfléchi, il est grandement temps.

29 Novembre, Valleyfield

4ième pour le mois

La semaine est finie. J'arrive 4ième pour le mois. J'aurais aimé arriver meilleur que cela. Je n'ai pas eu de note. Il faut croire que M. Moreau ne m'a pas vu aller en ville mercredi, car je n'ai pas entendu parler de rien. Je me sens un peu paresseux ce soir. Cette dernière semaine m'a baissé et si je m'étais forcé seulement un peu plus, je serais arrivé au moins troisième. C'est l'arithmétique qui a dû me baisser beaucoup. Toujours cette matière n'est pas forte chez moi. Mais je vais essayer de me reprendre, il faut que j'arrive meilleur que cela.



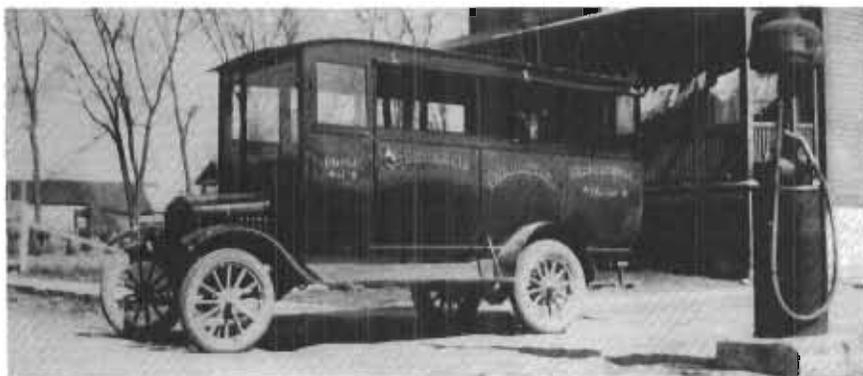
GARE

La gare de départ symbole de l'inconscient où se trouve le point de départ de l'évolution de nos nouvelles entreprises matérielles, physiques, spirituelles. (Jean Chevalier, Séghers)

19 Juillet 1921

A la gare de Châteauguay

Lieu de rassemblement par excellence après celui du perron de l'église. Sur la photo du haut, le groupe joyeux des employés du magasin qui sont venus pique-niquer à Châteauguay. Sur la photo du bas, nous attendons l'arrivée de papa par le train de cinq heures et vingt-cinq qui arrive à Châteauguay vers six heures. Dominique Julien et sa soeur Diana tout près de Raymond sont en visite. C'est l'anniversaire de Raymond le 22 juillet, bonne occasion de se rencontrer. Cécile, songeuse, se demande quelle sorte de photo je vais prendre, tandis qu'Albert, lui, ne s'intéresse pas à mes efforts de photographe. Il a l'esprit et le regard ailleurs. Au congé du mois c'est par le New-York-Central que je voyageais de Valleyfield à Châteauguay. Si j'avais un 2 ou un 3 de conduite, je prenais le train de 10h plutôt que celui de 7h. un 4 me retenait au collège jusqu'à deux heures ce qui annulait la visite à la maison.



TAXI DESPAROIS

Limousine Arthur Desparois; photo prise en face de la maison Roch Desparois qu'on a déménagée pour faire place à la Caisse Populaire. Arthur Desparois opérait un service de taxi entre la gare du Bassin et le village; il en coûtait 25c aux usagers pour le trajet. Après la mort d'Arthur, c'est Léo son frère qui a pris la relève.



Mon cousin Léo a eu une carrière fulgurante à Châteauguay et dans toute la région. Tout d'abord il a exercé le métier de son père, boucher, qu'il a maîtrisé à perfection. Il a fait du taxi avec sa propre voiture qu'il a réussi à économiser; il a été restaurateur; il a construit des maisons, dont la sienne propre, aujourd'hui le restaurant Provost, au 77 rue Principale; il a été gérant de la Coopérative à Châteauguay et gérant général des Coopératives à Ste-Martine où il a construit et géré un théâtre et où il a été maire. En société avec son beau-frère Gérard Bourdon, il a acheté et agrandi le Restaurant Rustik aujourd'hui devenu, dans les mains de Jules Dumouchel le restaurant le plus chic et le plus achalandé de la région. Il a marié Gérardine Chassé avec qui il a vécu les bons et les mauvais jours jusqu'à sa mort en 1976, deux enfants Lise et Pierre. Il a terminé sa carrière en administrant un commerce de nettoyage à Montréal, rue Marie-Anne.

Léo pour moi symbolise l'esprit de travail et d'entreprise des jeunes de Châteauguay; tous ceux qui ont vécu à Châteauguay de son temps l'ont connu et aime; toujours souriant et de bonne humeur, il n'avait pas d'ennemis; un homme modèle que Châteauguay ne peut oublier.



On ne peut parler de la vie active de Léo Desparois sans évoquer celle non moins remarquable et colorée de son ami intime Henri (Michel) Dorais (décédé deux ans seulement après lui en 1978). Bon homme d'affaires, il réussit tout ce qu'il entreprend pour rendre service à la communauté. Avant que la Municipalité n'ait un service de police officiel, il a exercé la fonction de constable presque à titre bénévole; il a été tout à tour pompier, huissier, conciliateur, chauffeur, politicien, brocanteur. Son sens communautaire le pousse à construire une salle pour réunions puisque la paroisse n'en possédait aucune. Eventuellement il vend cette salle à la Fabrique avec la clause que si jamais il se marie, il pourra utiliser la salle pour la réception! Ce qui l'a bien servi, puisque en 1945, il avait 43 ans, une jeune et belle dame de Montréal, Jacqueline Lalonde réussit à mâter ce vieux garçon fringant et la noce eut lieu dans la salle suivant le contrat. *Cinq* beaux enfants devaient être le produit de cet heureux mariage. Henri Dorais est décédé en 1976. La communauté le manque beaucoup, à cause de tous les services qu'il a rendus et peut-être aussi à cause de tous les bons tours qu'il a joués et du sens de l'humour qui le caractérisait. Henri Dorais, un homme à l'esprit communautaire qui a bien mérité de ses concitoyens. Châteauguay n'est plus le même depuis qu'il est disparu.

DEPARTS



On s'habillait mieux pour voyager par train qu'on ne le fait aujourd'hui pour aller en auto; les beaux chapeaux et un brin de fourrure sont toujours de mise



En attendant le train à la gare de Châteauguay Bassin (1906). Debout Emma McComber, Amanda Desparois, oncle Léonidas Desparois, Edmond McComber, Bertha Gérard et Raymond McComber.

RÉSUMÉ DE 1924

Je fais ma méthode tant bien que mal avec l'abbé Elzéar Laberge Je vais à Châteauguay aux congés du mois et pour les vacances d'été alors que je travaille au magasin de papa, ce qui me donne peu de temps pour jouir des loisirs de Châteauguay; ma vie est un départ continuel, départ pour le collège, départ pour la ville (taxi Desparois!) par le train New-York Central. J'envie mon cousin Léo Desparois, fort, plein de santé, qui vit à Châteauguay libre et heureux à faire du taxi, avec son propre autobus alors que moi toujours malade confiné au collège et au magasin, je me sens pas mal misérable.

J'ai beaucoup souffert d'un complexe d'infériorité à cause de ma santé délicate. Je me trouvais faible et incapable de suivre les autres qui mangent bien, se couchent tard et prennent un coup à l'occasion et ne sont jamais malades! je me suis abstenu le plus possible et j'ai essayé de trouver le meilleur régime (sans remèdes) pour me remettre et guérir ma constipation. En fin de compte ce que je considérais comme un gros handicap m'a bien servi puisque ce régime me tient encore en vie alors que j'approche quatre vingts ans!

Outremont, février 1988



Un départ n'est jamais bien gai. Albert, maman et moi.

DEPARTS (Partir c'est revivre)

Les départs ont toujours un côté triste. "Partir c'est mourir un peu!" dit la chanson; mais entre gens qui s'aiment, on se console; on finit toujours par se retrouver!

Mon départ de Châteauguay pour le collège a été dur, mais mon séjour comme pensionnaire au collège de Valleyfield m'a fait apprécier davantage la maison et l'atmosphère heureuse de Châteauguay. Il est vrai que ce départ n'a pas été une séparation définitive. J'ai continué à rester à Châteauguay pendant au moins trois mois de l'année et en 1967 je suis venu habiter à l'année la maison paternelle toute rénovée. J'y ai passé quinze années heureuses à m'occuper de loisirs et d'organisations paroissiales.

Ce n'est qu'en 1979 que s'effectue un autre départ, définitif cette fois. Je ne peux pas dire que ça ne m'a pas donné un coup au coeur de laisser la maison de Châteauguay⁽¹⁾. Par ailleurs, le plaisir que nous avons ressenti Jeanne et moi de revenir à Outremont et de nous retrouver avec des amis et presque une famille a amplement compensé pour la peine que nous avons eue. C'est ici à Outremont que nous avons passé les vingt plus belles années de notre vie à élever nos cinq enfants, d'abord sur la rue Querbes, puis à 585 Champagneur, juste en arrière du théâtre Outremont. Nous sommes maintenant sur la rue Bernard à deux pas de notre ancienne demeure, encore dans la paroisse St-Viateur, parmi les nôtres avec plein d'activités que nous fournit notre Club d'âge d'Or "Les Ultramontais". Cela nous fait une vie bien remplie; il me semble que nous sommes comblés. De plus, Châteauguay n'est qu'à vingt minutes d'Outremont; nous ne manquons rien de ce qui se passe d'intéressant à Châteauguay et nous avons souvent la visite des gens de mon ancien village qui viennent danser à nos partys de l'Age d'Or.

N'est-ce pas qu'il faudrait changer la chanson: "Partir c'est mourir un peu mais c'est aussi revivre".

Outremont, février 1988.

(1) Le 15 juin 1984, je vendais la maison de Châteauguay à Gilles Faubert un homme de bien, vieux citoyen de Châteauguay imbu de principes religieux et humanitaires. Gilles est en plus un travailleur inlassable et il entretient la maison d'une manière impeccable. Je n'aurais jamais pu trouver un meilleur acheteur. Je suis fier de voir tout ce qu'il fait pour lui donner de la valeur et la maintenir une des belles résidences de Châteauguay.

AUTOS; Au collège de Valleyfield - A l'infirmierie - Malade à la maison - En repos à Châteauguay - Premier accident d'auto - Ordination de Raymond.

PHOTOS; Le McLaughlin sur la route du Nord - En route vers Valleyfield - Résumé de 1925. L'Indispensable Auto.

11 Février, Valleyfield

Epidémie à l'infirmierie

Ce soir, je me suis décidé de faire mon journal! J'en ai beaucoup à dire. Tout d'abord la température. Que penser d'un temps tel que nous en avons eu depuis bien proche une semaine? Un temps doux, de la pluie, et au beau milieu du mois de février, quand nous devrions jouir encore de l'hiver. Et puis cette température est malsaine. Ce soir nous comptions vingt cinq élèves absents au réfectoire, d'autres doivent partir demain. Pour moi je suis bien ainsi qu'Albert. Une chance qu'il en soit ainsi. Il n'y a personne chez nous. Je me demande ce que je ferais si j'étais malade. J'irais à l'infirmierie? N'y pensons pas. Il y a à l'infirmierie des malades frappés d'une maladie contagieuse et foudroyante! Est-ce la diphtérie, la coqueluche, la grippe, la rougeole, le choléra, nous n'en savons rien. Toujours est-il que l'infirmierie est placardée et la maladie qu'il y a là, c'est un mystère. J'ai dit qu'il n'y avait personne chez nous. Mon père et ma mère sont partis pour un beau voyage en Floride. Je suis bien content pour eux. Ils sont partis vendredi de Châteauguay. Lundi, ils partaient de New-York pour Tampa. J'attends de leurs nouvelles.

Mais laissons-les à leur repos pour parler de ma classe, les examens sont passés. Je suis arrivé 3ième. Maintenant tout en travaillant sérieusement, il faut que je lise un peu. Je suis dans "le Journal d'un Potache" de ce temps-ci. C'est ce qui m'a décidé à sortir mon journal.

Ce n'est pas que j'aie l'idée de surpasser Jean Vizère, mais c'est un simple petit raisonnement qui m'y ait fait arriver. Ne puis-je pas, moi écrire des impressions que je trouverai, en les relisant, aussi intéressantes que celles que je trouve chez un autre? Cela est clair et c'est pourquoi je me suis décidé.

13 Février, Valleyfield

Mon ami Poupart à l'infirmerie

J'ai vu tout à l'heure un de ceux qui sont retenus à l'infirmerie depuis près de deux semaines. On aurait dit le fameux Arton, dont parle Jules Verne dans "L'île Mystérieuse", revenant à lui après son séjour dans son île sauvage. Benoît Poupart, car c'est lui que j'ai vu, avec les cheveux en désordre, un habit bleu couvert de ce blanc qui reste sur le noir, quand on se couche habillé dans un lit, n'étant pas encore très sûr de ses pas, et excité comme on doit l'être quand on part pour la maison, était à la porte de l'infirmerie quand je suis passé.

J'aurais voulu lui parler, car c'est mon meilleur ami, mais le petit Crète était là et il n'a pas permis que je m'expose à attraper une maladie comme il en a une. En tout cas, ceux qui s'en vont chez eux aujourd'hui, je les trouve bien heureux et je suis content de les voir sortir de cette infirmerie de mauvaise augure.

13 Février, Valleyfield

Suis-je timide?

Le mieux à faire ce soir, c'est bien de noircir quelques pages de mon journal. Peut-être cela mettra-t-il un peu d'ordre dans mes idées. Car je suis un peu embrouillé ce soir. Faire mon journal... J'hésite toujours chaque fois que j'ai quelque chose d'un peu particulier à inscrire. Si jamais mon livre tombait entre les mains de quelque élève! Cela me fait jongler un peu. Que découvrirait-il celui-là? Tout d'abord, tout et rien que ce qui me regarde moi et ma famille, donc quelque chose de "foncièrement" personnel. Puis il verrait mes côtés faibles, mes idées, qui parfois semblent un peu drôle, je veux dire que celui-là verrait tout l'intérieur de moi-même et que désormais il me connaîtrait à fond, inutile d'afficher telle ou telle manière avec lui, il sait que je suis bon pour telle chose pas plus.

Mais halte-là! Je crois que je ne sais plus beaucoup où j'en suis. Je vois que je suis plus enfoncé que tout à l'heure. Qu'est-ce que cela ferait si un élève lisait mon journal? Est-ce que je ne suis pas plus avancé? Mais oui, je l'ai. Si quelqu'un le lit, ce sera ou un sot ou un fin. Si c'est un étourdi je dis: un plus fou que moi se mêle de rire de moi. Si c'est un intelligent, il ne lira pas tout et saura se taire. Donc, je crois que je n'ai rien à craindre.

22 Février, Valleyfield

Problèmes de santé

Comme il me reste quelques vingt minutes je vais barbouiller un peu mon journal. Si j'ai le coeur content ce soir, j'ai la tête un peu lourde. Je ne sais pas si je vais prendre la grippe, mais ça regarde mal. Je me pensais bien bon, mais je vois que ça ne sera pas long que je vais être obligé d'aller me reposer à l'infirmierie. Une chose certaine c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas chez moi, j'ai des boutons dans le visage. Papa me disait que c'était là un signe que m'envoie Mère Nature pour me dire que quelque chose ne va pas, que je dois faire attention. Mais est-ce donc l'exception, ceux qui ont des boutons? Ce n'est donc pas un mal général chez les jeunes gens. Je me dis que c'est ma digestion qui ne va pas. Pourtant je me suis vu prendre des remèdes, me tenir régulier, et avoir des boutons quand même. Depuis quelque temps je ne mange pas de viande. Pourtant il me suffit de me passer la main sur le front pour constater par la douleur que j'en ressens, que j'ai encore du mal là. Mais je suis décidé d'aller voir le Dr Brossard. J'attends pour voir ce que vont en dire mes parents.

25 Mars, Châteauquay

Malade à la maison

Me voilà rendu à la maison. Il y a un mois, j'ai attrapé la grippe au collège et je ne me suis par remis très bien. Comme j'ai encore été malade dernièrement, maman qui est venue nous voir mardi dernier (le 24) au collège m'a amené. Je suis bien content de me voir rendu à la maison. S'il y a un petit moyen, je vais me rétablir comme il faut.

On est si bien à la maison. Là, il est une heure. Je vais me coucher dans quelques minutes. Tout est tranquille dans ma chambre, excepté une mouche ou deux qui se débattent. J'entends Claire jaser avec maman en bas, en même temps que les portes d'armoires se ferment, les assiettes se serrent, que les balais passent en accrochant chacun des meubles. Dehors, les coqs chantent chacun à leur tour; il y a même des petits oiseaux qui gazouillent sur la couverture du bas côté. Le temps est sombre. J'aimerais bien continuer de rêver dans mon journal ou bien lire l'ami MacDonald mais comme je dois me coucher et pas autre chose, je vais y aller.

3 Avril, Châteauquay En repos à la maison, c'est le ciel!

Remplissons une colonne de notre journal. Nous avons reçu notre sirop de chez mon oncle Ovila hier. Mon cousin Normand qui l'a apporté nous dit qu'ils n'ont que quarante

gallons de fait. Ce sera peut-être tout cette année car depuis quelque temps, ça ne coule plus.

Normand nous disait hier que mon oncle a à peu près 700 chalumeaux, dans toutes ses érables. Cet avant-midi, j'ai sorti de la cendre. J'en ai mis dans le chemin que j'ai un peu modifié à des places et agrandi à d'autres. Il m'en reste un tas assez considérable à sasser dans le tennis. Je vais essayer de m'engager un homme. Tandis que je m'occupe ainsi, je ne néglige pas ma santé. Je prends toujours le tonique du docteur Brossard. Je prends aussi, pour mes intestins, une poire à tous les matins ainsi que de la graine de lin de temps en temps. Les résultats ne sont pas tels que je le désire. Il me reste à me corriger de deux petits défauts qui peuvent certainement me nuire, à savoir celui de trop manger, ou celui de manger trop de sucré. Quand je dis qu'il m'arrive de trop manger, je ne veux pas dire que je mange à me défoncer l'estomac, mais juste un peu plus qu'il ne faut pour mon estomac malade. Cela, je le constate par le sommeil qui est long à venir, quelquefois et surtout par ces "sacrables" de boutons qui me poussent dans le visage. Mais espérons que je viendrai à bout de tout cela.

9 Avril, Châteauquay

Toujours en repos

Aujourd'hui, j'ai sassé le tas de cendre qui est dans le tennis. Mais je n'ai pu finir, car il est gelé dans le fond. J'ai engagé Arthur Primeau et à nous deux, nous avons râclé les deux rangées de lilas et les plates-bandes. J'attends une pluie pour faire rouler toute la terrasse. J'aurais dû faire cela plus tôt car c'est déjà sec. Ce soir, j'ai été à l'Office de 7 heures. Le sermon fut donné par le révérend Père X. Les trois points de son sermon étaient les trois réparations que nous devons à Notre-Seigneur à savoir celle des mauvaises communions, du blasphème et de l'ivrognerie. De cela, j'ai pris une résolution: celle de faire attention à mon langage, éviter les expressions grossières.

10 Avril, Châteauquay

Plus rien à faire

Nous revenons tous de l'Office, papa est pris avec un problème d'échecs et il n'a rien que cela qui l'occupe. Il ne faut pas lui parler d'autres choses. Nous lui avons apporté ce jeu du collège et depuis qu'il l'a appris, il a la rage des échecs. J'aime bien cela moi aussi jouer une partie de temps en temps, mais il y a bien d'autres choses qui m'occupent plus que cela. Si je m'écoutais, je ferais comme lui, mais il faut penser comme cela est ennuyant pour les autres.

Nous voilà au soir du Vendredi Saint. C'est assez ennuyant que j'aimerais autant me voir au collège. Au moins là, j'aurais eu un peu plus d'activité. Dans le jour, c'est vrai que je peux me distraire en travaillant dans le parterre ou dans le tennis, mais maintenant, je ne trouve plus rien à faire. Je suis obligé d'attendre après la température. En tout cas, je vais essayer de travailler cela pour partir la semaine prochaine pour le collège.

22 Juillet, Châteauguay

Premier accident d'auto

Je suis bien découragé ce soir. Il m'est arrivé un accident bien pénible avec l'auto aujourd'hui. J'allais chercher Charlemagne (1) pour venir avec Albert et moi à Valleyfield. En partant du Bassin, Albert embarque en arrière et ne referme pas sa porte assez vite. Il arrive qu'elle s'accroche dans l'auto de Jubinville (2) qui était là et nous l'avons ramassée en miettes. Nous l'avons laissée à Beauharnois chez Langlois pour la reprendre en revenant. A part de cet accident j'ai fait un excellent voyage.

Je n'étais pas à l'aise pour arriver ce soir. J'ai annoncé cela à maman puis j'ai téléphoné à papa pour qu'il ordonne une autre porte au plus tôt. Il a fermé la connection juste à ce moment et cela m'a tellement saisi que je me suis sauvé dans ma chambre et que j'ai pleuré. Après tout, ce n'était pas de ma faute. Ce soir papa ne m'a pas dit un mot depuis qu'il est arrivé. Que j'aimerais à être grand et avoir de l'argent pour tout payer au plus vite. Et ce qui rend la situation plus pénible c'est que l'ordination de Raymond a lieu samedi et que papa devait aller chercher l'évêque avec notre machine. Peut-être qu'elle ne sera pas arrangée pour si tôt.

(1) Charlemagne Bourcier.

(2) André Jubinville, le fils de Walter Jubinville, barbier, rue Soyez au Bassin; c'était notre barbier attitré, avant qu'Hector Lefebvre le devienne; je m'y rendais à bicyclette me faire faire une coupe de cheveux à .25\$. Homme de devoir, Monsieur Jubinville exerçait son métier consciencieusement et il savait nous entretenir de tout ce qui se passait d'important à Châteauguay. Il m'en imposait beaucoup haranguant ses clients de sa grosse voix avec un accent anglais, son bedon bien appuyé contre la chaise. Détail à souligner en rapport avec mon journal, son fils Charles a marié Bernadette Bourcier, du Coteau.

25 Juillet, Châteauguay

Ordination de Raymond

La porte a été réparée à temps et papa a pu aller chercher l'évêque (Mgr Rouleau). La cérémonie a été impressionnante, l'église St-Joachim brillait de toutes ses splendeurs; la réception a eu lieu dans le garage, que nous avons aménagé à cet effet, le repas servi par la compagnie Eaton. Papa était bien content de sa réception qui, bien que faite à la maison, était à la hauteur de la dignité conférée à un nouveau prêtre.



C'est avec ce McLaughlin que j'ai eu mon premier accident d'auto. (V journal 1925) sur la route de Bellerive. La route du Nord était mauvaise, en gravelle, on montait les grosses côtes en deuxième et on ne parvenait pas toujours du premier coup au sommet; parfois il fallait se reprendre, reculer et repartir du bas, arrêter quand le moteur chauffait trop et se reprendre. Comme sur la photo. Quand nous sommes allés à Bellerive, nous avons une limousine McLaughlin sedan, ce qui était une amélioration sur le "touring" (voiture ouverte), qui était moins confortable.





EN ROUTE POUR VALLEYFIELD

Les routes étaient presque toutes en terre ou en gravelle. En principe on ne voyageait que par beau temps, car après une bonne pluie les chemins devenaient impossibles. Pour aller à Valleyfield la route du canal de Beauharnois étant souvent trop chaoteuse et défective, il était plus avantageux de passer par les rangs plus droits et moins raboteux!



Photo du haut: en route pour Valleyfield dans la luxueuse voiture de Monsieur Joseph Laberge avec Mgr Dorais Raymond, Monsieur Laframboise et Napoléon Laberge.

Sur le chemin de Beauharnois, Lorenzo Bourdon, Léonidas Reid (abbé) Diana Julien Raymond McComber



Sur la route Châteauguay-Valleyfield se trouvait l'important canal de Beauharnois où il fallait toujours arrêter pour voir fonctionner les écluses. Le pouvoir de St-Timothée m'émerveillait chaque fois que j'y passais; la puissance de l'eau descendant en chute m'a toujours fasciné;

Mon frère Raymond, chauffeur
attitré, prenait son rôle au
sérieux.



Comme j'étais encore trop jeune dans
le temps que nous roulions en Ford,
je n'ai pas beaucoup goûté le
plaisir de conduire le Ford à
pédales, le fameux modèle T, et
c'est avec le "Maxwell" puis le
McLaughlin que j'ai commencé à l'âge
de seize ans. "Chauffer un char" à
ce temps-là nécessitait beaucoup de
connaissances: savoir un peu de
mécanique surtout pour partir le
moteur qu'il fallait "crinker",
ajuster le choker, donner assez de
gaz etc. changer de pneu et réparer
un tube, avoir un bon "jack"
toujours en réserve, une pompe à
air, mettre les voiles en cas de
pluie, baisser et remonter le "top";
aussi y avait-il très peu de femmes
au volant, et pour cause!



Tante Délias aimait bien ces promenades en Maxwell.
On la voit ici avec maman et Bertha Gérard Malo.

RESUME

Bonne année de versification avec l'abbé Pigeon, malgré des problèmes de santé. Sont-ils dus à des causes psychiques plus que physiques? Est-ce le régime alimentaire du collège qui ne me va pas, est-ce l'ennui, l'incompréhension? En repos à la maison, je retrouve la joie de vivre. L'auto y est pour beaucoup. Comme aujourd'hui vidéos, discos, ordinateurs, remplissent la vie des jeunes, en ce temps-là l'ultime plaisir c'était de conduire l'auto que mon père laissait complaisamment à ma disposition.

L'INDISPENSABLE AUTO

La venue de l'automobile a provoqué dans le mode de vie de la société un changement aussi important que la découverte du téléphone, de la radio ou de la télévision. On doit à Henry Ford, un grand homme que j'admire et qui a marqué son siècle, d'en avoir popularisé l'usage en produisant en série à prix modique, le fameux modèle T, que mon père a été le premier à vendre à Châteauguay. Qui ne voit comment la vie familiale a été transformée; le père, la mère, les enfants sortent de la maison; on visite les parents à la campagne, les routes s'améliorent et les villes et les villages se rapprochent les uns des autres.

L'auto unit les individus elle facilite les relations commerciales; il faut admettre cependant qu'elle a aussi un côté dangereux qui comporte parfois des risques dans les mains de jeunes irresponsables. Dans mon cas, l'auto m'a souvent attiré hors de la surveillance paternelle et rares étaient les soirs où je ne trouvais pas une excuse pour m'évader avec la "machine", comme nous disions dans ce temps-là, pas toujours pour aller au Salut ou aux Vêpres.

Le facteur auto a sans doute joué pour que je laisse le collège de Valleyfield et que je revienne externe à la maison et que je me serve plus souvent de ce véhicule merveilleux qui donne une telle impression d'importance.

1926

REVERS

Belles-Lettres au Sainte-Marie - Accident mortel -
Retraite à la Broquerie.

Photos de college: ma classe à Valleyfield, club de
baseball, fanfare, collège Sainte-Marie, Résumé de 1926
A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

Je commence mes belles-lettres à Valleyfield en
septembre 1925. Je suis tiraillé entre l'idée d'aider mon
père au magasin ou de finir mon cours classique. Je suis
convaincu qu'un B.A. est indispensable pour bien réussir
dans la vie. J'ai donc fait un compromis; je laisse
Valleyfield et fais mon entrée au Sainte-Marie en plein
milieu de l'année. Comme je suis externe, je travaille au
magasin après 4 heures et les après-midi de congé, soit le
mardi et le jeudi. Professeur, le Père Lucien Lajoie s.j.

Mon travail au magasin consiste à m'occuper de la
correspondance, traduire les lettres de Walsh, la
publicité, et faire une liste d'adresses de tous les
marchands de fourrures du Canada en m'aidant de Duns &
Bradstreet.

Toutes mes occupations et ma vie plus libre font que
je néglige un peu mes études et ma conduite n'est pas
toujours exemplaire. Je couraille; voulant me mettre au
diapason des plus éveillés de ma classe, je sors un peu
trop.

6 Juillet 1926 Accident mortel

Je reçois un rude coup. En revenant de nous baigner
chez Roméo Laberge au Bassin avec cinq passagers dans
l'auto, j'ai une collision avec une motocyclette, un jeune
homme a perdu la vie, un autre est blessé grièvement;
l'auto est endommagée mais aucun des passagers n'est
blessé. Je finis l'année très ébranlé par ce malheureux
accident, l'épreuve de ma vie.

23 septembre 1926 Retraite à la Broquerie

En retraite de vocation à la maison des Jésuites La Broquerie à
Boucherville. Au réveil ce matin, j'ébahis mes confrères en leur
annonçant que Gene Tunney est le nouveau champion du monde. "Ce n'est
pas vrai!" me dit-on, je n'ai pas voulu parier, ça n'aurait pas été

honnête parce que je savais. En effet, la veille, après que tous fussent bien couchés et endormis, j'ai déserté et me suis rendu au restaurant du village où j'ai eu toutes les nouvelles par la radio. Petit fait qui montre bien que je ne prenais pas la retraite au sérieux. Je n'ai pas médité beaucoup sur ma vocation; tout était décidé dans ma tête; j'allais au magasin où mon père me voulait à tout prix.



Décembre 1925

Je quitte Valleyfield et
je rentre au Ste-Marie.

Je laisse Valleyfield; je laisse mes confrères qui, dans l'ambiance chaleureuse du collège sont tous devenus presque des frères que je reverrai d'ailleurs plusieurs fois par la suite; je pense que tous ont réussi leur vie.

Première rangée du haut: Jean D'Amour, avocat puis juge, habitait au manoir d'Outremont, décédé le 15 août 1987. Robert Lamothe, père blanc missionnaire en Ouganda, décédé le 24 janvier 1988. Ovila Lefebvre a fait du journalisme, a été ajusteur d'assurance maintenant arbitre de griefs à son compte, encore actif et plein de vie à 82 ans. Gaston Aubry, prêtre de Saint-Sulpice, missionnaire au Japon, décédé en 1985.

Deuxième rangée; Frédéric Amyot, a été curé à St-Urbain, chapelain à Valleyfield, encore bien vivant. Almanzor Ménard, o.m.i., missionnaire au Lesotho, mort assassiné dans sa mission le 31 juillet 1966. Edmour Laberge prêtre, ex-curé de Dorion, décédé en 1979. Ls-P. McComber, sans commentaire, Roméo Primeau, décédé en bas âge.

Rangée du bas; Théodore Lespérance décédé, Roméo Besner, décédé. Raphael Hainault, décédé. Abbé Leduc, professeur d'anglais, l'abbé Elzéar Laberge que nous appellions irrespectueusement "le grand Z". Le dernier et non le moindre Albert Viau, o.p. aussi décédé en 1982.

J'avoue que c'est avec un peu de remords que je laisse la vie simple et disciplinée du collège pour celle plus libre et plus agitée de la grande ville. Je me sens un peu lâcheur.

A Valleyfield, pension et enseignement coûtaient 225\$ par année, tandis qu'au Sainte-Marie comme externe, je paierai 45\$ par semestre et j'aurai l'avantage de travailler au magasin dans mes temps libres à cinq dollars par semaine. En somme je suis la volonté de mon père, je gagne tout en apprenant le métier, je poursuis mes études, ce qui me donne beaucoup de travail et d'occupation.



Le club de baseball du collège avec, rangée du haut; René Boissonnault, Jean-Marie Lafleur, abbé Proulx, Hébert, Léo Lemay, Delage.

Rangée du bas; Sylvio Daoust, René Gauthier, Jacques Fournier, avocat à Outremont, décédé en 1985. Albert Leblanc, avocat à Valleyfield.

Mascotte: Albert McComber, père oblat, missionnaire en Afrique.



La Fanfare

1926

REVERS - A quelque chose malheur est bon

C'est l'année de mon changement de collège. Décision strictement personnelle et qui me permettra d'aller travailler au magasin et de gagner de l'argent. Evènement majeur en 1926: mon terrible accident d'auto qui a coûté la vie à un jeune homme. L'accident est arrivé dans la courbe du boulevard Salaberry entre le village et le bassin près de l'endroit où commence la rue Francis, pas loin de la maison que l'on appelait l'école anglaise. C'est une épreuve terrible qui m'a ébranlé, mais qui aura peut-être contribué à m'assagir.

P.S. L'année 1926 a donc été une année d'épreuve, d'apprentissage du malheur.

Elle m'aura préparé à d'autres épreuves de ma vie; je devrais dire de notre vie, Jeanne et moi qui avons subi notre bonne part de dures coups: les longues maladies et la mort de nos pères et mères, la perte d'une fille mort-née en 1951, les maladies graves de nos enfants, accidents d'autos, pertes matérielles, Inondations, vols de fourrures, (il n'a manqué que le feu); mais chaque fois nous sommes sortis de ces revers enrichis; chaque épreuve subie a été l'occasion d'une montée, d'une accession à un état d'esprit tel que nous sommes devenus plus nous-mêmes, plus libres d'attaches matérielles et plus disposés à faire ce que nous choisissons de faire plutôt que de faire seulement ce que les circonstances nous forcent de faire. Le dicton dit vrai: A quelque chose malheur est bon.

Outremont, février 1988.

1927

COLLEGE

Il est question d'ordre dans mon journal - dans mes pensées - dans ma chambre
Tergiversations: affaires ou cours classique? Collège Ste-Marie - Conventum de classe Palestre Nationale - Kermesse.

Photos: Au Ste-Marie, Belles-Lettres - Rhétorique.

LE COLLEGE COURS CLASSIQUE

29 Avril, Châteauguay

Pour mettre de l'ordre dans mon journal

Je viens de relire quelques pages de mon journal! Oh! Boy! pour employer un patois à la mode, que les choses ont changé! Je ne suis certainement plus aujourd'hui le jeune écolier que j'étais en février 1925. Ah! non les choses ont changé et je me sens tout content de me voir rendu à l'âge de jeune homme.

J'ai du plaisir à relire ces pages de journal car je constate que j'en ai regagné... Ainsi, je constate que j'écris sur un livre des plus inadéquats. Je n'ai pas de chance de m'appliquer, les pages sont trop étroites et, de plus, un cahier ligné comme cela embrouille énormément la lecture du texte. Je décide donc de faire encore quelques pages et de me pourvoir d'un livre plus approprié.

Ainsi écrire mon journal, tout en étant un bon exercice de style, en sera un aussi de calligraphie et d'ordre. Je vais laisser ce joli passe-temps, pour mettre un peu d'ordre à quelqu'autre affaire dans ma chambre sans dessus-dessous.

1er Mai, Châteauguay

Repos

Un peu de journal pour me distraire et mettre de l'ordre dans mes pensées. Je suis fatigué ce soir: depuis une ou deux semaines je me suis couché un peu tard "je bamboche"; je suis revenu par le "bus" à 12h30 et je suis allé à Valleyfield aujourd'hui. Je me propose donc de me reposer et toute cette semaine si c'est possible, je vais me coucher de bonne heure. J'aurais d'agréables choses à noter, mais comme je suis pressé, que j'ai un devoir de vers latins à faire, je vais laisser mon journal pour travailler.

2 Mai, Châteauquay

Ma chambre en ordre

Tout en fumant un bonne pipe, je vais faire mon journal. Je suis en humeur ce soir: est-ce la perspective du congé de demain? Est-ce simplement parce que je suis reposé et que je me sens bien, je ne sais pas. Je suis en train de me débarrasser de tout ce qui ne me sert pas dans ma chambre, de mille et un petits souvenirs nuisants, que pour une raison ou une autre j'hésite toujours à jeter. J'ai hâte de me voir installé. Je travaillerai mieux alors il me semble quand ma chambre sera propre, que tout sera en ordre, que mon bureau, ma commode et mon portemanteau seront débarrassés de tout ce qui ne sert pas. Alors je pourrai m'occuper d'une seule chose à la fois et y mettre toute mon attention. Voilà pour ce soir.

6 Mai, Châteauquay

Accident mortel

Il est certaines choses dont on n'aime peu à parler. Ainsi, cet accident qui m'est arrivé l'été passé est un sujet sur lequel j'aime peu à m'entretenir. Cet accident, je n'en suis nullement responsable, mais rien qu'à penser qu'il a causé la mort d'un homme et que je suis menacé d'un procès long et coûteux, je suis bouleversé.

6 Mai, Châteauquay

Terqiversations:
affaires ou cours classique

De ce temps-ci, je suis bien occupé au magasin, à faire de la correspondance, à traduire une lettre de descriptions de nos manteaux, à faire les annonces. Ce soir j'ai travaillé cette traduction et j'ai mis de côté mon histoire du Canada. Ouais! je devrais bien être débarrassé d'apprendre cela. J'ai l'intention de me lancer dans les affaires et je persiste à continuer mon cours classique. C'est drôle cela! Mais je crois que je vais laisser après cette année. Je remets à plus tard cet intéressant sujet.

Peut-être que plus tard je serai content d'avoir ma Philosophie, mais si je la fais plus ou moins bien, comme cela arriverait sans doute dans le cas présent, j'en retirerai peu de fruit. Il me sera tout aussi utile de la faire plus tard, par leçons privées, quand j'aurai plus de loisirs.

6 mai, Châteauguay

Irais-je au magasin?

Un autre avantage que cela donnerait si je m'en allais tout de suite au magasin, c'est que mon père pourrait aller en Europe. Peut-être l'an prochain. Il me semble que je serais un peu égoïste de lui refuser mes services. Sans doute que je me la coulerais plus douce en allant au Loyola, comme j'en avais l'intention, mais est-ce que mon père, qui a maintenant cinquante ans passés, ne mérite pas que je fasse quelque chose pour lui? Il aimerait se permettre un petit voyage en Europe, mais pouvoir laisser à son magasin quelqu'un intéressé: est-ce que je vais le faire attendre quatre années? Ce serait risquer de lui faire perdre son voyage; il arrive bien des choses dans un tel intervalle, je puis tomber malade, moi, ou un autre membre de la famille, qu'en sait-on? Mille affaires fâcheuses peuvent arriver. Ainsi je suis de plus en plus décidé de laisser mon cours classique, le cours sempiternel.

7 mai, Samedi

Collège Ste-Marie

Aujourd'hui, rien de spécial. Mon professeur le père Fontaine m'a un peu sermonné ce matin, mais ne n'est rien. Je suis satisfait. En général, je ne me force pas trop et ce n'est pas un simple petit sermonnage qui va me mettre en peine. Il m'a dit que je ne m'occupais pas assez de mes classes, que je couraillais; je lui ai répondu qu'il n'en savait rien etc... Ce qui le choque, c'est que je suis peu tranquille en classe. Quant à mes leçons, je les sais toujours assez bien. Je trouve toujours moyen de les apprendre durant qu'un autre récite. Quand il me questionne le premier, je suis dans l'embarras quelque peu, à moins qu'on me vienne en aide. Assez souvent cela me sauve.

7 Mai

Je laisse la Philosophie

J'ai bien hâte de terminer l'année. J'ai décidé de ne pas faire ma Philosophie. Je commencerai probablement à aller au O'Sullivan Business College immédiatement après la distribution des prix. Je suivrai les cours l'avant-midi, et j'irai travailler au magasin l'après-midi. Ainsi dans une couple d'années, j'aurai un cours complet de comptabilité, qui me permettra peut-être de vérifier les livres, comme fait M.A. Gravel, notre comptable (1), je connaîtrai parfaitement la correspondance.

(1) Monsieur A. Gravel, notre comptable, c.a.

Je parlerai mieux l'anglais, je serai tout à fait à la routine du magasin, je pourrai enfin faire des projets pour me gagner beaucoup d'argent. Si, au lieu de cela, je faisais ma philosophie, ce n'est qu'au bout de quatre ans que je pourrais commencer, je devrais faire deux autres années de collège telles que celles que je fais en ma rhétorique, c'est-à-dire en travaillant autant mes ouvrages au magasin que mes classes, en faisant un certain tort à ma santé et aussi en perdant du temps. Tant qu'à faire quelque chose, il faut bien le faire.

9 Mai,

Auto vernie, \$110.00

Rien de bien nouveau. Notre machine est "varnie"; ça nous a coûté \$110.00, mais je pense qu'on nous a fait un bon ouvrage. Notre machine est cent pour cent mieux qu'elle était. Maintenant c'est à moi d'en avoir soin! Ce sera plus encourageant maintenant qu'elle est si propre.

J'ai eu un reproche ce soir. Le "char" a manqué d'huile et c'est moi qui ai soin du char, donc j'ai été négligent. C'est vrai, mais cela n'arrivera plus.

11 Mai,

Conventum de classe

Du nouveau. Hier eut lieu notre banquet, le banquet de la rhétorique, du Conventum. Ce serait peu de dire que les élèves ont été tapageurs; ils ont été d'une gaieté folle et d'un entrain effréné; qu'il n'a été permis à aucun de parler; ils applaudissaient, criaient, vociféraient, sifflaient, hurlaient à chacune des phrases des orateurs. Les Lamontagne, les Bumbray, les De Montigny, les Drouin, Les Faure, les Beaudry, s'en sont donné; il faut dire que j'ai fait ma part.

Après ce banquet, nous nous en sommes allés, quelques uns de la classe, au National où il y a "kermesse". Là, je me suis amusé jusqu'à onze heures et demi. Après quoi, n'ayant pu trouver Yvon Marchand, avec qui je devais coucher, j'allai dormir avec L. Philippe Gagnon chez lui. J'ai assez bien dormi (il faut dire que je m'endormais).

16 Mai, Lundi

10 recettes du succès

J'étais à me demander si j'avais quelque chose à écrire dans mon journal, quand j'ai pensé justement à ces "twelve things to remember" et ces dix recettes du succès. Les voici:

Twelve things to remember:

- 1- The value of time
- 2- The success of perseverance
- 3- The pleasure of working
- 4- The dignity of simplicity
- 5- The worth of character
- 6- The power of kindness
- 7- The influence of example
- 8- The obligation of duty
- 9- The wisdom of economy
- 10- The virtue of patience
- 11- The improvement of talent
- 12- The joy of originating

10 recettes du succès

- 1- Increase your earnings
- 2- Decrease unnecessary expenses
- 3- Save your money
- 4- Invest - don't gamble
- 5- Make family budget
- 6- Work hard
- 7- Study business
- 8- Take good care of your health
- 9- Pay cash for everything
- 10- Increase your credit balance

Voilà qui est intéressant! Ces dix recettes du succès surtout. C'est papa qui m'a transmis cela, et il les met en pratique, lui, il n'oublie pas non plus, lui-même, ces douze paroles qu'il faut se rappeler. Je vais donc essayer d'en faire autant et pour bien me les imprimer dans l'esprit je vais les prendre une à une, les recettes d'abord, et les méditer en écrivant dans mon journal les commentaires que je ferai sur chacune d'elles.

Ce soir les élections. Je vais étudier un peu, puis aller m'informer des résultats au village. ---Résultats: Taschereau gagne haut la main, même sans mon vote dont il n'a pas eu besoin.

17 Mai, Châteauquay

Problèmes de digestion

Cet après-midi, j'ai travaillé à la maison. Au lieu de me sentir bien après avoir respiré le bon air, j'ai eu du trouble avec mon estomac toute la journée. Des points, causés par des gaz je suppose, m'ont fait souffrir, il faut dire depuis ce matin jusqu'à ce soir. Donc demain je me mets au régime: pas de déjeuner, pas de viande le midi, repas secs, etc.. On est si mal à l'aise quand on est malade.

18 Mai

Athlète complet

Voici comment, au concours de l'"Athlète complet" du National, il m'a manqué 1/2 point pour avoir mon diplôme

et comment aussi j'ai obtenu une médaille en montant le câble deux fois. Les résultats tels qu'indiqués sur la Presse, les voici en détail:

RESULTATS OBTENU:

Levée du poids.....1 pt	Course (1/2 mille)..8 1/2 pts
Lancer du poids.....1 1/2 pt	Nage (100 verges)...10 1/2 pts
Saut en longueur.....3 pts	Câble.....15 pts
Saut haut (avec élan)...4 pts	Total: 49 1/2 points
Saut haut (sans élan)...5 pts	

20 Mai

Palestre Nationale (1)

Je ne suis pas allé au collège aujourd'hui, ça ne va pas très bien depuis quelques jours. J'ai des "gas" sur l'estomac. Je ne sais pas trop à quelle cause attribuer ce mal. Je n'ai pas fait d'abus pourtant. C'est peut-être parce que je vais moins souvent à la Palestre Nationale! Ca fait tant de bien de se délasser les membres et prendre un bon bain.

Pour le moment, d'autres choses me préoccupent. Je dois passer un examen demain et plusieurs par la suite, jusqu'à la mi-juin: je n'ai pas trop de tout mon temps pour me préparer.

22 Mai, Châteauguay

Lindbergh

Sur le "Standard" d'aujourd'hui, on peut voir en gros caractères que Lindbergh a réussi à traverser l'Atlantique, c'est-à-dire à faire le trajet New-York-Paris en avion. L'insuccès de Nungesser et Coli n'a pas découragé cet intrépide jeune homme; à vingt-cinq ans il s'acquiert un nom illustre tout en recevant un petit cadeau de 25,000\$. C'est un beau commencement.

- (1) J'ai été membre de la Palestre Nationale presque toute ma vie. J'ai commencé à la fréquenter pendant que j'allais au collège Ste-Marie, dans le temps du major Gagnon. Plus tard j'ai eu Nick Kebedgy comme instructeur qui donnait un cours de culture physique renommé. Pendant toutes mes années de travail, on pourrait compter sur les dix doigts de la main les jours que j'ai perdus à cause de la maladie; je pense que je dois cela beaucoup à mes trois cours de culture physique par semaine que je prenais régulièrement à la Palestre Nationale. La Palestre Nationale me rappelle la Kermesse dont je n'ai pas écrit dans mon journal; c'était pourtant "ben le fun" d'aller danser à la Palestre pendant la Kermesse avec mes confrères du Ste-Marie; les Desrosiers, Beaudry, Gagnon etc... A mon sens c'était de la dissipation et je le faisais toujours à l'insu de mes parents, surtout les petites randonnées en auto avec nos blondes d'un soir!

Ce matin j'ai rencontré Léo Dupont qui doit bientôt se marier. Il est à se construire une maison à Québec, où il vivra désormais heureux avec sa chère épouse. Dois-je le plaindre ou le féliciter? Je crois qu'il va faire un bon coup; c'est un garçon assez, je dirais très sérieux; il n'a jamais aimé le plaisir à la folie; je pense qu'il ne s'ennuyera pas trop avec sa petite femme. J'ai vu Réal Dupont aussi, il devient plus sérieux, je veux dire moins excité, sans doute qu'il doit avoir une blonde...Oh! l'influence du doux sexe sur le coeur de l'homme!

31 Mai, Châteauquay

Problèmes de santé

Je n'ai pas la main bien sûre. Je viens d'avoir une mauvaise "secousse"; j'en suis encore un peu faible. Ces points sur l'estomac m'ont repris; j'ai été deux jours sans manger et ce n'est qu'aujourd'hui que je commence à aller mieux.

On donne comme recette du succès, "Take good care of your health". Pour moi je n'ai pas négligé cela; je fais toujours bien attention à ce que je mange, je me dis toujours - 1. Le corps libre - 2. La tête froide - 3. Les pieds chauds, je prends beaucoup d'exercices en plein air, je me fais chauffer au soleil, oui tout cela, mais j'ai négligé de bien me reposer. Je mange surtout des fruits, mais il m'arrive aussi, il faut l'avouer, de manger du chocolat, des "sundaes", des bonbons. Alors donc, je pense que j'y suis maintenant. Je vais continuer à prendre le plus de repos possible et à faire attention à ce que je mange et bientôt je serai tout à fait en santé; j'aurai le visage plus rougeaud, le sang plus pur. J'aurai plus d'endurance, l'esprit plus libre. Il vaut certainement la peine que je m'y applique. La vie n'est-elle pas cent fois plus agréable, quand on est bien? Pourquoi se faire mourir à chercher à s'amuser, quand on est pour le regretter plus tard?



Ma classe de Belles-lettres au Ste-Marie en 1926.

J'y ai rencontré des gars bien chic qui sont pratiquement tous devenus des amis personnels. Au début, quand j'y suis arrivé en plein milieu de la Belles-lettres, je me suis senti un peu désorienté; je me trouvais pas mal perdu parmi tant d'élèves; nous avons deux classes de Belles-lettres de quelque quarante élèves chacune et je n'en connaissais aucun; tout de même je me suis acclimaté et j'ai réussi à obtenir mon bac en lettres sans trop d'effort et grâce sans doute à l'indulgence des bons Pères Jésuites qui, il faut le dire, portaient une attention personnelle aux élèves. Fort de mon succès, je fais application pour mon entrée au Loyola où je réussis à me faire accepter pour finir mon cours classique en anglais.

COLLEGE SAINTE-MARIE AVEC LE PERE FONTAINE



De gauche à droite, du devant à l'arrière:

- | | |
|----------------------------------|---------------------------------|
| 1. Forget (s. j.) Noel, die 1985 | 17. Aimé Desrosiers |
| 2. Tanguay Omer | 18. Beaudry Maurice |
| 3. De Bellefeuille Hentel | 19. |
| 4. Viau Armand | 20. Pierre Charest (marié 1933) |
| 5. Pinard Ivanhoe (assurances) | 21. Philippe Gagnon |
| 6. Dostaler (professeur) | 22. Primeau Roméo décédé |
| 7. Blondeau (s. j.) Roland | 23. Achim Jean-marie décédé |
| 8. Lamontagne Hector | 24. Gauthier Roger |
| 9. Beullac Roger | 25. McComber Philippe |
| 10. Bumbray Jean (avocat) | 26. Guevremont |
| 11. Faure Marcel | 27. Quenette Paul |
| 12. Content Mario | 28. D'Aoust Jean-Charles |
| 13. Racine Paul | 29. Dupont Réal |
| 14. Drouin Jacques | 30. Demontigny Gérard |
| 15. Lefort Louis Craig | 31. D'Aoust René |
| 16. Professeur Fontaine | |

Réflexions sur 1927

"Je ne suis plus le jeune écolier que j'étais en 1925". C'est la réflexion que je fais en relisant mon journal. "Je ne suis plus celui que j'étais, j'en ai regagné" c'est-à-dire que j'ai l'impression que, désordonné et confus que j'étais, je deviens plus propre et plus rangé. "Je fais le frais". J'ai à apprendre qu'atteindre le stage d'homme d'ordre c'est le travail de toute une vie et qu'on n'y parvient jamais parfaitement. L'année 1927 aura été difficile à ce point de vue car je la passe inquiet et angoissé à la perspective de ce procès dont je ne connais pas l'issue. Je gagne des sous au magasin; pour moi c'est ce qu'il y a de plus important dans le moment; en même temps cela me rend plus libre et moins dépendant de mes parents. Je poursuis mes études au Ste-Marie en travaillant "juste assez pour passer!" Je fais mon entrée au Loyola à la grande satisfaction de mon père puisque je vais apprendre l'anglais et me rapprocher de la culture anglo-saxonne dans laquelle il puise toute sa philosophie.

LE COLLEGE COURS CLASSIQUE

Le privilège d'aller au collège pour des études secondaires n'était pas donné à tout le monde. Bien que dispensé à peu de frais par un clergé idéaliste, le cours classique, qui coûtait 225\$ par année pour un pensionnaire à Valleyfield, était l'apanage de quelques uns seulement; je me trouvais parmi ces fortunés. Bien que mon père eut préféré que je me limite à des études commerciales, j'ai persisté à aller jusqu'au bout de mon cours.

On a beaucoup critiqué nos collègues qui, disait-on, étaient trop religieux et ne formaient que des médecins, des avocats et des curés. Quant à moi je ne trouve pas que j'ai été influencé outre mesure vers la prêtrise ou les carrières libérales et la formation que j'ai reçue plus humaine que savante, m'a servi de bien des manières. Elle m'a rendu les affaires plus faciles et agréables; elle m'a permis de donner libre cours à ce besoin naturel que j'ai en moi de m'intéresser à tout ce qui peut unir les gens entre eux, comme par exemple une association de marchands fondée le 8 mars 1937 qui s'appelait les "Maîtres Fourreurs Associés" et qui existe encore aujourd'hui⁽¹⁾.

Comme conclusion, oui au cours classique d'antan qui m'a découvert les valeurs profondes de la vie qui donnent un sens à l'existence et ajoutent tous les jours à ma joie de vivre.

(1) Ne sont acceptés dans l'Association que les marchands dont la probité et la compétence sont bien établies et qui s'engagent à respecter un code d'éthique professionnel. J'ai donné beaucoup de temps et d'énergie à l'Association et l'on admet généralement que nombre de petits marchands ont réussi à se développer et à améliorer leurs affaires grâce beaucoup à l'aide que leur a fournie la "M.F.A.". Acheter à l'enseigne M.F.A. c'est être sûr de faire affaire avec marchand compétent et honnête.
Outremont, mars 1988

LES AFFAIRES

I write my diary in english - Aeroplanes - Sometimes I am happy - On cigarettes - COTC - Le fils McComber non coupable - Marieville

Résumé de 1928

LES AFFAIRES UNE PLANCHE DE SALUT?

1 Mai, Châteauquay**In english**

I am just thinking of it now; I think it would be a good exercise for me to write these pages in English. I have experienced that one does not learn to talk the English language overnight, if I can use a favorite expression of Father Gasson, S.J., my professor. So from now on, I will write my "journal" or diary in English. Later on, I will be able to see whether I have improved or not in comparing these present writings with the ones I will be capable of doing at that time. And I think that I should leave much space between the lines; so that I will be able to make a few corrections, when, in the future, I will be reading this over.

6 Mai, Châteauquay**Aéroplanes**

Je remarque à l'instant que j'ai daté mon écrit de ce soir à l'anglaise, c'est sans doute l'habitude: après un an à ce collège anglais, on s'anglicise;

Je vois ce soir un article sur le Star à propos des aéroplanes. On aime prédire que dans vingt ans, les aéroplanes seront choses aussi communes que les automobiles. Certainement que (si je vis jusqu'à ce temps-là) je sourirai en relisant cet article, (pris dans le Star du samedi 5 mai 1928).

Quelques extraits de cet article:

The first airmail flights, inaugurating an entirely new aviation service between Montreal and Toronto commence today... Other routes will shortly be opened up and, later, passenger service will commence along these air trails.

General flying around Montreal is an established business and during last summer many participated in short flights in hired machines. An airplane over the city that a few years ago would have brought the majority of the citizens to their doors to gaze and marvel at has become so common a sight that few now turn their heads to watch...

C'était bien avant l'ère des avions à réaction, ces monstres qui ont tout à fait révolutionné le transport aérien et qu'on ne lève même plus la tête pour regarder.

May 8th, Châteauguay

"Sometimes I am happy

This evening I improved a lot the appearance of my room by doing away with a big clumsy homemade desk, not only was it cumbersome, but I could not write very well on it. In its stead, I have now a nice little table I am listening to the radio just now: they are playing a medley of the fox-trots that used to be in vogue last summer: "Halleluya! Sometimes I am happy, Sometimes I am blue", "C'est vous, c'est vous". "Tonight you belong to me", etc. each of which reminds me of the good time I had then. There is nothing for me to do tonight but I do hope that later on, I will be in for a good time. It is still early and the only fellow I could go out with likes to make us believe he is very wild, that he is crazy over women and everything but he won't go any further than a couple of hundred feet from home for a walk; of course, the fellow spent the summer in the woods last year. But gee! he ought to be sport enough to come over after supper and play a good game of tennis. We are enjoying fair weather, the tennis court is ready, why not use it. If the weather were bad, or else, if the court were out of condition, we would be complaining and we would utter such expressions as this one.: "Cripes, It's dull!" The court is all wet, girls are all wet, I am all wet, darn it all!! But just now, we have no reason for such feelings and yet, in the bottom of our heart, we say: "Gee, it's dry". Is it not funny how difficult it is to control human nature? One is never satisfied and yet one has everything that is needed for one's fullest enjoyment.

N.B. That was the time I was sowing my wild oats!

May 13th, Châteauguay

On cigarettes

I have given up cigarettes. My intention was to refrain from smoking just for the time of the exams, but I believe that I would be wise to keep that up for a longer period than that i.e. I should not smoke until I am finished with my studies. I take it for granted that for a college-boy, smoking is a sign of inconsistency. We are in an age of formation, instead of just hanging around with a cigarette in the mouth, leaning idly against a wall, talking with a group of fellows smoking too, one should go out, in the open, go at large; one should take lots of exercise and think more about developing one's body than about imitating the others; I do not think that

a fellow looks so darn intelligent with a "but" in his mouth that he should sacrifice his health; for tobacco is harmful to health. Here is a statement drawn from the "Home Encyclopedia of Health" by Joseph G. Richardson, m.d. It says: "They boy or girl who uses tobacco before reaching maturity is sure to wreck the nervous system and take a long step toward idiocy or insanity. The youth who uses tobacco before maturity is his own greatest enemy and readily ranks as a cross fool".

Everybody knows that tobacco, under all of its forms, yields a poisonous liquid called "nicotine". A drop or two of that stuff is sufficient to cause death. And I could bring forth many other arguments. After all one must take into account that the weed habit is expensive and a college boy could make a much better use of his money than to spend it on cigarettes.

May 20th, Châteauguay

COTC

This afternoon, I went parading with all the members of the C.O.T.C.⁽¹⁾ of the College. It is very tiresome and I think that next year, I wouldn't go at all, whether I am exempted or not. The thing is this: yesterday I asked Father Cloran, S.J. if I could be exempted, as I had to come from the country and spend the whole day in the city, that was a loss of time, expenses, etc. He got kind of sore at me and he said that nobody was exempted and that it was no use trying. "If you don't come tomorrow, he said, don't come Monday". So far so good. Well one is apt to think that there was nobody missing. Easy! There were over twenty missing, and most of them were juniors. None of them asked the permission, none of them had any better reason than I had, and yet, I am pretty darn sure that they will all get in tomorrow without any trouble. So, this is the way it goes. Try and get something the proper way, you are rebuked. Don't ask and take it and you are all right. Well! I hope I get the occasion of telling the prefect how, exactly, I feel about it and I firmly resolve that next year I will not attend the Church Parade.

2 Juillet, Châteauguay

Le fils McComber non coupable

Article: La motocyclette filait à une grande vitesse. Juge Trahan déclare le fils McComber non coupable.

(1) Canadian Officers Training Corps.

Tel est le compte rendu de la sentence donnée par le juge Trahan pour notre procès du 8 juin passé. C'est une sentence en notre faveur et aussi sommes nous tous heureux du résultat. Après avoir été pendant deux ans avec cette inquiétude dans l'esprit, chose aussi harassante que la portée d'un pesant fardeau, voilà que tout est fini et que nous avons gagné. Deo Gratias! Espérons maintenant que tout ira toujours bien désormais.⁽¹⁾

2 juillet, Châteauguay Marieville

Je reviens d'un charmant voyage à Marieville. Parti vendredi, je devais revenir samedi, mais quand je suis arrivé à la gare, le train était parti!...ai donc couché chez Léona, (non avec Léona). Alors je suis revenu hier seulement. Au point de vue "sport", je dois le dire, Marieville est loin en arrière de Châteauguay. Mais sur certains autres rapports, je dois aussi dire que je préfère Marieville à nombre d'autres places.⁽²⁾

- (1) Je n'en ai pas écrit beaucoup sur cet accident qui m'a bouleversé; j'ai passé deux années sombres inquiet et angoissé, découragé. J'avais le sentiment d'être un incapable; l'idée de me tuer ne m'a pas effleuré, mais celle de partir, de disparaître de m'embrigader dans un mouvement de radicaux; à ce temps-là les fascistes avec Arcand et Compagnie faisaient parler d'eux. Il me semblait que je n'aurais rien à perdre de me lancer dans la révolution. Mais mon père tenait le coup pour moi. Il était plus convaincu que moi que je n'étais pas dans mon tort et il gardait tout son sang froid pour mener à bien son procès. Il nous a fait répéter nos témoignages des dizaines de fois, il ne fallait pas dire ce que nous ne savions pas ou que nous n'avions pas vu, il ne fallait pas nous contredire etc. Il disait avec raison qu'on peut perdre le meilleur procès si la cause est mal présentée et que les témoins en voulant trop bien faire se laissent confondre par l'avocat et répondent mal. Toujours est-il que Maxime Raymond qui était notre avocat a plaidé magistralement et le juge Trahan a rendu son témoignage à l'effet que je n'étais pas coupable rendu de négligence.

Je ne me souviens plus combien cela a coûté; papa a tout payé, sans rien me demander et il ne m'a jamais fait de reproche, ce qui n'a pas peu contribué à me donner confiance en moi-même.

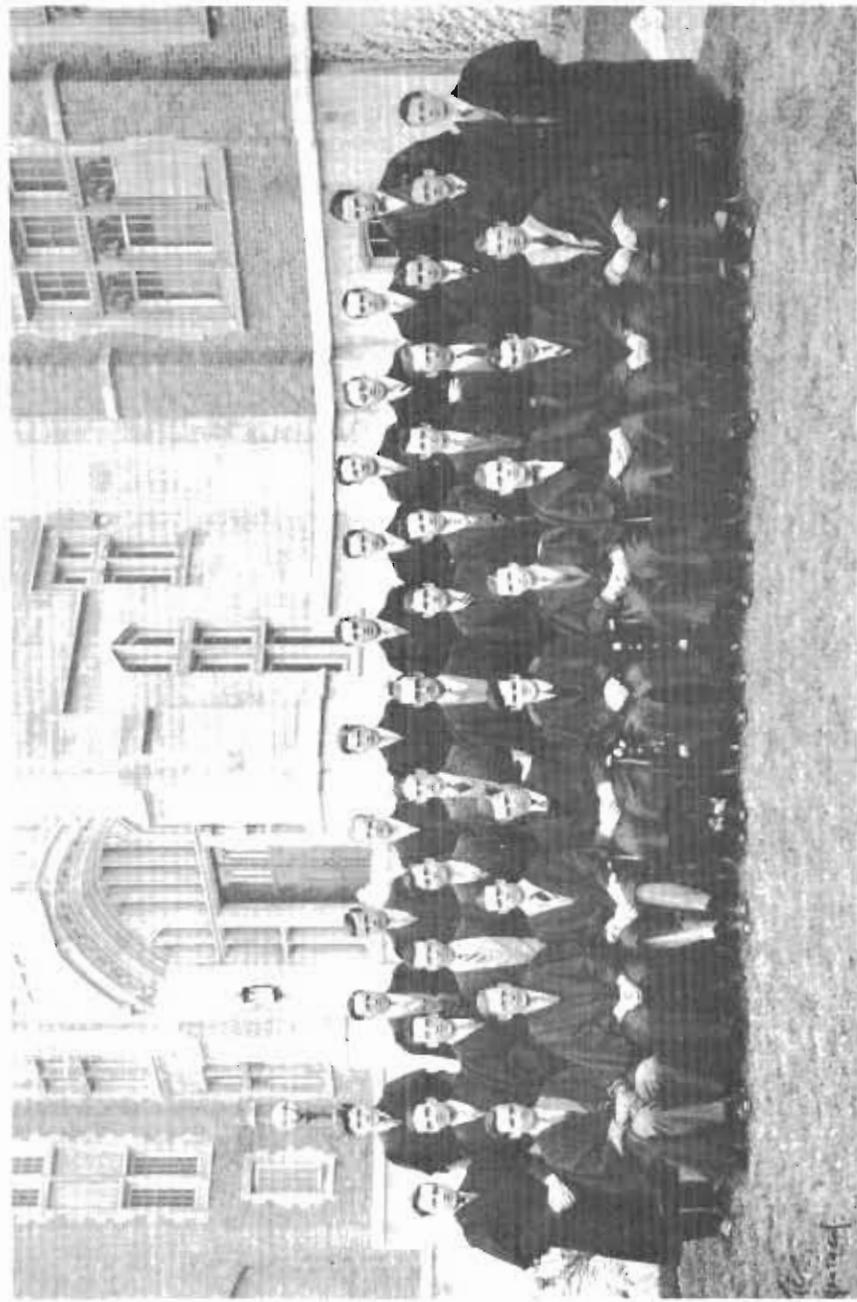
- (2) Que de sous-entendus! Ce qui est écrit dans un journal n'est pas toujours tout ce qui se passe dans le fond de l'âme. Ce que je ne dis pas c'est que la raison que j'aime tellement Marieville c'est que c'est là qu'habite ma blonde Léona à qui je pense continuellement!

9 août, Châteauguay

Examens

Ce soir, j'ai à préparer une composition de physique. Quelle belle perspective. Seulement 200 pages! Ce qu'il y a d'encourageant en étudiant la physique, c'est qu'après avoir travaillé une couple d'heures on regarde en arrière et qu'on réalise qu'on en a vu qu'une dizaine de pages! sur deux cents! Quel plaisir esthétique! Qu'on s'y prenne comme on voudra, on est certain de ne pas voir la fin de la matière et d'arriver à l'examen à moitié préparé. En tout cas, d'une manière ou d'une autre, il y a de l'ouvrage à faire pour avoir un B.A. J'espère toutefois que ça ira mieux plus tard et que j'aurai un peu de répit. C'est étonnant tout de même. La veille d'une composition, on ne pense qu'à la matière à passer, on s'imagine que l'on travaille très fort, de fait c'est vrai, mais toujours la faute consiste en ce qu'on ne s'est pas pris assez d'avance pour cet examen. Mais après que l'examen soit passé, on sent un tel bien-être, on n'a plus rien à faire: rien qu'à attendre le prochain examen.

Quoi qu'il en soit, je suis, dans le moment, pas mal dégoûté de tout cela et heureux serai-je le jour où tout sera fini.



LES FINISSANTS DE 1929 AU LOYOLA

Mes deux années de philosophie au Loyola me laissent de bons souvenirs. J'ai bénéficié de l'enseignement d'éminents professeurs, entre autres le père Gasson, docteur en philosophie de l'Université d'Innsbruck. Le C.O.T.C. m'a un peu embêté; j'en parle dans mon journal; j'étais à cent lieux de vouloir m'exercer militairement à défendre la patrie. Peut-être avais-je inconsciemment à l'esprit que le militarisme canadien était inutile et que je ne devais pas prendre cela trop sérieusement?

Je voyageais de Châteauguay à Montréal West souvent par train New-York Central en même temps que mon ami Lester Saylor, un Indien de Caughnawaga; un gars exemplaire, silencieux et que tout le monde aimait bien.

En arrivant au Loyola, j'étais un peu intimidé par tous ces anglophones qui me paraissaient bien supérieurs à moi; en fait j'étais handicapé par la langue que je ne possédais pas très bien, mais je puis dire que tous se sont toujours comportés bien charitablement avec moi et que même plusieurs m'ont aidé. Je me suis fait de bons amis parmi les irlandais que j'ai appris à mieux connaître et à apprécier.

Dans mes classes j'ai été loin de travailler comme j'aurais dû le faire, donnant beaucoup de mon temps au magasin et un peu en frivolités. Malgré cela il m'est resté beaucoup de mon passage au Loyola et la formation que j'y ai reçue m'a beaucoup aidé à garder mon équilibre.

RÉFLEXIONS SUR 1928

L'année 1928 m'a été favorable. Je suis exonéré de tout blâme au procès. C'est un lourd poids qui est ôté de mes épaules. Je me sens devenu un homme nouveau, plein de bonnes résolutions. Je reprends confiance en moi. J'écris mon journal en anglais! Est-ce pour me donner de l'importance? Je poursuis mes études mais sans conviction: "je suis pas mal dégouté de tout cela", ai-je écrit le 9 août. J'ai toujours à Marieville une petite amie que j'aime beaucoup mais que je ne me sens pas encore assez en moyen pour marier. J'ai toujours des problèmes de santé, je digère mal, on dirait que je ne peux pas vivre comme les autres. Malgré mes handicaps mon père me fait confiance et m'attire vers les affaires.

LES AFFAIRES PLANCHE DE SALUT?

C'est au cours de l'année 1928 que je me décide définitivement de laisser les études et d'aller travailler au magasin à "Plein temps". Malgré toutes mes attaches à Châteauguay, c'est sans regret que je me prépare à quitter mon village natal pour suivre la voie que me trace mon père, celle des affaires. Ai-je vraiment la vocation? Ne devrais-je pas devenir médecin? moine? journaliste? Je ne me suis jamais posé la question. Mon père m'a convaincu sans difficulté du bien fondé de la vocation d'industriel: la libre entreprise, le commerce, le métier, moyens par excellence de gagner sa vie honnêtement non seulement sans être à charge aux autres, mais en étant utile à la société, en rendant service, en créant des emplois, en enseignant à d'autres à se tirer d'affaires avantageusement dans la vie.

Je m'y suis donc lancé en toute confiance attendu qu'un apprentissage en Allemagne avait un côté très séduisant pour moi. J'ai bien conscience que je m'engage dans une vie laborieuse, disciplinée: travail à heures fixes, deux semaines de vacances par année, beaucoup d'études et d'efforts (il faut me perfectionner en comptabilité et en administration) mais mon père se montre un patron tellement humain, compatissant et capable que cette perspective aride ne me rebute pas. Je lui fais confiance. C'est dans ces dispositions d'esprit que je me prépare à partir pour l'Europe sur le Transatlantique "MONTROSE", le 9 août 1929. (Mon journal de voyage n'est pas inclus dans ce présent récit).

PROPOS SUR LES AFFAIRES

J'ai souvent entendu mon père dire que ce qui manque, ce sont des hommes d'affaires, de vrais hommes d'affaires; il entendait par là le travailleur, libre et indépendant, qui gagne bien sa vie soit en oeuvrant pour un autre, soit en exerçant un métier ou tenant un commerce utile et en usant d'assez de jugement pour ne pas dépenser plus qu'il ne gagne.

Pour lui, l'homme d'affaires c'est celui qui produit, crée ou vend quelque chose en pourvoyant à sa subsistance sans l'aide du gouvernement et sans quêter. C'est l'homme d'affaires qui maintient l'économie en marche. Sur lui repose la tâche de produire pour lui-même et en même temps pour soutenir tous les secteurs non-productifs comme les hopitaux, les écoles, les églises, les institutions de charité, les taxes municipales, provinciales et fédérales, les assurances de toutes sortes.

Si au gouvernement nos ministres et sous-ministres étaient de bons hommes d'affaires (c'est toujours mon père qui parle) nous n'aurions pas les dettes effarantes que l'on sait, les pays ne seraient pas au bord de la faillite comme ils le sont présentement.

Au rythme que montent les dépenses: soins hospitaliers, assurance-chômage, assurance-maladie, assurance vieillesse, etc.. et que baissent les revenus: dénatalité, moins de jeunes qui gagnent, fléchissement des affaires, cela prendrait de la magie ou un miracle pour empêcher le dérapage; la descente est irréversible, c'est l'appauvrissement général qui nous attend. Le seul salut possible en l'occurrence c'est l'homme d'affaires, c'est-à-dire celui qui produit, rend service et gagne autrement que par la violence et le vol.

Ce n'est pas par un tour de magie que les politiciens arrêteront l'hémorragie et rétabliront l'économie mais seulement par une saine administration suivant les principes de base les plus élémentaires et que le plus petit homme d'affaires connaît instinctivement. Je suis heureux de constater que de grands économistes pensent dans le même sens. Dans le "Le Monde Egalitaire" Alain Minc rejoint la thèse de mon père: "Ce n'est pas en bridant, mais en AIDANT, POUSSANT, JOUANT LE JEU DU MARCHE QUE l'on rendra à ce rêve (le rêve égalitaire) toutes ses chances de s'incarner".⁽¹⁾

(1) Cette théorie de l'homme d'affaires ne rencontre-t-elle pas l'enseignement de l'Eglise qui propose pour remédier aux maux qui menacent l'humanité le "DEVELOPPEMENT" fondé sur la solidarité humaine et l'engagement moral! (Cf Encyclique Sollicitudo Rei Socialis.)

C'est peut-être pour ça que j'aime le commerce de fourrures dans lequel il faut "aider, pousser, jouer le jeu du marché" pour arriver; c'est un monde libre où il y a toujours du travail pour l'homme de métier compétent. Par son ingéniosité, son talent et son travail le fourreur crée de la richesse et ajoute à l'avoir collectif, sans exploitation, sans destruction, sans pollution. La fourrure, la plus vieille, la plus noble industrie du pays!

1929-1930

1929 VOYAGES. Enfin mon B.A. Farewell Party. Adieu au Club. Départ pour l'Europe.

Résumé de 1929/30 POURQUOI VOYAGER?

Juin 1929

Enfin mon B.A.

Hier c'était la collation des diplômes du collège Loyola à la salle Victoria de Westmount. Cérémonie solennelle alors que, parés de la toge et du berêt, nous allons un à un chercher notre précieux parchemin. En tout cas, j'en suis bien content. Il me semble que j'ai passé un test difficile; apprendre le métier de fourrures me paraîtra un jeu d'enfant après avoir réussi à traduire du grec et du latin, appris des formules de chimie et de physique par coeur, fait de l'algèbre, de la géométrie, de la philosophie!.

2 août 1929

"Party"

Mon père m'avertit en secret qu'on me prépare un "party" à l'occasion de mon prochain départ pour l'Europe et il me suggère que je me prépare au cas où j'aurai à faire un petit discours. J'ai le trac rien que d'y penser.

7 août 1929

Adieu au Club!

Tel que m'en a soufflé mot mon père, à mon insu, mes amis se réunissent pour fêter mon départ; j'ai conservé le compte-rendu qu'on a fait parvenir à "La Presse". (1)

En voyage d'étude



V. PHILIPPE McCOMBER, de sa maison J. E. McComber, qui vient de partir pour un voyage de quelques mois pour étudier le marché des fourrures dans les principaux centres d'Europe.

A Châteauguay

—Les amis de M. Philippe McComber, en villégiature à Châteauguay, se sont réunis dernièrement et lui ont offert leurs souhaits et lui ont offert leurs souhaits de bon voyage, à l'occasion de son prochain départ pour un séjour de plusieurs mois en Europe. Une montre lui fut présentée. Étaient présents: Mlle Claire Larure, Mlle Lucie Lefebvre, Alice Trudeau, Rita Laberge, Marie, Estelle, Lucille et Thérèse Marchand, Léona Poulin, Irène Paubert, Lucile Crapin, Yvonne Desparois, Aline et Lucienne Coeyre, Laurette et Adrienne Théoret, Annette Laberge, Thérèse Bégin, MM. Paul Allard, Maurice Dubrûle, Jules Boissieu, Martin et Roland Laberge, Joseph Turcotte, Lucien Poulin, Georges Reid, Lucien Laberge, Lucien et Ernest Julien, Maurice Trudeau, Louis Martin, Raoul Paubert, Leo Desparois, Guy Carmel, Yvonne Marchand, Rodrigue et Eugène Théoret, Albert McComber.

28 Février 1930

Mort du révérend T.I. Gasson, S.J.
doyen des études du Collège
Loyola.

Quel bon souvenir je garde du Père Gasson. Voici un extrait d'un article paru dans le Devoir du 4 mars 1930, "Homme d'une culture profonde et soignée, versé dans toutes les branches de l'érudition tant ancienne que moderne.... Que dire encore de son bon coeur de prêtre, de son attitude toujours paternelle avec les élèves, même les moins doués, (voilà, c'est peut-être ce qui explique son attention pour moi).

Après la première année de mon "Art Course", alors qu'il ne me restait plus qu'une année pour finir mon cours classique, sur les instances de papa qui voulait m'avoir au magasin au plus vite, j'avais décidé de laisser le collège et de continuer à travailler au magasin, où je m'occupais pendant les vacances, tout en gagnant un peu d'argent. Voilà que le jour de la rentrée, les remords me prennent et je n'ai qu'une idée fixe, que si je ne finis pas mon cours classique, je le regretterai toute ma vie. C'est alors que je vais voir le Père Gasson qui comprend bien mon état d'esprit et qui accepte de venir discuter avec mon père. Je le vois encore, lui, gros bonhomme de deux cents livres, tout essoufflé, pouffant, essayer de convaincre mon père; l'entrevue fut courte, car très vite mon père acquiesça et eut l'air de comprendre que je ferais bien de retourner au collège pour une autre année.

Je lui suis reconnaissant de m'avoir encouragé à apprendre l'allemand et à connaître et aimer la culture germanique d'où est sortie de grands penseurs: Goethe, Marx, Schiller, Kierkegaard, Luther, Nietzsche, Hegel, Heidegger et les plus grands musiciens du monde: en commençant par les trois B: Bach, Beethoven, Brahms, puis Mozart, Schubert, Haydn, Wagner etc.. Il avait lui-même enseigné la philosophie (St-Thomas, bien entendu) à Innsbruck, petite ville adorable d'Autriche dont il nous parlait souvent et que j'ai eu le bonheur de visiter en 1962. Merci Père Gasson de vous être occupé de moi.

28 juillet 1930, Châteauquay Je vote libéral

Pour la première fois dans ma vie, je viens de voter. J'ai cru bon de mettre ma croix du côté de O'Connor, notre candidat libéral.

Je n'aime pas la politique de Bennett principalement parce qu'elle contient trop de promesses et qu'elle fera monter les taxes et que la protection rendra le coût de la vie plus élevé.

La politique de King semble bien propre à développer notre commerce extérieur principalement avec l'Angleterre. Attendons pour voir qui gagnera et espérons que les affaires en général prendront une tournure plus favorable quand les élections seront passées, quel que soit le parti qui vienne au pouvoir.

10 août, Châteauquay

Le R-100

Cet après-midi, vers 6h30, nous avons vu passer juste au-dessus de la maison, pour bien dire, le R-100, le plus grand dirigeable du monde. C'est avec le coeur plein d'émotion que nous contemplons ce monstre des airs inaugurant une ère nouvelle dans l'art du transport. Puisse la randonnée du R-100 être un autre pas vers le succès du transport aérien par ballon au-dessus de l'Atlantique, succès appelé à établir des relations de paix de plus en plus fermes entre les nations.



21 octobre, Montréal

Sommes déménagés hier à 3525 Durocher, app. 85, près du magasin. Nous avons depuis dimanche une température très froide; il a même tombe de la neige et hier matin l'eau était gelée de presque un demi-pouce dans le bassin. La Pontiac est remise pour l'hiver.

5 novembre, Montréal

Vol chez Alphonse Lachance

Dans la nuit de dimanche à lundi, un de nos meilleurs clients, M. Alphonse Lachance⁽¹⁾, s'est fait vidé son magasin on lui a volé quarante manteaux.

J'ai vu M. Lachance aujourd'hui et il semble bien démoralisé. Quand on voit un homme de commerce aussi éveillé, connaisseur et expérimenté, se faire voler ainsi, c'est à se demander comment on réussira à nous dévaliser nous. Quand les bandits se sont attaqués à Charles Painchaud⁽²⁾, il y a quelques semaines, on s'est dit: "Ah! un jeune inexpérimenté; il lui faut apprendre à ses dépens. Mais dans le cas de M. Lachance, faut-il admettre un manque de précaution ou que les bandits finissent toujours par avoir raison de nous?"

6 novembre, jeudi

Première neige

Ce matin, quelle surprise de voir le sol tout couvert de neige, la température devenue très froide tellement que l'on pouvait voir des radiateurs gelés partout.

J'ai vu ce soir deux jolies opérettes d'Offenbach: "La chanson de Fortunio" et "M. Choufleuri restera chez lui" au Monument National.

- (1) Alphonse Lachance a succédé à son père et a tenu honorablement son commerce de fourrure à 805 Ste-Catherine est, toute sa vie (si je me souviens bien) presque nonagénaire, il est encore actif, prend de longues marches et suit les réunions culturelles du Club des Aînés de Côte-des-Neiges, la preuve que le commerce de fourrures ne tue pas son homme!
- (2) Ancien vendeur chez McComber, homme de confiance que mon père a aidé à partir un magasin à son compte, Ave. du Parc, passé Mt-Royal

Résumé de 1929-1930

Deux années décisives. Je termine mon cours classique en mai 1929 et en juin je pars pour un apprentissage dans la fourrure en Allemagne. Pourquoi en Allemagne? C'est qu'à ce moment-là l'Allemagne, plus précisément Leipzig est le centre mondial de la fourrure et, de plus, la firme Théodor Thorer avec laquelle je vais travailler est spécialisée dans le Mouton de Perse depuis des siècles. Ce n'est pas un hasard que mon père a choisi lui aussi le Mouton de Perse comme spécialité, c'est parce que cette fourrure est très difficile à travailler. Pour faire un beau manteau dans cette fourrure, il faut connaître le secret de l'appareillage et du taillage tel que le possédait mon père et la vieille firme Thorer a, dans la manipulation des peaux, une expérience séculaire. C'est dans un monde un peu mystérieux que je suis plongé et j'espère y acquérir la connaissance nécessaire pour remplir la fonction à laquelle mon père me destine. Ça n'a pas manqué. Ce séjour en Allemagne m'a donné autant qu'un cours universitaire. J'ai appris mon métier et tout ce qu'il y a à savoir sur les fourrures; j'ai pris des leçons de discipline et d'ordre dans la tradition allemande, j'ai connu et aimé le peuple allemand qui est laborieux, actif, sérieux.

J'ai été à l'école d'un grand maître de l'industrie de la fourrure: Paul Hollender. En plus de diriger une entreprise vieille de trois cent cinquante ans, la Compagnie Theodor Thorer, il a inauguré en 1930 la fameuse exposition de fourrure internationale "IPA" (International Pelz Ausstellung) une initiative qui a beaucoup fait pour relever le prestige de la fourrure non seulement en Allemagne mais à travers le monde. Paul Hollender un grand chef d'entreprise qui a mis son ardeur et son dynamisme au service de la fourrure et m'a rendu fier du métier que mon père a voulu m'enseigner.

Vendeur au magasin

Dès mon retour d'Allemagne mon père m'emploie comme vendeur pour remplacer mon cousin Joseph Turcotte qui nous a laissé pour partir à son compte; sans plus de préparation je me présente chez les marchands de fourrure avec une de nos fameuses "plates" de Mouton de Perse sous le bras et en peu de temps je fais connaissance avec les principaux marchands de fourrure de Montréal. Je suis agréablement surpris de la bonne réception dès que je me présente. Je n'oublierai jamais celle que je reçue chez Labelle Fourrures, j'entre, tout tremblant, je me trouve devant un grand monsieur qui me regarde d'un air menaçant: "Qu'est-ce que je peux faire pour vous?" "Je suis Philippe

McComber...." "Le fils de J.E.? Ah! ben oui! et la conversation commence, la glace est brisée; Emilien Labelle sourit maintenant et la vente est amorcée. Emilien par la suite est devenu un de mes meilleurs amis, et nous avons toujours eu ensemble de bonnes relations d'affaires jusqu'à sa mort subite en 1960, il n'avait que 56 ans.

POURQUOI VOYAGER?

Mon père m'apprit tôt à voyager, tout d'abord aux alentours: Beauharnois, Valleyfield, Ste-Martine, le "Tour du Lac," puis mon premier "grand" voyage à Morin Heights, petit village perdu des Laurentides, puis deuxième voyage à Québec, Ste-Anne-de-Beaupré, Chicoutimi.

Quelle que fut son ardeur au travail, mon père se faisait un devoir de voyager; il était convaincu que le voyage "instruit, qu'il repose, qu'il suscite des énergies nouvelles". Ce goût du voyage, est-ce que je l'ai hérité de mon père ou bien est-ce que nous sommes tous naturellement enclins à rechercher le repos dans des paysages nouveaux et lointains?

En fait,, pourquoi voyager? Le voyage apporte-t-il quelque chose?

Écoutons un philosophe contemporain à la mode:

LE VOYAGE C'EST PLUS QUE LE VOYAGE

"Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre" Le mot de Pascal, cité par Albert Brie. Et ne serait-ce pas le premier bienfait du voyage de nous faire découvrir notre "chez nous". Je laisse parler Albert Brie qui mieux que moi exprime ce que moi-même je ressens: "On finit toujours par apprendre sauf dans le cas des professionnels de la fuite, que les endroits de rêve sont le balcon, la cour arrière de la maison et de temps à autre une petite escapade dans les lieux environnants que nous n'avons jamais eu l'élémentaire curiosité de visiter, et que des citoyens du bout du monde, partis d'un autre continent viennent admirer et que nous, indigènes, dédaignons de fréquenter".

En effet, combien de nous s'extasiaient devant de beaux jardins en Espagne, aux Antilles, en Floride alors qu'ici au Québec on a des jardins aussi beaux, comme celui de Métis par exemple, qui est presque insurpassable quant à la qualité et aux variétés de fleurs dans un décor digne des plus grands paysagistes.

Que fait d'autre le voyage pour nous?

Nous revenons d'un voyage en Gaspésie, éblouis par la splendeur du paysage tout blanc, rajeunis, reposés, les poumons purifiés par l'air pur des montagnes, désaltérés de bonne eau de source, encore imprégnés de la chaleur et de l'odeur du bois qui crépite dans le foyer. Comment

imaginer un endroit au monde capable de nous fournir plus que ça? Et la Gaspésie, la Baie des Chaleurs, c'est tellement proche de chez nous, c'est chez nous.

Voilà ce qu'est pour moi le voyage, abandon temporaire du monde bruyant, de l'agitation et de la pollution pour un endroit de vie paisible dans la beauté de la nature. C'est le rêve de tous de voyager pour trouver ce lieu privilégié qui, le plus souvent, se trouve tout près de nous.

Outremont, janvier 1988

PENSEES SUR LE VOYAGE EMPRUNTEES A LAROUSSE

Le voyage c'est la quête de la vérité, de la paix, de l'immortalité dans la recherche et la découverte d'un autre spirituel.

La marche vers le Centre s'exprime encore par la quête de la Terre Promise et par le Pèlerinage.

A travers toutes les littératures, le voyage symbolise donc une aventure et une recherche, qu'il s'agisse d'un trésor ou d'une simple connaissance concrète ou spirituelle. Mais cette recherche n'est au fond qu'une quête et, le plus souvent, une fuite de soi. "Les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent pour partir", dit Baudelaire. "Toujours insatisfaits, ils rêvent d'inconnus plus ou moins inaccessibles. Mais ils ne trouvent jamais que ce qu'ils ont voulu fuir: eux-mêmes. Amer savoir, celui qu'on tire du voyage! Le monde monotone et petit, aujourd'hui, hier, demain, toujours, nous fait voir notre image; une oasis d'horreur dans un désert d'ennui". (Baudelaire).

En ce sens, le voyage devient le signe et le symbole d'un perpétuel refus de soi-même, de la distraction dont parlait Pascal et il faudrait conclure que le seul voyage valable est celui que fait l'homme à l'intérieur de lui-même.

EPILOGUE

Ceci termine la première partie de mon journal, le tiers de ma vie passée principalement à Châteauguay, puis à Valleyfield et à Montréal. Malgré que j'habite maintenant à Outremont, je reste fidèle à Châteauguay où j'ai ma place réservée au cimetière où je veux être enterré avec les autres membres de ma famille.

Pour faire suite à cet essai sur Châteauguay, je voudrais publier, une deuxième partie de mon journal où il sera question surtout de famille et de fourrure, une troisième partie (de 1967 à aujourd'hui) qui traitera de la période merveilleuse de la retraite.

Mon ambition, il est permis de rêver, même dans sa quatre-vingtième année, mon ambition serait donc d'écrire une trilogie dont chaque partie correspondrait à trois traits de mon caractère ou aux trois personnes que je suis ou que j'ai voulu être: artisan, chevalier et moine.

C'est dans la première partie que s'est formé l'artisan, dans la deuxième s'est révélé le chevalier à la Robin Hood un peu révolutionnaire prêt à passer outre à l'ordre établi et aux conseils paternels dans sa lutte intempestive (du moins en paroles) pour la liberté et toutes les bonnes causes contre l'injustice, les abus, le rigorisme bourgeois, l'exploitation des petits et des pauvres.

Enfin, avec l'âge, c'est le côté moine qui prend le dessus. De plus en plus délaissé des miens qui disparaissent un à un autour de moi, encore entouré de mes enfants, petits-enfants et proches, je vis ma retraite comme je l'avais rêvée. Dieu a voulu que mon épouse Jeanne, de sept ans plus jeune que moi, soit près de moi de sorte que nous pouvons, à deux jouir intensément de nos dernières années et travailler à réaliser notre idéal commun.

Grâce à l'âge d'Or, nous faisons partie d'un groupe sympathique qui partage à peu près les mêmes sentiments que nous et avec qui il fait bon fraterniser et fêter. Je ne saurais assez dire combien ce mouvement de l'Age d'Or est bénédiction. Il enrichit notre vie et donne un sens au petit peu que nous pouvons encore faire pour nous aider et aider les autres à finir nos jours en beauté.

A plus tard pour la suite de mes aventures dans la fourrure et dans ma vie de retraite!

A SUIVRE

APPENDICE A

Notes et dates à retenir sur la petite histoire de Châteauguay d'après un Diaporama
"CHATEAUGUAY D'HIER ET D'AUJOURD'HUI" réalisé par Suzanne Durand et son épouse et
propriété de l'Association des Loisirs St-Joachim de Châteauguay.

Les chiffres entre parenthèses indiquent
où trouver l'endroit sur la carte.

ÉVÉNEMENT	BÂTIMENTS	SOCIAL
1673 Frontenac cède le fief et la Seigneurie de Châteauguay à Charles LeMoine, sieur de Longueuil		Tout le territoire de la rive Sud est parcouru par les amérindiens (Mohawks) vivant de chasse et de pêche
1682	Chs Le Moine construit le fort CHATEAU DE GAY premier manoir en bois sur l'île St-Bernard avec chapelle à l'intérieur. (6)	
1695 Décès de Chs Le Moine. La Seigneurie va à son fils le baron Chs Le Moine de Longueuil	Le baron Chs LeMoine de Longueuil construit le MOULIN BANAL et une MEUNERIE AU SERVICE des censitaires	La tour existe encore sur la pointe de l'île. (6)
1705 La seigneurie est achetée par Zacharie Robutel, sieur de Lanoux, lieutenant époux de Catherine LeMoine		
1722 CHATEAUGUAY BASSIN (2)	Pas assez nombreux pour former une paroisse à eux, les habitants de Chât. sont desservis par le missionnaire des Iroquois du Sault-St-Louis.	26 censitaires vivant de chasse et de pêche et d'agriculture forme le début de Chât. des Bro, Primot, Faubert, Cécyle, Couillard, Gendron.

APPENDICE A (suite)

1735		PREMIERE EGLISE EN BOIS AU BASSIN, en partie brulée en 1759 (8)	Le site de cette église marquée par une croix élevée en 1973
1760	Le Canada conquis par les Anglais		Vie rurale très pénible
1765	La Seigneurie de Châteauguay passe aux mains de Mère d'Youville de Soeurs Grises	Elle construit une grange, une étable, un canal et un nouveau moulin à Châteauguay	Développement de la communauté de Châteauguay
1775		EGLISE ST-JOACHIM	1) Deuxième Centenaire fêté en 1975
1805	Premier pont en bois devant l'église actuelle (7)		Construit par les villageois
1813	Salaberry repousse l'armée d'Hampton à Allen's Corner sur la Châteauguay, près Howick		Le corps des Voltigeurs formé 70% de francophones de la région.
1830		Première église presbytérienne au Bassin	Nouveaux colons arrivent de Grande Bretagne.
1832	St-Isidore érigé en paroisse		
1838	Insurrection des PATRIOTES. Cardinal et Duquette de Châteauguay sont arrêtés et condamnés à être pendus	Une scierie est bâtie et le flottage de bois organisé.	La maison du Patriote Lepailleur existe encore au 54 Salaberry Sud. (1) Le noc de Servase McComber mêlé à l'insurrection. v appendice B.
1840	St-Philomène se sépare et est érigé en paroisse		

APPENDICE A (suite)

1843			Construction du couvent de la Congrégation Notre Dame.	L'ancien presbytère sert d'école aux garçons
1846			Nouveau presbytère (1)	
1854	Abolition du système seigneurial			
1855	Premier conseil municipal de la paroisse St-Joachim de Châteauguay Premier maire: Pierre Leberge			
1869	PONT VICTORIA			Premier lien terrestre entre la rive sud et Montréal.
1867	Pont couvert devant l'église			
1880	Pont exporté par la glace			
1867	Premier PONT d'acier			
1886	Curé Réal Chaput Premier téléphone au magasin L'eng. puis chez le Dr. Marchand au village			Commerce de grain prospère avec les E.U.
1871	LE NEW-YORK CENTRAL inaugure service Montréal, Châteauguay, Beauharnois, Valleyfield, Malone			Le Bassin se développe autour de la gare (2)
1897	Pont du Chemin de fer; passe pour piétons			
1910	AUTOMOBILE fait son apparition		Nouveau couvent	

APPENDICE A (suite)

1912	Le Bassin devient VILLE DE CHATEAUSUAY: (2) J.C. Buebray, premier maire		
1914	L'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne		
1915	VILLE DE LERY s'incorpore CONSCRIPTION	Ecole modèle construite et dirigé par Ls-P. Paré (1)	Woodlands et Bellevue (Léry) deviennent centres huppés de villégiature (9)
1916	J. Nazaire Bourbonnais curé jusqu'en 1937		
1918	AMNISTIE		
1923	PONT d'acier devant l'église par Wilfrid Paulin, contracteur	Hopital pour enfants. Camp d'été pour handicapés par les Soeurs Grises.	
1929	KRACH de la Bourse		Les prix baissent; les affaires ralentissent; la récession commence
1930	Foch Desparois élu maire	Nouveau cimetière avec 14 stations de chemin de crois (1)	
1932	Construction d'une digue pour prévenir la débâcle		
1934	LE PONT MERCIER		Crée un boom pour Châteauquay
1937	Albert Seers élu maire		

APPENDICE A (suite)

1939	Canada déclare la guerre à l'Allemagne	Christ-Roi fondé par les Franciscains (14)	
1939	Hector Colpron élu maire	Les pommiculteurs se dotent d'une coopérative agricole et d'un entrepôt frigorifique	Fondation de la Caisse Populaire Desjardins à l'instigation de Gérard Bourdon, Alfred Dorais, Chs-H. Laberge Henri Laberge etc.
1943	Arthur Laberge élu maire	Caisse Populaire construite à 65 rue Principale.	Caisse Populaire s'établit
1949	Châteauguay Heights s'incorpore		Sa population en majorité anglophone (4)
	Maxime Raymond fonde le Bloc Populaire, s'oppose à conscription.		
1950	Le New-York Central cesse son service de passagers	Ecole Marguerite Bourgeois sur le terrain de l'Eglise.	Boom de construction. Labergeville: 600 maisons à prix modiques.
1952	Notre-Dame de L'Assomption se détache. Premier cure Herman Marleau	Eglise construite rue Notre-Dame à Châteauguay Station (13)	
1954	Arthur Laberge MLA maire de 1943 à 1954	Construction égouts et aqueduc.	
1955	Edgar Hébert élu maire		Début de la Télé
1956	Pont Arthur Laberge devant l'église	Construit en béton Deux journaux bilingues: l'Information et le Soleil	La population passe de 7000 à 33 000

APPENDICE A (suite)

1960	La paroisse St-Jean-Baptiste Curé Rainville	Eglise et salle paroissiale Boul. St-Jean-Baptiste	
	Ovila Vaillancourt nommé curé de Châteauguay Municipalité de Châteauguay devient VILLE DE CHATEAUGUAY-CENTRE.		Association des Loisirs prend nouvel essor.
	Maurice Laberge, MAL premier maire	Construction du pont du Bassin route 132 (2)	
1961	Joseph Laberge, maire de la Ville de Châteauguay	Construction du Foyer pour personnes âgées (1)	Centre d'achat régional Boul d'Anjou.
1962	Armand Brisebois, maire de Châteauguay Centre	Election canonique de la Paroisse "Our Lady of Perpetual Help"	
1964	Richard Sutterlin maire de Châteauguay-Centre	Parc Industriel	Voie Maritime en construction
1965	DRAPÉAU CANADIEN		Première levée officielle du drapeau à Châteauguay
1967	CENTENAIRE DE LA CONFÉDÉRATION	Centre Culturel Vanier Ouverture officielle avec le très honorable John B. Diefen- baker	Moise Prigent, 98 ans, doyen de Châteauguay allume le feu de joie Centre d'achat (1)
1968	Annexion de Châteauguay Heights	Polyvalente LS-P. Paré	
1971		Construction du foyer pour personnes âgées	

APPENDICE A (suite)

1973	CHATEAUGUAY FETE SAN TOUIS- CENTIENE ANNIVERSAIRE	Hôtel de ville occupe l'ancien couvent	Arena René Lacavallier inaugurée
1975	Châteauguay et Châteauguay- Centre se réunissent pour former LA VILLE DE CHATEAUGUAY		
1980	Philippe Bonneau maire		Radio communautaire CHAI NF
1975	Font sur la Haute-Rivière		
1984		Polydome, Centre Sportif.	
1995	Rosco Bourcier élu maire		

André Laberge

**GERVASE MACOMBER,
NOTABLE DE KAHNAWAKE
ET ANCÊTRE DES McCOMBER DU QUEBEC**

**Étude réalisée pour le compte de
M. Louis-Philippe McComber.**

JANVIER 1987

**GERVASE MACOMBER,
NOTABLE DE KAHNAWAKE
ET ANCÊTRE DES MCCOMBER DU QUEBEC**

L'émigration d'un grand nombre de Québécois francophones aux Etats-Unis dans la seconde moitié du XIXe siècle est un fait bien connu de l'histoire du Québec. On oublie trop souvent par contre qu'une vague d'immigration américaine a déferlé sur le Québec à la fin du XVIIIe siècle, au lendemain du Traité de Versailles, de 1783, par lequel l'Angleterre reconnaissait l'indépendance des Etats-Unis. Désireux de rester fidèles aux institutions britanniques, ces Américains avaient vu dans les colonies britanniques du nord, dont le Québec, la terre d'asile par excellence. Parmi ces Américains, il s'en trouva cependant qui changèrent de pays tout simplement par goût de l'aventure et non pour des motifs politiques. C'est le cas notamment de Gervase Macomber (selon sa signature).

Arrivé au Québec vers 1795, il va se fixer à Kahnawake, communauté amérindienne située sur la rive sud du Saint-Laurent à proximité de Montréal et alors mieux connue sous son ancien nom français de Sault-Saint-Louis ou de son nouveau nom anglais de Caughnawaga. Il ne suit vraiment pas l'exemple de ses compatriotes qui se dirigent plutôt vers les cantons ou les centres urbains. Par la suite, tout en jouant un rôle important au sein de cette communauté, il élève une nombreuse famille dont les descendants parlent autant l'iroquois et le français que l'anglais. Très actif à ses heures, l'homme a laissé derrière lui bien des traces dans les archives qui nous permettent de retracer les faits marquants de sa vie peu banale.

Vers 1898, l'abbé Guillaume Forbes, futur archevêque d'Ottawa et alors missionnaire à Kahnawake, a rédigé une courte biographie de Gervase Macomber. Basée en partie sur les archives de la mission, cette biographie est précieuse à cause des renseignements inédits fournis par Ignace McComber dit Otonnionk (1809-1893), fils aîné de Gervase.

Un jeune homme, âgé de 16 ans à peu près, Gervais McComber, arriva ici de l'Etat du Massachusetts, vers 1796. Il était le fils de Constant McComber, moitié Ecossais, moitié Américain, me disait son fils Otonnionk. Il venait sans doute tenter fortune dans ce pays. Il ne se doutait peut-être pas qu'il serait le fondateur d'une très nombreuse famille, dont plusieurs membres un jour ne parleraient plus la langue anglaise, encore moins le celtique écossais, mais la langue des enfants

de la forêt, l'iroquois. Il fut accueilli en ce village par Thomas Arakwente, qui l'employa comme commis dans son magasin. De ce magasin, il ne reste plus, depuis neuf ans, que des ruines, la maison ayant été détruite par un incendie, le vendredi saint de l'année 1889.

Cependant sa famille s'inquiétait de lui. Son père qui se nommait Constant apprit que son fils Gervais était au Sault-Saint-Louis; il prend le parti d'y venir pour chercher son fils. Lorsqu'il arriva, son fils était engagé pour trois ans dans une expédition au Nord-Ouest. Il obtint de lui la promesse qu'il s'en irait auprès de sa famille après le terme des trois ans. Gervais n'exécuta pas cette promesse. Arakwente et les Sauvages l'aimaient et l'engagèrent à rester ici, l'assurant qu'il serait considéré comme un membre de la tribu. D'un autre côté Gervais avait aussi un intérêt bien fort qui le retenait ici. Il devait se marier et peut-être était déjà marié à Charlotte Tsiononna fille d'Arakwente. Outre l'état de marchand Mr Gervais McComber exerçait celui d'agent des chefs.

Il était protestant. Il se fit catholique et fut baptisé sous condition par Mr Antoine Vanfelson, le même jour que Peter Trueman Merry, le 25 février 1805, à l'âge d'environ 25 ans.

Mr Vanfelson fut son parrain et ajouta à son nom de Gervais celui d'Antoine. Le même jour fut réhabilité son mariage avec Charlotte, fille d'Arakwente.

Mr Gervais mourut accidentellement et subitement d'une chute ainsi qu'il en résulte d'une enquête faite par le coroner, le 8 novembre 1866, et âgé de 94 ans. Je ne sais lequel des deux actes du baptême ou du mariage donne l'âge exact. Si celui du baptême est exact, ce qui serait plus vraisemblable, il n'aurait eu en réalité que 86 ans.(#).

Ce récit, aussi succinct qu'il soit, identifie les faits marquants de la vie de Gervase Macomber. Des renseignements tirés de diverses sources confirment ces faits et permettent en outre de mieux saisir la situation sociale qu'il a occupé à Kahnawake.

#. Communication de J.-Léandre Plante s.j. à
M. Louis-Philippe McComber.

Gervase Macomber naquit vers 1780 probablement à Dartmouth, Massachusetts, ville située sur la côte est américaine au sud de Boston. Sa famille y était établie depuis plusieurs générations déjà. De fait, s'il était le premier du nom à venir au Québec, il appartenait néanmoins à la sixième génération du nom en Amérique.

Il descendait de William Maycumber venu d'Angleterre au début du XVIIe siècle. Celui-ci avait dû quitter son pays natal à cause de l'intolérance religieuse qui y régnait. Né vers 1610, il se trouvait à Plymouth, Massachusetts, dès 1638. Cette ville de la côte est américaine est toujours célèbre pour avoir été fondée par les puritains, secte religieuse reconnue pour vivre rigoureusement selon les préceptes de la Bible et dont les premiers membres, appelés "Pèlerins", vinrent sur le Mayflower en 1620. On peut penser logiquement que William appartenait à cette secte. Il alla s'installer dans la ville voisine de Marshfield, vers 1653, où il exerça le métier de tonnelier. Il y décéda vers 1670. Entre-temps il avait épousé une certaine Ursula avec qui il eut au moins huit enfants dont William fils.

William fils naquit à Marshfield et décéda à Dartmouth en 1711. Il était allé s'installer dans cette dernière localité, située plus au sud de Marshfield et alors renommée pour ses chantiers navals, vers 1665. Il y avait exercé le métier de tonnelier comme son père. Entre-temps il avait épousé une femme prénommée Mary et le couple avait donné le jour à sept enfants dont John.

John naquit à Dartmouth le 11 juillet 1687 et décéda au même endroit en 1723. Le 11 septembre 1711, il avait épousé Bethiah Taber, fille de John et de Mary Cooke. Cette dernière était l'arrière-petite-fille de Francis Cooke, l'un des "Pèlerins" du Mayflower. De cette union étaient nés sept enfants dont Philip, l'aîné.

Philip vit le jour à Dartmouth le 11 septembre 1712 et décéda au même lieu en 1801. En 1732 il avait épousé Margaret Potter toujours à Dartmouth et les époux avaient donné naissance à treize enfants dont Constant.

Constant, le père de Gervase, naquit aussi à Dartmouth mais à une date inconnue et y décéda entre 1826 et 1830. Sa seule activité connue est sa participation à la Guerre d'Indépendance des Etats-Unis à titre de soldat de la Révolution. Il avait épousé Mary Earle, veuve Oliver Hicks, le 5 décembre 1776 à Dartmouth. Au moins neuf enfants ont vu le jour de cette union dont Gervase qui en aurait été l'aîné.

Nous savons peu de choses sur la vie de Gervase avant sa venue au Québec, connu alors sous le nom de Bas-Canada. Sa signature, ferme et bien claire, laisse supposer quelques années d'études. Puis vers l'âge de 16 ans, il aurait quitté le toit paternel pour venir se fixer à Kahnawake. Était-ce fugue de jeunesse ou signe précoce d'une volonté de prendre en main son destin? L'explication tient probablement de ces deux sentiments à la fois. En décembre 1795, le missionnaire en poste à Kahnawake, l'abbé Rinfret, signale justement la présence d'Américains au village. Il n'est pas impossible qu'il s'agisse de Gervase accompagné de quelques amis, car, en 1835, il reconnaîtra lui-même résider à cet endroit depuis quarante ans ainsi que nous l'apprend un document conservé à l'évêché du diocèse de Saint-Jean⁽¹⁾.

Toujours est-il que sa venue au Bas-Canada et plus précisément à Kahnawake n'est pas fortuite. Elle s'inscrit dans un réseau de relations étroites qui prévalait entre les Indiens de Kahnawake et ceux de la Nouvelle-Angleterre. En effet, les Indiens de Kahnawake appartiennent à la nation des Iroquois ou Mohawks établie principalement en Nouvelle-Angleterre. Au XVII^e siècle quelques Mohawks étaient venus s'établir en Nouvelle-France, à proximité de l'actuel village de Kahnawake, pour former une pieuse colonie sous la direction des Jésuites, mais les liens de parenté n'avaient pas été coupés pour autant avec le cœur de la nation toujours fixé en Nouvelle-Angleterre. Dès le début du XVIII^e siècle, les Indiens de Kahnawake, soutenus par les marchands de Montréal, entretenaient un commerce illicite des fourrures avec la Nouvelle-Angleterre et cela malgré les interdictions lancées par les autorités coloniales. Avec la conquête ce commerce était devenu légal, mais l'indépendance américaine, reconnue par la Grande-Bretagne en 1783, le renvoyait dans l'illégalité. Il ne cessa pas pour autant. En 1784, l'abbé Rinfret se plaint déjà qu'un Indien de Kahnawake envoie des fourrures aux États-Unis sans les faire transiter par les douanes. Cet Indien n'est nul autre que Thomas Arakwenthe (selon sa signature).

Thomas Arakwenthe (v. 1752-1825) avait indéniablement des aptitudes pour le commerce. En plus de s'adonner à ce trafic des pelleteries, il tint une auberge à Kahnawake de 1795 à 1810 environ. Il toucha même au commerce du bois, puisqu'en 1802 on signale qu'il possède des cages de bois

(1) Longueuil, Archives du diocèse de Saint-Jean, Document 3A/164.

stationnées à proximité de La Prairie⁽²⁾. Ces diverses activités commerciales avaient contribué par ailleurs à lui donner une stature enviable au sein de la communauté iroquoise de Kahnawake et surtout un ascendant sur les chefs. Grâce à ce prestige dont il était auréolé, il fut appelé, en 1793, à participer aux négociations sur la vente de terres situées en territoire américain depuis le Traité de Versailles de 1783 et appartenant aux Indiens⁽³⁾. Ses activités commerciales lui permettaient donc d'entretenir des relations suivies avec les Américains. En témoigne le mariage de deux de ses filles avec des Américains, Gervase Macomber et Peter Trueman Merry, au début du XIXe siècle.

Lors de ses périples aux Etats-Unis, Arakwenhe a pu rencontrer Gervase qui se serait informé de la possibilité d'aller le rejoindre dans son village. Gervase se serait dirigé ainsi vers Kahnawake parce qu'il était certain d'y trouver une structure d'accueil: la famille d'Arakwenhe. Sa jeunesse se trouve ainsi confirmée, car, adulte, il aurait probablement été attiré par Montréal.

A son arrivée, Gervase a pu travailler chez Arakwenhe, ainsi que le rapporte Forbes. D'ailleurs Arakwenhe ne pouvait que tirer profit du travail de ce jeune homme qui savait lire et écrire et qui avait peut-être quelque expérience dans le commerce. Chose certaine, Gervase travailla assez longtemps pour s'amasser un petit capital tout en se familiarisant avec les langues iroquoise et française. Le premier juillet 1799 il est ainsi déjà prêt à se lancer activement à son compte dans le commerce. En effet, à cette date il s'associe pour un an avec un certain Hyppolite Marotte dit Labonté dans le but d'exploiter une auberge sous le nom de "Macomber". Gervase fournit à lui seul les fonds nécessaires à l'entreprise, tandis que son associé y contribue simplement de son travail. Cette société est dissoute à la date prévue puisque, peu après, Gervase se lance dans une nouvelle entreprise. Le 26 janvier 1801, il signe un contrat d'engagement envers McTavish et Frobisher, agents de la Compagnie du Nord-Ouest spécialisée dans le commerce des fourrures. Il doit servir de commis et d'interprète en langues indiennes dans le cadre d'une expédition débutant en mai 1801 et se terminant à l'automne de 1803.

(2) Montréal, Archives Nationales du Québec, Greffe de J.-G. Bourassa, 15 février 1802.

(3) Renseignement extrait de History of St. Lawrence and Franklin Counties, p. 127-128.

Il est légitime de croire que le père de Gervase soit venu à Kahnawake pendant le séjour de son fils au Nord-Ouest, en vue de le ramener avec lui quoique sans succès. Mais, outre Gervase, Constant Macomber n'est pas le seul du nom à être venu à Kahnawake. Un certain John McComber assiste à la signature du contrat de mariage entre Gervase et Angélique Giasson en 1812. Ce même McComber continue de résider au village puisqu'il y est inhumé en janvier 1822, à l'âge de 60 ans environ, selon les registres de la mission.

Au cours des années qui suivent son voyage au Nord-Ouest, Gervase reste sans emploi pendant quelques années. Le missionnaire du village le déclare ainsi "sans emploi connu" lors du baptême de sa première fille en 1805. Par contre en 1807 et 1808, il occupe la prestigieuse fonction d'Agent des chefs. Cette fonction consistait à servir d'intermédiaire entre le village et le Département des Indiens, organisme gouvernemental responsable de l'administration des villages indiens des colonies britanniques. Gervase se trouvait ainsi responsable de l'application des règlements édictés par le Département et de la présentation des doléances formulées par les chefs. Gervase était sûrement redevable de ce poste à ses talents de polyglotte qui le plaçaient dans une situation avantageuse au sein de cette petite société isolée par la langue, puis à ses relations privilégiées avec Thomas Arakwenthe toujours respecté par la communauté.

Gervase ne semble cependant pas avoir joui longtemps de cette position. Le 27 juillet 1811, en société avec son beau-frère et ami Peter Trueman Merry, il loue l'auberge de son beau-père pour l'espace de sept années. Par la même occasion, les deux associés se réservent le privilège d'être les seuls à débiter des "liqueurs" au village. Cette auberge occupait une maison de pierre sise en bordure de la grande rue, et que côtoyaient une boulangerie et un verger. Mais ce commerce n'a pas duré le temps déterminé, peut-être à cause de la guerre canado-américaine. Gervase y participe à titre de lieutenant et d'interprète, de l'été de 1813 à celui de 1815, dans un corps expéditionnaire levé à Kahnawake. # Après cet épisode guerrier, Gervase ouvre une nouvelle auberge avec un certain Michel Perthuis, cette fois, et dans la maison de ce dernier. A l'instar des précédentes,

Un contingent de Caughnawaga commandé par le Capitaine Lorimier Verneuil et les lieutenants Gervase Macomber et Ignace Giasson a combattu les Américains à Beaverdam. (Historic Caughnawaga, Father E. J. Devine, s.j. p.324)

cette société ne dure que quelques années seulement.

Au cours des années 1820, Gervase s'adonne toujours au commerce, si l'on se fie aux notaires qui le qualifient de "marchand". Mais on ne lui connaît pas d'associé. En 1825, toutefois, le notaire François-Georges Lepailleur prend soin de préciser que son client est "marchand de pelleteries" dans plusieurs actes qui le concernent. Ces années sont par ailleurs très prospères pour Gervase. En 1817 il possédait déjà plusieurs petits emplacements à Kahnawake. En 1822, 1826 et 1827, il acquiert quatre lopins de terre, rang Sainte-Marguerite dans la localité voisine de Mercier, dont deux sont échangés peu après pour augmenter ses droits sur un terrain au faubourg de Québec à Montréal, propriété de feu Marie-Angélique Hubert-Giasson, une parente de sa seconde épouse. Il dispose également d'un surplus de numéraire assez considérable pour figurer comme créancier dans près de dix obligations.

Au cours des années 1830, Gervase s'occupe toujours un peu de commerce. Il prête encore de l'argent à l'occasion et cède des parcelles de terre à Mercier toujours en vue de renforcer ses droits sur l'emplacement du faubourg de Québec. Mais il est surtout préoccupé par sa nouvelle tâche au sein du Département des Indiens, soit celle d'interprète cette fois, dont il a été investi vers 1830 environ.

A ce titre cependant, il voit son nom mêlé malgré lui au soulèvement des Patriotes de Châteauguay en 1838, sans s'y être impliqué personnellement. Rappelons les faits. Dans la nuit du samedi 3 novembre au dimanche le 4, les Patriotes assemblés au village de Châteauguay partent pour Kahnawake avec l'intention d'acheter les armes des Indiens ou, éventuellement, de s'en emparer. Ils ont à leur tête Joseph-Narcisse Cardinal, Joseph Duquet et François-Maurice Lepailleur. Parvenus près du village indien au matin, les Patriotes s'arrêtent dans les bois. Seuls les chefs s'aventurent jusqu'au coeur du village pour parlementer. Mais peu après une Indienne aperçoit le groupe et, croyant à une attaque imminente, court avertir les villageois. Ces derniers tendent une embuscade aux Patriotes et les font prisonniers, ainsi que les meneurs. Tous sont conduits le jour-même à la prison de Montréal. Plus tard dans la journée, Cardinal est appelé à donner sa déposition. Selon lui,

au matin vers les 8h, il se trouvait au Sault-St-Louis vis-à-vis Lachine pour retirer de l'argent qui lui était dû par le nommé Jarvis Macomber; qu'en s'arrêtant dans le village, il est entré

chez George Delorimier, gendre du dit Macomber, où il a appris que le dit Macomber était chez lui; qu'en se rendant chez le dit Macomber, il s'est arrêté chez le nommé Charles-Gédéon Giasson où il a été informé que les Sauvages s'étaient soulevés pour aller rencontrer un nombre de Canadiens qui venaient à ce que l'on disait détruire le village; que là-dessus, il a cru qu'il était prudent à lui de s'en retourner à Châteauguay; qu'à chemin et à peu après à une lieue du village, il fut fait prisonnier par deux Sauvages qui le conduisirent au village et de là à Montréal avec dix autres prisonniers...⁽⁴⁾

George Delorimier, gendre de Gervase, est appelé à donner sa version des faits qui diffère sensiblement de celle de Cardinal.

Le 4 au matin, sur les 8 1/2 heures, j'étais dans ma chambre à coucher, lorsque j'aperçus un homme qui entra chez moi, dans la grande chambre. Je sortis et je vis le nommé Ignace Giasson, oncle de ma femme, qui me dit que les Patriotes arrivaient au bois du Sault. Il me recommanda de n'en rien dire et se retira. Il venait m'avertir de me mettre sur mes gardes. J'aperçus en même temps Cardinal et Bruyère, qui entraient dans mon magasin. Je les fis entrer dans la chambre de compagnie, et nous primes un verre ensemble. Je leur demandai ensuite ce qu'ils venaient faire de si grand matin au Sault. Ils me répondirent qu'ils venaient voir les chefs pour avoir les armes des Sauvages, me demandèrent s'il y avait moyen de les avoir, et combien il y en avait. Je leur répondis qu'il y en avait une trentaine. Cardinal reprit que ça ne valait pas la peine de venir pour si peu d'armes et se retira, en disant qu'il allait chercher de l'argent chez Mr.Charles (sic) Macomber, au bas du village...⁽⁵⁾

Cardinal se serait donc rendu chez Delorimier en vue de s'informer de la quantité d'armes en possession des Indiens et de la possibilité de les obtenir. La dette de Gervase devait lui servir d'alibi pour justifier sa présence à Kahnawake à une heure aussi matinale, au cas où les événements viendraient à mal tourner, et elle

(4) Québec, Archives Nationales du Québec, Collection Evénements de 1837-1838, Document no. 2795.

(5) Procès de Joseph N. Cardinal et autres. Fac-similé de l'édition de 1839. Editions du Castor, 1974, p. 21-22

justifiait encore une rencontre avec Gervase en personne, l'interprète des chefs, qui aurait été impliqué dans toute discussion avec ces derniers. Puis en route vers la maison de Gervase, Cardinal s'est arrêté chez Giasson où il apprit l'arrestation imminente des Patriotes. Prenant conscience du danger, il rebroussa chemin quoique trop tard; il était fait prisonnier peu après.

Malheureusement pour Cardinal, la dette de Gervase n'a pas fait contrepoids aux témoignages accablants des Patriotes arrêtés qui l'identifiaient comme l'un des principaux meneurs du mouvement insurrectionnel à Châteauguay. Il fut jugé, puis condamné à être pendu avec son compagnon d'armes Joseph Duquet, et cela malgré une requête des mêmes Indiens qui les avaient capturés pour faire casser cette sentence. Gervase, lui, semble être resté étranger à toute l'agitation qui accompagna ces événements. Il ne fut pas appelé à donner sa version des faits, ni même à témoigner lors du procès.

Après 1840, maintenant dans la soixantaine, Gervase ne joue plus de rôle public. Il jouit néanmoins d'une certaine notoriété au village. Les notaires se plaisent à le qualifier de "gentilhomme" ou de "bourgeois". De 1840 à 1866, année de son décès, il vit de diverses rentes, acquiert et loue des terres au rang Sainte-Marguerite de Mercier. A son décès, il possèdera ainsi deux terres de différentes grandeurs dans cette municipalité. Il s'adonne également à la location de poêles. Ce commerce, disparu de nos jours, était fort répandu à cette époque. Des marchands louaient pour l'hiver des poêles de fonte que seuls les gens fortunés pouvaient acheter. A titre d'exemple, Pierre Berthelet, un commerçant bien connu de Montréal à cette époque, louait près de trois cents poêles chaque hiver à raison de quatre à dix dollars chacun⁽⁶⁾. Praticqué sur une grande échelle, ce commerce pouvait s'avérer fort lucratif. Pour Gervase, il devait représenter une source de revenus d'appoint.

Entreprenant en affaires, Gervase le fut aussi en amour. Il eut trois épouses au cours de sa vie et vingt-six enfants. A son retour du Nord-Ouest, il avait épousé Charlotte Tsiononra, fille de Thomas Arakwenthe et d'Agathe Tekaiak. Les conditions dans lesquelles fut célébré ce mariage demeurent obscures. Forbes prétend que le missionnaire le réhabilita le 25 février 1805. Il était donc valide au sens de la loi mais non au sens du droit canon. Il a dû être célébré devant un ministre protestant et à l'extérieur de la région de Montréal, car

(6) Montréal fin-de-siècle, Montréal, The Gazette Printing Company, 1899, p. 23.

son enregistrement demeure introuvable.

De ce mariage naquirent trois enfants:

1. Charlotte (dite Sontontieronte), née le 2 septembre 1805 à Kahnawake. Mariée au même endroit, le 26 janvier 1824, à Jean-Baptiste Asigwavisere. Le couple alla s'établir à Saint-Régis.

2. Agathe (dite Konwaronhiaawen), née le 24 septembre 1807 à Kahnawake. Mariée au même endroit, le 27 février 1832, à Charles-Gédéon Giasson, fils d'Ignace et de Marie-Louise de Sacquespée, soit le frère de la seconde épouse de Gervase. Elle décéda le 16 avril 1889 à Kahnawake.

3. Ignace (dit Otonnionk), né le 15 novembre 1809 à Kahnawake. Marié au même endroit, le 18 février 1833, à Marie Konwanatontion dite Fitzpatrick. Il décéda le 10 février 1893 à Kahnawake. C'est ce même Otonnionk qui renseigna l'abbé Forbes sur la vie de son père.

Charlotte Tsiononra, qui était née le 2 mars 1789 à Kahnawake, décéda le 18 mars 1811 au même endroit.

Le 10 août 1812 Gervase convola en secondes noces. Cette fois, il épousait non pas une Indienne mais bien une descendante d'anciennes familles Blanches du village: Angélique Giasson, fille d'Ignace et de Marie-Louise de Sacquespée. Les familles de ses père et mère étaient établies à Kahnawake depuis le Régime Français. Par sa mère, elle était apparentée aux familles DesMusseaux et D'Estimauville. La première était une autre de ces anciennes familles Blanches du village, alors que la seconde comptait à ce moment un membre au sein de l'administration du Département des Indiens. Grâce à ce mariage, Gervase voyait sa position sociale grandie au sein de la communauté et il lui est peut-être redevable de son second emploi au Département des Indiens.

Le couple donna naissance à treize enfants:

1. Constant, né le 4 juin 1813 à Kahnawake. Marié à Châteauguay, le 2 mars 1840, à Catherine-Louise Aubert de Gaspé. Il décéda le 3 avril 1859 à Kahnawake.

2. Alexandre, né le 14 mars 1815 à Kahnawake. Marié au même endroit, le 2 février 1846, à Justine Tougas. Il décéda le 20 décembre 1854 à Kahnawake.

3. Marie-Louise, née le 12 mars 1817 à Kahnawake. Mariée au même endroit, le 12 octobre 1835, à

George-Antoine Delorimier dit Oronhiatekha. Elle décéda le 15 février 1892 à Kahnawake.

4. Antoine, né le 25 janvier 1819 et décédé le 20 juillet 1820 à Kahnawake.

5. Jacques, né le 25 novembre 1820 et décédé le 24 juin 1823 à Kahnawake.

6. Marie-Joseph (jumelle), baptisée le 20 novembre 1822 et décédée le 1er décembre suivant à Kahnawake.

7. Phobée (jumelle), baptisée le 20 novembre 1822 à Kahnawake. Mariée au même endroit, le 23 août 1849, à Edouard Ouellet.

8. Jean-Baptiste ou John (dit Tawennaronwe), né le 20 mai 1825 à Kahnawake. Marié au même endroit, le 25 mai 1846, à Catherine Karhonnens. Il fut cordonnier et cultivateur à Kahnawake.

9. Marie-Anne (Manon), née le 25 février 1827 à Kahnawake. Mariée au même endroit, le 23 janvier 1844, à Jean-Baptiste Taiaiake. Elle décéda le 23 décembre 1892 à Kahnawake.

10. Régis-Alfred (jumeau), né le 11 avril 1830 et décédé le 24 suivant à Kahnawake.

11. George-Isaac (jumeau), né le 11 avril 1830 et décédé le 21 suivant à Kahnawake.

12. Charles-Ambroise, né le 6 novembre 1832 et décédé le 19 février 1845 à Kahnawake.

13. Marguerite, née le 14 mai 1835 à Kahnawake. Mariée à Amable St-James dit Beauvais.

Angélique Giasson, qui était née le 10 juin 1792 à Kahnawake, décéda le 25 décembre 1837 au même lieu.

Le 5 février 1842, Gervase prit femme pour une troisième fois. Il épousa Hypoline (parfois nommée Pauline Vincent ou Desgens), orpheline sourde et muette. De cette union naquirent dix enfants, tous baptisés à l'église de Kahnawake:

1. William ou Guillaume, né en 1842. Il alla s'installer aux Etats-Unis vers 1865.

2. Malvina, née en 1844. Le 16 février 1863, elle épousa Jean-Baptiste Raientonni à Kahnawake.

3. Marie-Phébée, née en 1845. Le 5 octobre 1865, elle épousa Jean-Baptiste Dorais à Kahnawake.

4. Louis, né en 1847 et décédé en 1853.

5. Louise, née en 1849. Elle épousa un certain Kendall.

6. Céline, née en 1850.

7. Magloire, né en 1852. Il épousa Clarice Lefebvre.

8. Marie-Anne, née en 1853. Au cours de sa vie elle eut trois maris: Alfred Boulrisse, François Groux et Philippe McComber.

9. Amanda, née en 1860. Elle épousa Dalvida Mallette.

10. Ovila-Etienne, né en 1862 et décédé en 1865.

Gervase eut en tout vingt-six enfants, autant de garçons que de filles. De ce nombre, dix-huit atteignirent l'âge adulte, soit douze filles et six garçons. Ce calcul explique déjà le rayonnement restreint du patronyme. Parmi ces garçons, Ignace dit Otonnionk et John épousèrent des Indiennes et contribuèrent au maintien du nom à Kahnawake, ainsi qu'Alexandre tout en ayant épousé une Blanche. William alla s'installer aux Etats-Unis. De Malgloire et Constant, seul ce dernier semble avoir eu une descendance qui alla se fixer à Mercier et qui est à l'origine de la branche francophone de la famille.

Malgré ses diverses entreprises et ses mariages successifs, Gervase a toujours habité sur le même terrain à Kahnawake dont il était propriétaire, de 1796 environ à 1866, ainsi que nous l'apprend l'inventaire de ses biens après décès⁽⁷⁾. Grand d'un arpent en superficie, il était sis au bas du village entre la grande rue à l'avant et la commune à l'arrière. Sur ce terrain s'élevaient deux bâtiments de bois, soit une écurie et une maison. Cette dernière était longue de vingt-huit pieds et large de vingt-cinq et comportait une grande salle commune, un cabinet de travail et une chambre. Somme toute, Gervase a demeuré dans un type de maison courant au village sans signes particuliers de distinction.

Le 8 novembre 1866, vraisemblablement à l'âge de 86 ans, Gervase décéda "accidentiellement et subitement d'une

(7) Valleyfield. Archives du district judiciaire de Beauharnois.
Greffe de Louis Desparois, 26 février 1867.

chute ainsi qu'il en résulte d'une enquête faite par le coroner", selon son acte de sépulture. D'après une tradition familiale, il serait mort d'une chute du toit de sa maison. Il fut inhumé le 10 novembre suivant dans l'église de Kahnawake.

Qu'il soit venu sous l'impulsion d'une fugue ou par goût du risque, Gervase Macomber ne s'est pas moins taillé assez tôt une position enviable au sein de la petite société de Kahnawake. Cette situation sociale d'avant-plan fait même de lui l'une des principales figures de cette communauté au XIXe siècle. Mais au-delà de cette position sociale, en s'assurant une nombreuse descendance, Gervase Macomber nous montre qu'il a voulu prendre racine dans son pays d'adoption. Les nombreux McComber disséminés à travers tout le Québec aujourd'hui confirment toujours cette intention.

André Laberge

SOURCES

1. Manuscrites

Lonqueuil, Archives du diocèse de Saint-Jean.
Dossier Paroisse Saint-François-Xavier.

Montréal, Archives Nationales du Québec.
Greffe de J.P. Beek, de J.-G. Bourassa.
Régistres de la paroisse Saint-François-Xavier de Kahnawake.

Outremont, Archives de M. Louis-Philippe McComber.
Correspondance avec des généalogistes.
Anciens titres de propriété.
Souvenirs de famille.

Québec, Archives Nationales du Québec.
Collection Événements de 1837-1838.

Valleyfield, Archives du district judiciaire de Beauharnois.
Greffe de J.-N. Cardinal, Louis Demers, Louis Desparois, F.-G. Lepailleur, Josime Pelletier, D.-H. Turgeon.
Régistres des paroisses Saint-Joachim de Châteauguay et de Sainte-Philomène de Mercier.

2. Imprimées

"Dar Patriot Index", National Society of the Daughters of the American Revolution. Diamond Jubilee Administration. Washinton, 1966.

Devine, E.J. Historic Caughnawaga. Montréal, The Messenger Press, 1922.

Irving, L. Homfray. Canadian Military Institute. Officers of the British Forces in Canada During the War of 1812-15. Willand Tribune Print., 1908.

Montréal fin-de-siècle. Histoire de la métropole du Canada au dix-neuvième siècle. Montréal, The Gazette Printing Company, 1899.

Procès de Joseph N. Cardinal et autres. Fac-similé de la première édition de 1839, Editions du Castor, 1974.

Schoell, Franck L. Histoire des Etats-Unis. Paris, Petite Bibliothèque Payot, /c1965/.

Stackpole, Everett S. Macomber Genealogy. Lewiston, Press of the Journal Company, n.d.

APPENCICE C

NOTES GÉNÉALOGIQUES SUR LES DE GASPE;
DESPAROIS, REID, ET AUTRES

APPENDICE C

NOTES GÉNÉALOGIQUES SUR LES DE GASPÉ; DESPAROIS, REID, ET AUTRES

Il est intéressant de retracer ses ancêtres surtout si l'on y trouve de la parenté avec des héros ou des hommes célèbres. Du côté de mon père, il y a une forte descendance des de Gaspé. Mon frère Raymond avait fait la généalogie de Gaspé en remontant jusqu'à un certain Jacques Aubert marié à Marie Goupy; c'est cette généalogie que je transcris dans les pages I et II de l'appendice.⁽¹⁾

La grand-mère maternelle de papa s'appelait Marguerite Aubert de Gaspé; sa bisaïeule était Louise Giasson, la veuve de Thomas-Aubert de Gaspé, son aïeule paternelle était Catherine-Louise Aubert de Gaspé; mon père les a connues toutes les trois; elles sont mortes sous le toit paternel sur le Coteau.

(1) A propos du fils de Jacques Aubert, Charles, voici ce qu'écrivit Peter C. Newman dans "Company of Adventurers": Un financier de talent d'Amiens nommé Charles Aubert de La Chesnais arriva de France en 1655 représentant un groupe de chapeliers et pelletiers de Rouen. Un marchand sévère et pieux, la Chesnaie vivait si modestement que les rideaux de sa maison étaient faits de vieilles nappes de table rappiécées ensemble et il passa presque toute sa vie avec la même paire de pantalons de flanelle rouge. Marié trois fois, il eut dix-huit enfants et demeura un leader éminent d'hommes d'affaires de la Nouvelle-France jusqu'à sa mort en 1702. Newman le dit "le premier grand capitaliste qui contrôlait un empire économique important et tenait des hypothèques sur plusieurs maisons de la communauté grandissante". Il forme avec Radisson la Compagnie du Nord pour faire compétition à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Dissatisfait de son statut de bourgeois du tiers état, il réussit à obtenir un titre après avoir acheté plusieurs seigneuries et gagné le prestige qu'apporte un grand propriétaire de terres. D'où il ressort que les hommes d'affaires d'origine anglaise et française par le truchement de la fourrures ont fait beaucoup pour la consolidation de la nation canadienne. Je suis fier du rôle qu'ont joué mes ancêtres, - je pense entre autres à Gervais McComber, - pour l'exploitation utile de nos richesses naturelles, viz la fourrure; même si certains pouvaient leur reprocher leur grande possession, nul ne peut dire qu'ils ont été malhonnêtes ou belliqueux. La fourrure telle que recueillie, manufacturée et distribuée par notre grande industrie augmente la richesse du pays.

La page III indique les liens familiaux des de Gaspé avec la célèbre famille des LeMoynes: Louis de Châteauguay, tué au fort Nelson, Charles LeMoynes, baron de Longueuil, etc., avec Madeleine de Verchères, avec Antoine LeMoynes gouverneur de Cayenne, sieur de Châteauguay etc.

A la page IV apparait la progéniture de Catherine Louise de Gaspé et de Constant McComber dont je suis! Les DesParois et les de Gaspé ont fait un bon mélange et ont produit de nombreux descendants. Les familles Gérard, Turcotte, Verville, Meilleur ont toutes du de Gaspé par la tante Délias Desparois.

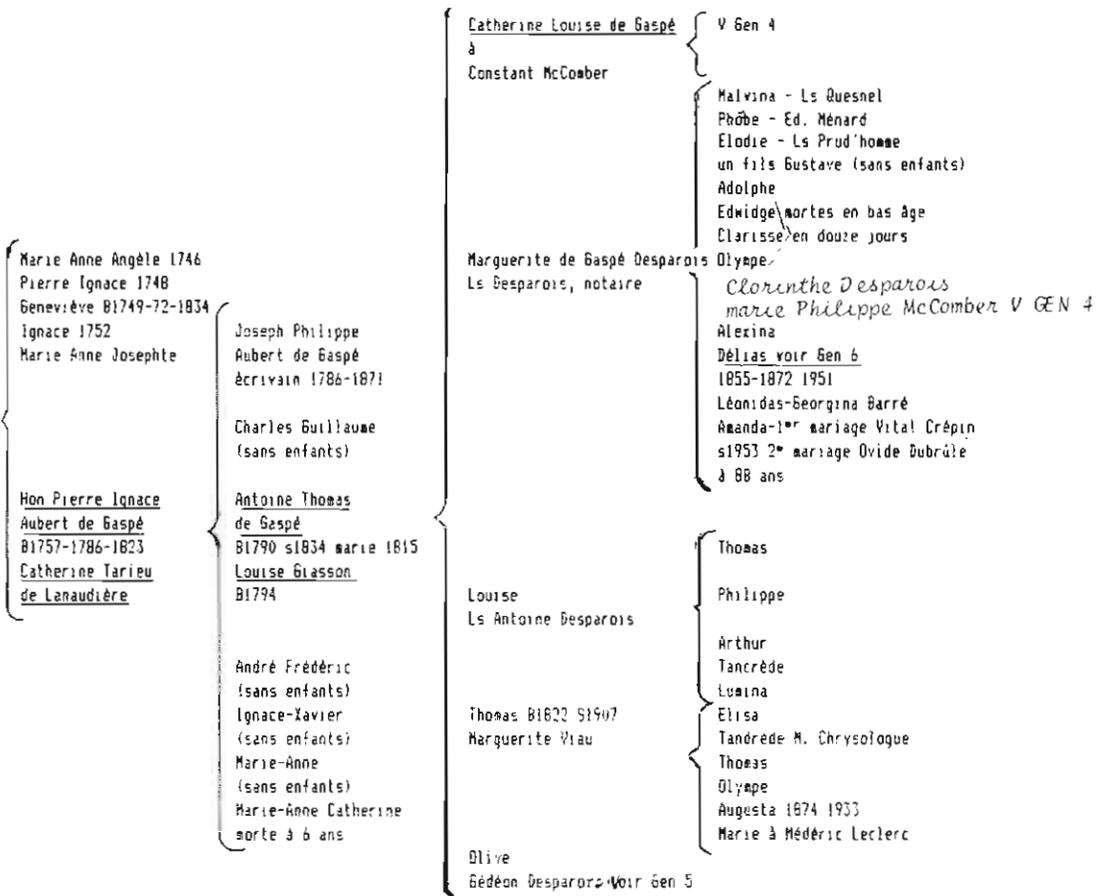
VI Enfin, Bertha McComber Desparois, la soeur de mon père, marié à Roch Desparois élève une nombreuse famille qui n'est pas près de s'éteindre.

APPENDICE C

GEN 1

	1er mariage 1648 Cath. Gertrude Couillard décédée 1664	Charles François-Aubert de Maure 1669-1766	
		1er mariage Jacqueline-Catherine Juchereau de St-Denis 1703 (sans enfants)	Marie-Anne Angèle, rel. hosp. 1713-1793 Marie F. Charlotte 1715
JACQUES AUBERT	CHARLES AUBERT DE LACHENAYE (1630-1702)	PIERRE-AUBERT DE GASPE	IGNACE-PHILIPPE-AUBERT DE GASPE 1717-1787
MARIE GOUPY	Comis général de la Cie des Indes Occidentales, trafiquants de peilleteries	2 ^{ème} mariage Angélique Le Gardeur de Tilly Louis M. 1702-1745 Charlotte Rel. Hosp. Ignace 1673-84	Marie Anne Coulon de Villiers (soeur de Villiers de Jumonville, assasiné par les troupes de Washington en 1753)
Originaires de Saint-Michel, ville d'Aelens en Picardie	2 ^{ème} mariage Marie-Louise Juchereau de La Ferté	Marie-Catherine B1681 M1697 Marguerite-Angèle, reli- gieuse Joseph et Gabriel, jum. 1 ^{er} mariage à Paul Lemoyne 2 ^{ème} mariage à José Dubois Berthelot Jacques 1689 Louis 1690, filleul de conte de Frontenac Charles 1633 Françoise-Charlotte 1697 Marie-Angèle 6 1697	Barbe 1720-1736 Charlotte Joseph 1721 Jean-Baptiste 1725 B = Baptême M = Mariage S = Sepulture
	3 ^{ème} mariage (1680) Marie-Angèle Denis S 1713		

APPENDICE C



Jean de la Naugère M Jeanne Somalin de Notre-Dame
de Mirande, Guyenne

Thomas de la Naugere M1672	Louise Rose, ursul. B1675 S1748 Louis B1676 <u>Pierre Thomas</u> M1706 B1677 Marie Madeleine Jorret de Verchères	Marguerite M. Anne B1707 1°M1727 Richard Têtu 2°M1743 Antoine Coulon Charles François B1710 M1°1743 1°Louise Geneviève Deschamps de Boish 2°M1764 à Marie Catherine Lemojne <u>voir 3B</u> Louis Joseph B1714 Marie Madeleine B1717 J. Baptiste Leon B1720M1749 Marie Bertrand Marie-Anne M1752 Jean Frs. Gauthier	Charles Louis M1769 Elis Louise de la Corne
Marguerite Denis			Nicolas Antoine Thomas B+s 1746 Roch - 1749 Roch - 1752 Anonyme - 1753 Anonyme - 1758

APPENDICE C (suite)

Pierre LeMoynes et Judith Duchêne

GEN 3B

Charles LeMoynes M (1654) Catherine Primot.

2 Jacques B1659 M1684

Jeanne Carion

3 Pierre

B1661M1693

Thérèse Pollet

4 Paul B1663

1°M1691 Madeleine Dupont

2°M1704 Gabrielle Franco.

Aubert v page 2

5 François de

Brenville

6 Joseph

7 Frise Marie

Nicholas

8 Anonyme

1 Charles LeMoynes

Charles LeMoynes

baron de Longueil

2e baron de Longueil

B1656 s1729

1°Claude Elis. Souart

B1656 s1724

Louise Le Goues

2°Le Sardeur Marg.

Le Goues

(St-Durs)

9 Catherine

10 Louis de Châteauguay,

tué fort Nelson

B1676 s 1694

Marie-Anne

M1699

Jean Bouillet

12 Jean Baptiste Ga.

bucl, fond.

Nouvelle Orléans

13 Antoine, gouv. de Cayenne

sieur de Châteauguay

Marguerite Charlotte Gen 3B

B+s 1721

Charlotte B1722M1752

Armand Frs Maizières

M. Anne Joseph B+s172

Charles-Jacques (3e baron

B1724M1754

Catherine Fleury

Joseph

Marie-Louise

Marie Marg. Catherine

Pierre Anable

Joseph Thomas

Anonyme

Jean-André

Marie Catherine

B1734M1764

Charles Frs Tarteu

de Lanaudière

Marie Agathe (1)

Marie Antoinette

Marie Angélique

Frs. Augustin

Agnès-Joseph

Joseph Berman

Agathe b+s 1766

Catherine Tarteu de L.

M (1786)

Hon. P. Ignace Aubert

de Gaspé v Gen 2

Marie-Anne

François Baby

Chs. Gaspard M1792

Suz. Ant. Marganne

Pierre-Charles

Antoine-Ovide

M1807

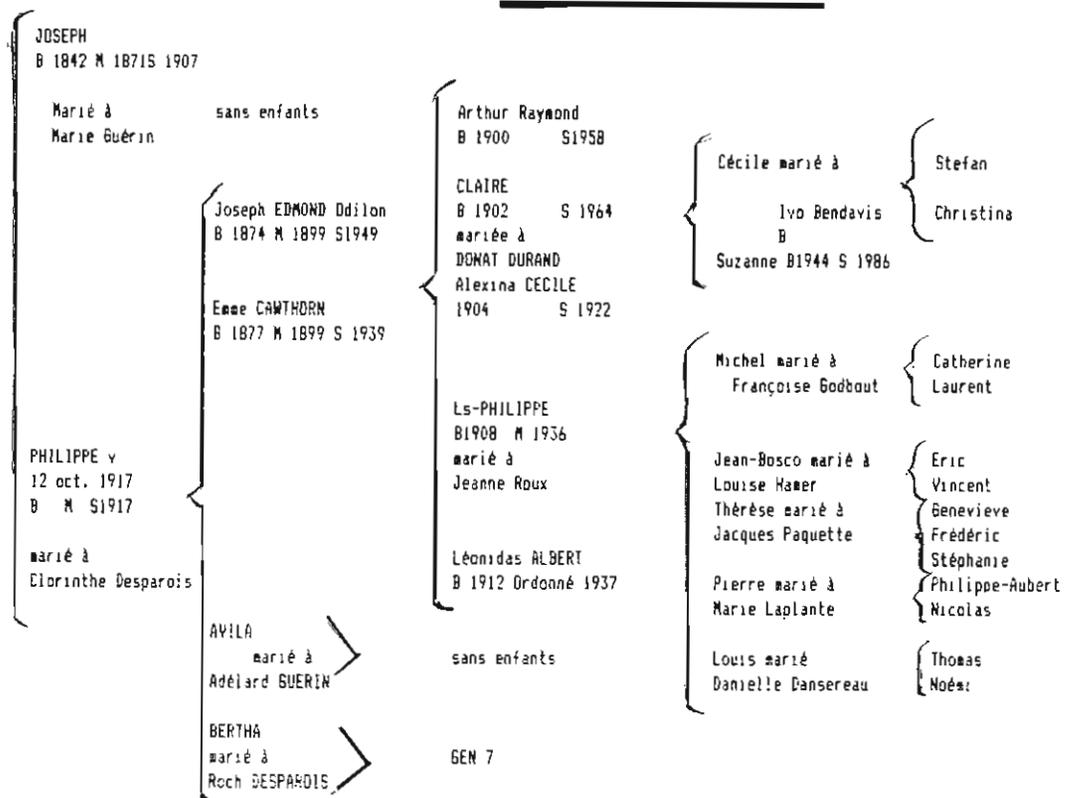
Josephine Destinauville (Québec)

M Jarret de Verchères

APPENDICE C (suite)

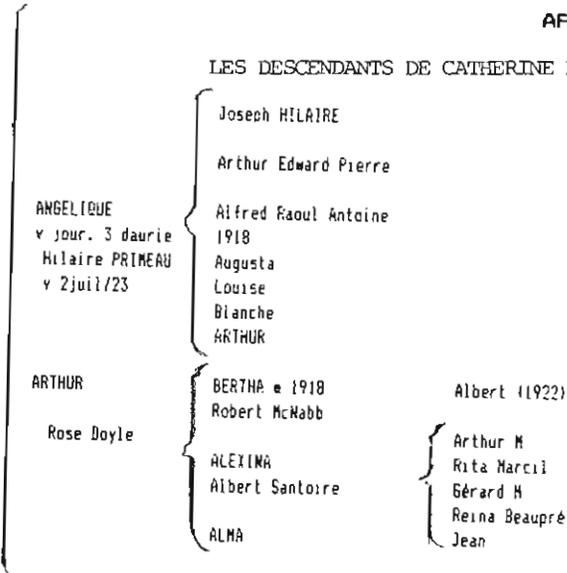
GEN 4

LES DESCENDANTS DE CATHERINE LOUISE de GASPE ET CONSTANT MCCOMBER



APPENDICE C (suite)

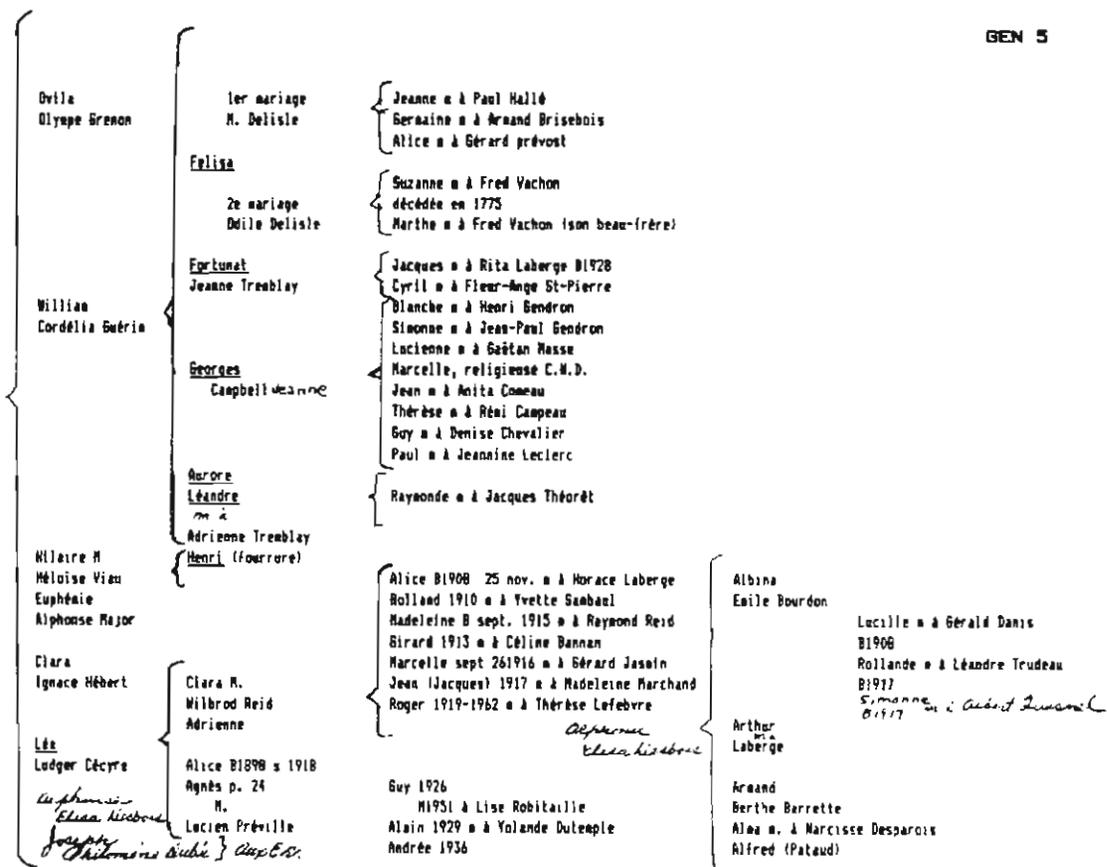
LES DESCENDANTS DE CATHERINE LOUISE DE GASPE ET CONSTANT MCCOMBER (suite)



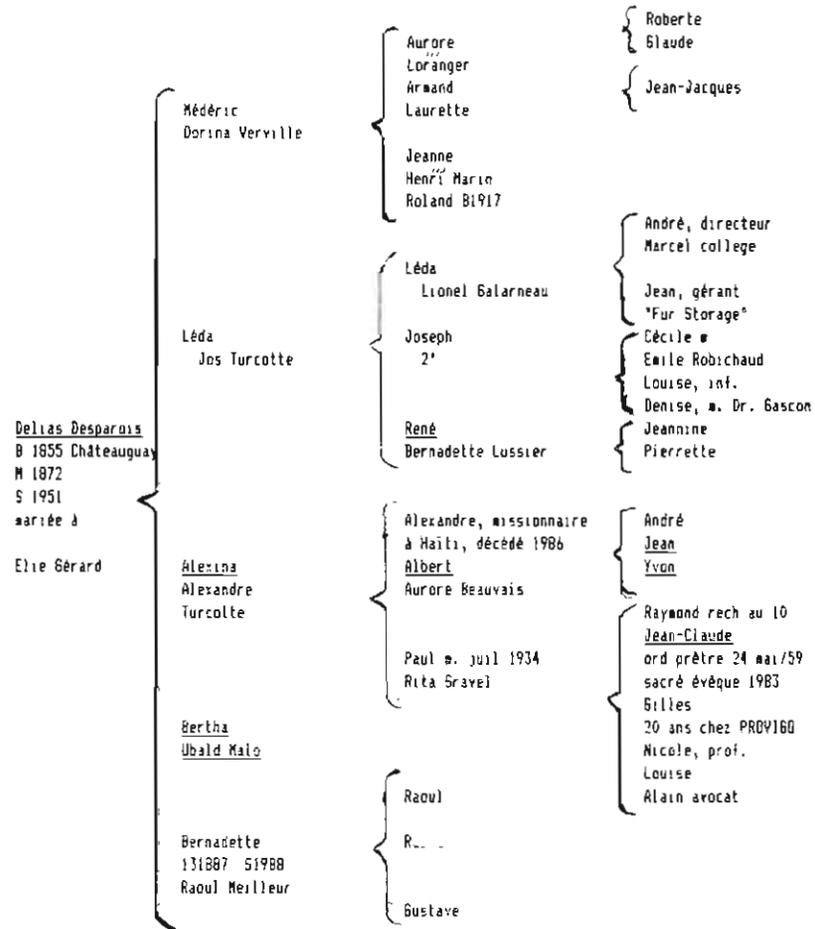
DESCENDANTS D'OLIVE de GASPE mariée à GEDEON DESPAROIS

GEN 5

208



APPENDICE C (suite)



	Georges 1898-1898		Roger 1919 ■ à José Poirier
	Gabrielle ■ à Raoul Reid 1899-1971 1896-1980		Georges 1920 ■ à Annette Labelle
	Rodrigue ■ à Yvonne Marin 1900-59 1906-1971		Liliane 1923 ■ à Paul Laurin
	Arthur 1902-21		Bruno 1927 ■ à Jeannine Chatelais
Berthe McComber 1952	Henri ■ à Blanche Picard 1903-70 1907-1964		Huguette 1928 ■ à Léo Michaud
■ à Roch Desparois - 1941	Yvonne ■ à Eugène St-Onge 1904-81 1902		Buy 1931 ■ à Rita Cloutier
	Norand 1905-33		René 1933 ■ à Nicole Lamoire
	Yvette 1907-72		André 1935 ■ à Monique Bénéard
	Léo ■ à Gérardine Chassé 1908-76 1903-1986		Marcel 1938 ■ à Louise Primeau
			Louise 1939 ■ à Rosa Guérin
			Jeannine 1941 ■ à Alfred Demers
			Francine 1952 ■ à Maurice Bourcier 1987
			Lise 1944 ■ à Jacques Coulosbe
			Pierre 1947 ■ à Francine Lavoie

APPENDICE C (suite)

Lucien
1909-20
Simone
1911

Antoinette ■ à Léonide Laberge
1912 1909-1982

Georges ■ à Lucienne Laberge
1914-70 1916

Lucille
1915-20

Berthe ■ à Gérard Bourdon
1917- 1916

Thérèse ■ à Aristide Dubuc
1919- 1912-1968

Pauline 1920

Micheline 1940 ■ à Claude Lévesque
(Patrice, Nathalie, Sébastien)

Mario 1942 ■ à Diane Pitre

Robert 1945

André 1948 ■ à Jeannine Beauvais

Marie 1952 ■ à Robert Reid

Lucille 1945 ■ à Roger Chayer

Philippe 1948 ■ à Madeleine Tessier

Yves 1952-1987

Normand 1943 ■ à Christiane Carrier

Julie 1946

Isabelle 1948

Chantal 1952

Christiane 1955

Roger 1956 ■ à Céline Presseau

Vilette 1957 ■ à Daniel Côté

DERNIERE EDITION

REJETON D'UNE RACE ILLUSTRE

M. Thomas Aubert de Gaspé,
neveu de l'auteur des "An-
ciens Canadiens," est mort

AGE DE 85 ANS

En 1837, le défunt avait fait le coup
de feu aux côtés du Dr Chénier,
à Saint-Eustache.

HUMBLE ARTISAN

M. Thomas Aubert de Gaspé, neveu
du célèbre Philippe Aubert de Gas-
pé, auteur des "Anciens Canadiens",
est décédé, hier matin, à l'âge res-
pectable de 85 ans, à sa demeure, au
No 17 rue Walker, quartier Salut-
Henri. Sous le rapport de la santé, le
neveu tenait donc beaucoup de son
oncle qui est mort octogénaire, com-
me on le sait. Au mois de mai der-
nier son cousin, M. Alfred Aubert de
Gaspé du Sault-au-Récollet, décédait
à l'âge de 76 ans.

Le défunt était né en 1822 au Sault-
Saint-Louis, près de Coganawaga.
A l'âge de 25 ans, il vint pratiquer le
métier de menuisier à la Pointe Saint-
Charles.

Il exerça ce métier à l'emploi du
Grand Tronc pendant 50 ans, jusqu'à
l'an dernier, alors qu'il fut frappé de
paralysie. La compagnie perd donc
l'un de ses plus vieux et fidèles ser-
viteurs.

M. de Gaspé tenait aussi de ses an-
cêtres sous le rapport du courage, et
il lui est arrivé de faire le coup de
feu en 1837. Il était aux côtés du Dr
Chénier, à Saint-Eustache lors de la
bataille des patriotes.

Le défunt laisse une femme — Ma-
ria Vlau dit L'Espérance, de son nom
de famille — et trois fils : Philippe,
inspecteur du Pacifique, à Winnipeg;
Thomas, inspecteur de chemin de fer,
aux Etats-Unis, et Tancred, commis
en cette ville.

Avis des funérailles sera donné
plus tard.

Thomas-Aubert de Gaspé était le fils de
Antoine-Thomas de Gaspé décédé tragique-
ment au Sault-Saint-Louis à l'âge de 44
ans. Son épouse, ma trisaïeule Louise
Giasson a écrit pathétiquement sur une
page de son missel (que j'ai en ma posses-
sion) le récit du meurtre atroce de
son mari par des brigands.

Décès d'Augusta De Gaspé

Le 20 février 1933, j'ai écrit dans mon
journal que papa et moi sommes allés vi-
siter une des dernières descendantes des
De Gaspé: Augusta de Gaspé, marié à Mé-
déric Leclerc: "elle fait pitié à voir
depuis 22 ans elle est condamnée à rester
assise, clouée sur une chaise par la para-
lysie. Je la vois encore telle qu'elle
m'apparut en entrant dans la maison. Double
menton, les yeux brillants sortant de l'or-
bite, chair molle, teint pâle, mais un air
si bon, si affable. Elle dit avoir 59 ans.
Elle a dû se marier vers 35 ans; elle fut
bien portante deux ans puis devint invalide
jusqu'à probablement sa mort. Elle nous a
parlé de ses frères et sœurs, tous disparus
dans l'oubli un à un. Triste disparition
des porteurs du grand nom de Gaspé". Fin
de mon journal.

Le 24 octobre 1933 paraissait dans La Press
le décès d'Augusta Aubert de Gaspé, épouse
de Médéric Leclerc, morte à 61 ans.



M. Thomas Aubert de Gaspé, neveu de
P. A. de Gaspé décédé hier matin à
l'âge de 85 ans.

INDEX

Allard Alphonse	17-61	Bourbonnais Nazaire, Curé	61-81
Allard Gilles	62	Bourcier Alexandre boulanger	63
Allard Rodrigue	92	Bourcier Alexandre	98-105
Allard Mgr Joseph	64-65	Bourcier Edmour	123
Amyot Frederic (ptre)	144	Bourcier Arthur	2-25
Amyot Gilles, dentiste	110	Bourcier Arthur (Boulangier)	17-99
André Edouard	59	Bourcier Bernadette	135
April Nolasque	92	Bourcier Béatrice (Garand)	14
Arcand Paul	87	Bourcier Wilfrid	2-25
Asselin Dr	22	Bourcier Charlemagne	39-63 85-121 135
Aubry Gaston (ptre)	144	Bourcier Jeanne	85
Baraké Francis	17	Bourcier Louis	21
Barrette Albert	3	Bourdon Cécile	40
Barrette Honore	91	Bourdon Charles-Henri	45
Beaudry Maurice	150-152	Bourdon Lorenzo	138
Bayard Orphée	22	Bourdon Albini	16
Bégin le Cardinal	36	Bourdon Gérard	126
Bégin Luc	39	Bourdon Avila	92
Bégin Pierre	39	Bourdon Léonie	39-41
Bégin Jean	41	Brault Adélar	3
Bélanger Mgr Guy	55	Brault abbé Adrien	30
Bélanger Ovila	39	Brault Gérard	39
Bélanger Lucien	62	Brault Laurette	60
Besner Roméo	144	Brault Laurent	40
Bernard	74	Brie Albert	174
Bennett 兄弟	170	Bruneau Dr	80
Benoit XV	83	Brossard Dr	133
Bissonnette Oscar, ptre	84-103	Bumbray John	67-150
Boissonneault René	146		
Boissonneault Régis,	108-117		
Boissy Mrs Sarah	50		
Bonnier Gerasime, abbé	120		
Boulet Dr	104-116		
Boudrias Lucien	67		

Caron Maximilien	107	Desparois Amanda (Mme Dubrûle)	2-13 27-29 128
Caron Mercésias	16		
Cawthorn Jos	86		
Cawthorn Frank	22	Desparois Antoinette	5-26
Cecyre Alphonsine	18	Desparois Arthur	3-67 68-126
Cecyre Irène	17		
Cécyre Lucienne	121	Desparois Arthur (père de tante Lucille)	17-74
Cécyre Zénophile	16	Desparois Bertha	3-27-90
Cécyre Zotique	16		
Chaput abbé Rémy	122		
Chevalier Mme Joseph	77	Desparois Berthe	5
Chevrefils Henri	17	Desparois Félicia	16
Chevrefils Joachim	16-92	Desparois Gabrielle	3-10
Chevrefils Léo	62	Desparois Georges	45
Chevrefils Rémy	39	Desparois Clorinthe	29
Clermont Wilbrod	77	Desparois Henri	3-67
Clofan Father S.J.	160	Desparois Léo	3-10-39
Colpron Hector	25-97		76-126
Colpron Philippe	25-97		129
Corbeil Avila	104	Desparois Léonidas	3-128
Cormier Ménard Alma	28	Desparois Lise	126
Côté Hilaire	2-25	Desparois Louls	29
Crépin Jacques	87	Desparois Lucien	7
Crépin Vital	3-91	Desparois Lucille	7
Crépin Lucille	121	Desparois tante Lucille	17-69
Crépin Léo	75-87	Desparois Normand	3-134
Crête abbé Donat	59-132	Desparois Pauline	5-26-27
Cuillerrier abbé Henri	105		
Cummings Eddy	3	Desparois Pierre	126
Curotte Eddy	61-106	Desparois Roch	3-5 10-17 126
Daoust Sylvio	146		
D'Amour Jean	121-144	Desparois Rodrigue	67
D'Amour J. B.	3	Desparois Simone	83
Dandurand	108	Desparois Thérèse	27
Dawson, prêtre	61	Desparois William	3
De Gaspé	Gen.1	Desparois Yvette	10
Catherine-Louise	29	Desparois Yvonne	2-3
De Gaspé Marguerite	29	Desrosiers Aimé	152-155
Delage	146	Dewith Henry	17-91
Deguire Lionel Abbé	105-93	Dorais Mgr Jean-de-la-Croix	14-78
Demontigny Gérard	27	Dorais Mme Alphonsine	60
		Dorais Pierre	103
Desautels Jean	87	Dorais (Michel) Henri	127
		Drouin	150
		Dubrûle Ovide	27
		Dumouchel André	87
		Dumouchel Adrien	16
		Dumouchel Béatrice	74
		Dumouchel Jules	126
		Dumouchel Marie	13
		Dupont Alphonse	16

Dupont Johnny	16-39-92	Jack Monsieur	1-53
Dupont Ernest	87	Jubenville Charles	135
Dupont Léo	98-153	Jubenville Walter	135
Dupont Roméo	39	Jubenville André	135
Dupont Réal	153	Julien Diana	125-138
Duranceau, professeur	74	Julien Dominique Mgr	83-104
Durand Suzanne	75	Kebedgy Nick	119-125
Durand Donat (page couverture)			9-141
Dubuc Aristide	5	Lapalme Willy	18
		Labelle Emilien	173
Farineau Marie	3	Laberge André	79
Faubert Ernest	64	Laberge Alcibiade	39
Faubert Gilles	130	Laberge Adrien	16-92
Faure Marcel	150 bis	Laberge Alfred	74
Flanagan Bernice	50	Laberge Alphonse	91-112
Fleming Ethel & Patrick	22-84	Laberge Anatole	16
Fontaine s. j.	150-55	Laberge Antoine	91
Forbes Mgr	106	Laberge Annette	121
Ford Henry	9-141	Laberge (Noé) Antonio, ptre	69-70
Fortier abbé	14	Laberge Armand et Georges	39
Fournier Jacques	107-108	Laberge Arthur	7-17-75
	146		113
Frappier Armand	107	Laberge Arthur Napoléon	39
Frappier Irénée	107	Laberge Blanche	51
		Laberge Conrad	87
Gagné abbé L>A	2	Laberge Claire	60
Gagnon Ls-Philippe	150-152	Laberge Edgar	40-87
Gagnon Major	152	Laberge Edmond	16
Galles Prince de	36-93	Laberge Elzéar abbé	101-105
Garand Isare	53		116-129
Garand Béatrice			114
Bourcier	14	Laberge Eloi	16
Gasson s. j.	158-164	Laberge Emile	18-69
Gauthier Georgette	77	Laberge Ernest	87
Gauthier René	146	Laberge Mme Evariste	6
Gauthier Ulric	62	Laberge Edmour, ptre	144
Gauvreau Paul	41	Laberge Fortunat	91-122
Gélinas Eugène	4	Laberge François Xavier	51
Gérard Bertha	128	Laberge Georges	69
Gérard Délias	140	Laberge Joseph, fils de	
Giroux Hervé	16	Tancrede	24
Gravel A (comptable)	150	Laberge Joseph Magloire	8-67-69
Giroux Emile	17	(Charlette)	75-77
Guérin Josaphat	2-25		99-122
	30		138
Guérin Pierre	30		
Hamilton Ivan	87	Laberge Henri fils Arthur Nap	39-76
Hainault Raphael	144		121
Hasterlik Mrs L M	50	Laberge Henri Philorum	20
Hébert	146	Laberge (Philius) Horace	39
Hollender Paul	172	Laberge Jean	60-65
			92

Laberge Joseph	24	Lefebvre Alfred	17
Laberge Joseph fils		Lefebvre Joseph	17
d'Arthur Nap.	76-97	Lefebvre Antoine	16
Laberge Léonide		Lefebvre Ovilla	144
(Wilbrod)	5	Lefebvre Paul	107
Laberge Lucien Philorum	39	Lefebvre R.	87
Laberge Lucien Philias	87	Lemay Léo	146
Laberge Lucienne	7	Lepailleur Rodolphe	90
Laberge Magloire	91	L'Espérance Théodore	116-119
Laberge Maurice	10-52		144
(Charlette)	62-69	Lévesque Claude	42
	121	Lindberg Charles	152
Laberge Marc	16-90	Loiselle Aurore et Lutetia	23
Laberge Micheline	42	Loiselle Honorius	17
Laberge Narcisse	3-91	Loiselle Raymond	23
	104	Loyola College	163-164
Laberge Paul	16		
Laberge Mme Philorum	69	Marchand Guy	1-6-18
Laberge M. Philorum	18-69		113
Laberge Pierre	16-92	Marchand Léonie	65-74
Laberge René	56	Marchand Lucille	52
Laberge Roland (Jos.M.)	62-69	Marchand Marie	18
Laberge Roland	10-39	Marchand Thérèse	52-121
(Trefflé)	69-121	Marchand Yvon	18-88
Laberge Treffle Noé	16	Marchand Dr Zotique	17-74
Laberge Roméo	53-142		80-88
Laberge Rolland (Delvada)	87	Martin Rebecca	31
Lachance Alphonse	171	McComber Adélard	26-29
Lacoste Hermas, Photo	27-105	McComber Albert (A toutes les deux pages)	
Lafleur Jean-Marie,	146		
arch.		McComber Arthur	2-3-65
Laframboise Joseph,	73-80-81	McComber Ovilla	27-83
Chanoine	84-96-103		92-121
Lajoie Lucien s.j.	142	McComber Cécile	2-10
Lamontagne Hector	150		81-82
			83-125
Lamothe Robert P.B.	144	McComber Claire	2-81
Langlois Mécanicien	135	McComber (Desparois) Clo: inthe Gen	
Langlois, ptre	122	McComber Constant	Gen
Lapalme Wilbrod	23	McComber Mme Emma Cawthorn	page
Larose L.	87		couverture
Laurier Sir Wilfrid	49	McComber Gervase	31
LeBoeuf G	87	McComber Jean Bosco	11
Leblanc Albert	146	McComber Jeanne Roux	130-147
L'Ecuyer Jacob	39		177
L'Ecuyer Horace	39	McComber Joseph	34
L'Ecuyer Maurice	48	McComber Joseph Edmond	4-92
L'Ecuyer Médéric	12		98-128
L'Ecuyer Joseph	12	McComber Michel	11
L'Ecuyer Roland	39	McComber Philippe	1-2-16
Lefebvre Alphonse	17		25
Lefebvre Armand	17	McComber Louis	11
Lefebvre Arthur	16	McComber Marie	2

McComber Raymond (à toutes les deux pages)		Proulx abbé	146
McComber Pierre	11	Prud'homme M. Gustave	3
McComber Thérèse	11	Quintal Adrienne	77
Ménard Almanzor O.M.I.	144	Raymond Maxime	161
Ménard Alma Cormier	28		
Ménard Desparois Phoebé	2-29	Reany Bob & Murdy	87
Minc Alain	166	Reid André (fils d'Albert)	21
Mercier Honoré	103	Reid André (fils d'Alphonse)	39-40
Michel le pedler	18	Reid Armour	67
Moreau abbé	107-124	Reid Arthur	16
Morse Mme	17-101	Reid Félix	61-62
O'Conner	170	Reid Alphonse	16
Ostiguy Marc	72	Reid Denise	39
Painchaud Charles	171	Reid Georges (fils d'Alphonse)	39-40
Paré Louis-Philippe	37	Reid Gérard	40
Paré Mme Ls-P	37	Reid Hormidas	10
Pascal	174	Reid Léonidas abbé	115-138
Patenaude prêtre	103-104	Reid Marie-Anna	30
Pie XI	83	Reid Omer	10-84
Pigeon abbé	122-141		115
Pilon abbé Remi	59	Reid Rachel	39
Pitre Josaphat	16	Reid Rita	39
Poirier Eugène	101-103	Reid Roland	39
	117	Reid Raymond	39
Poirier Lucien abbé	59		
Poulin Wilfrid	112	Reid Stanislas	16
Poulin Léona	112-114	Reid Zotique	91
	121-124	Richardson Joseph G.m.d	160
Poupart Benoit	132	Riel Louis	100
Préfontaine Thérèse (Mme Gauthier)	86-105	Rose Edouard	59
Prégent Moïse	17-91	Rouleau Mgr	103-104
Primeau Aimée	100		111-136
Primeau Angélique	21-99	Roux Jeanne	11-30
McComber		Roy Louis	8
Primeau Arthur	9-134	Sabourin	108
Primeau Athanase	6-100-96	Sambault Yvette	39
Primeau Baptiste	9-20	Santoire Albert	22-49
Primeau Edmond			104
dit Bedeau	23	Santoire Gérard	108
Primeau Fernand	23	Sauvé Jos-Emile abbé	117
Primeau Hilaire	99-100	Saylor Lester	164
Primeau Joachim	9-20	Seal Mme de Morin Heights	35
	100	Seers Albert	16
	7-9	Ste-Marie college	142-145
Primeau Joseph			152-154
Primeau Joseph de Détroit	2		155
Primeau Lucienne	100	Sutterlin Richard	55
Primeau Marie	3-23	Smith James	87
		Trahan Juge	160-161
Primeau René	6-92-100	Trudeau J.C.	6
Primeau Roméo	121-144		

Trudeau Maurice	104-121-91
Trudel Dosithée	59
Tunney Gene	142
Turcotte Joseph	27-92-172
Turcotte Mme Léda	27
Véronneau abbé	107-117-124
Viau Albert, O.P.	144
Viau Armand	58
Farineau Marie	3
Vignault	101
Vizère Jean	131
Villeneuve Victoria	91
Walsh James	142



Louis-Philippe McComber est plus connu comme fourreur que comme écrivain. Toute sa vie, il s'est occupé de pelleteries comme faisaient nos ancêtres. Dans ses moments libres, il s'est passionné pour les problèmes sociaux de chômage, d'enfance, de délinquance, de pauvreté. Il a agi comme membre supporteur de la J.O.C. dans les années 30. Il a été cofondateur d'un club de protection de l'enfance, le Mont Thabor Inc. Un des trois directeurs de la Commission des Loisirs de la province de Québec qui a lancé et promu le loisir organisé en 1938.

Il a été président-fondateur des «Maîtres-Fourreurs Associés», la M.F.A., de 1938 à 1952.

Président de l'Association des Loisirs de Châteauguay de 1968 jusqu'en 1979. Il préside actuellement l'actif club de retraités «Les Ultramontais Inc.» d'Outremont.

Il publie dans ce livre *Mon Châteauguay d'autrefois*, une première partie de son journal.

Inquiet et bouleversé par les problèmes actuels tels que la pollution, l'épuisement des ressources naturelles, la dette nationale effarante et l'armement excessif au-delà de nos moyens, il veut par cette publication faire partie de ceux qui ne restent pas inactifs devant ces maux.

Il pense que l'action positive, libre et joyeuse, se traduisant dans un geste, si petit et modeste soit-il, donne un sens à la vie tragique que nous vivons.

Les revenus de la vente de *Mon Châteauguay d'autrefois* iront à la Société du Musée du grand Châteauguay.

FP 14-03